UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01315722 7

THÉATRE
D'ÉDUCATION.

TOME SECOND.

THÉATRE

A L'USAGE

DES JEUNES

PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME SECOND.

A PARIS,
Et ſe trouve
A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires aſſociés.

M. DCC. LXXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY
AUG 14 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1985
G5A759
1782
t.2

AVERTISSEMENT.

Le ſujet de cette petite Piece n'eſt point d'invention; on a vu à Spa, il y a trois ans, cette vertueuſe Madame Aglebert, & l'on tient ſon hiſtoire de la pauvre Aveugle elle-même. Tous les détails de cette Comédie, relatifs à Madame Aglebert & à ſa famille, ſont de la plus exacte vérité; on a conſervé juſqu'à ſon nom, ceux de ſes enfants, leur nombre, & la profeſſion de ſon mari. Il eſt vrai auſſi qu'une Dame Angloiſe, qui étoit alors à Spa, fit beaucoup de bien à cette famille reſpectable.

PERSONNAGES.

Madame AGLEBERT, *Femme d'un Cordonnier.*

JEANNETTE, *Fille aînée de Madame Aglebert.*

MARIE, *Sœur de Jeannette.*

LOUISON, *Sœur de Jeannette.*

GOTON, *vieille Fille aveugle.*

Miladi SEMUR.

FÉLICIE, *Dame Françoise.*

Le Pere ANTOINE, *Capucin.*

La Scene eſt aux Eaux de Spa.

L'AVEUGLE
DE SPA,
COMÉDIE.

Le Conquérant eſt craint, le Sage eſt eſtimé,
Mais le Bienfaiſant charme, & lui ſeul eſt aimé.
VOLTAIRE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente une Promenade.

Mad. AGLEBERT, JEANNETTE.

Mad. AGLEBERT, *tenant un paquet.*

ARRÊTONS-NOUS un moment, il fait ſi beau!...

JEANNETTE.

Notre maiſon n'eſt qu'à deux pas, Maman; voulez-vous que j'y porte ce paquet qui vous embarraſſe?

Mad. AGLEBERT.

Non, non, il eſt trop lourd. C'eſt notre proviſion pour demain & Dimanche.

JEANNETTE.

Et il n'y a que des pommes de terre !...

Mad. AGLEBERT.

Eh bien, Jeannette?...

JEANNETTE.

Depuis dix-huit mois, nous ſommes aux pommes de terre pour toute nourriture.

Mad. AGLEBERT.

Mon enfant, quand on eſt pauvre...

JEANNETTE.

Maman, vous ne l'étiez donc pas il y a dix-huit mois ? Nous faiſions de ſi bon pain, & des tourtes, des gâteaux...

Mad. AGLEBERT.

Oh, ſi tu ſavois mes raiſons !... Mais, Jeannette, vous êtes trop jeune pour comprendre cela.

JEANNETTE.

Trop jeune ! Je vais avoir quinze ans.

Mad. AGLEBERT.

Ton cœur eſt bon, je te conterai cela quelque jour.

JEANNETTE.

Ah, tout-à-l'heure...

Mad. AGLEBERT.

Paix. J'entends du bruit, ce ſont des Dames...

JEANNETTE.

Ah, Maman !...

Mad. AGLEBERT.

Quoi donc ?...

JEANNETTE.

C'eſt elle; c'eſt la Dame qui nous a donné nos habits neufs, à mes ſœurs & à moi.

Mad. AGLEBERT

Tu as été la remercier ce matin?

JEANNETTE.

Oui, Maman.

Mad. AGLEBERT.

Eh bien, allons-nous-en. Auſſi-bien Goton, notre pauvre Aveugle ne s'eſt pas promenée aujourd'hui, & je parie qu'elle t'attend. Viens, tu la meneras au jardin des Capucins, où j'irai te rejoindre quand mon ouvrage ſera fini. Viens donc...

JEANNETTE.

Je vous ſuis, Maman. (*Madame Aglebert va devant. Jeannette rallentit ſa marche. Miladi Semur & Félicie paſſent devant elle ſans la remarquer. Jeannette regarde Félicie, & dit :*) Elle ne m'a pas vue, j'en ſuis fâchée, car je l'aime bien. (*Elle court pour rejoindre ſa mere.*)

SCENE II.

Miladi SEMUR, FÉLICIE.

Miladi SEMUR.

ON ne peut faire un pas ici ſans rencontrer des malheureux!... Cela ſerre le cœur...

FÉLICIE.

Vous êtes ſi ſenſible!.. Et d'ailleurs, je crois qu'en général les Angloiſes ſont plus compatiſſantes que nous ; elles ont

moins de fantaiſies, moins de coquetterie; & la coquetterie étouffe & détruit preſque toutes les vertus.

Miladi SEMUR.

Ce que vous me dites-là me rappelle un trait qui m'a frappée ce matin. Vous connoiſſez la Vicomteſſe de Roſelle?

FÉLICIE.

Un peu.

Miladi SEMUR.

Je l'ai rencontrée il y a deux heures ſur la place; un pauvre vieillard eſtropié lui demandoit l'aumône, & lui contoit que ſa famille expiroit de miſere & de faim. La Vicomteſſe l'écoutoit avec attendriſſement; elle tira ſa bourſe de ſa poche, & alloit la lui donner, quand, par malheur, un marchand de bonnets & de plumes s'approcha d'elle. Il ouvre ſon carton; la Vicomteſſe alors n'entend plus les plaintes du vieillard qu'avec diſtraction & froideur. Cependant, pour s'en débarraſſer, elle lui jette une petite piece de monnoie, & elle achete la boutique entiere du marchand.

FÉLICIE.

Et Miladi, j'en ſuis ſûre, a conſolé le vieillard.

Miladi SEMUR.

Ecoutez juſqu'au bout. Ce pauvre homme a ramaſſé la monnoie en s'écriant : *Ma femme & mes enfants ne mourront pas aujourd'hui!* Ce peu de mots a réveillé dans le cœur de la Vicomteſſe, des mouve-

ments qui ſont naturellement humains & bons ; elle a rappellé le vieillard, &, après avoir rêvé un moment, elle a dit au marchand : Vendez-moi plus cher tout ce que je viens de prendre ; mais faites-moi crédit. La propoſition a été acceptée, & la bourſe donnée à l'infortuné vieillard, que la ſurpriſe & la joie ont penſé faire expirer aux pieds de ſa bienfaitrice. Aſſiſe ſous un arbre, & cachée par la charmille, j'ai pu à mon aiſe ſuivre cette ſcene intéreſſante, & elle m'a fourni la matiere d'une foule de réflexions.

FÉLICIE.

Vous devez faire un voyage à Paris ; & puiſque vous aimez les réflexions, nous vous en fournirons bien d'autres ſujets. Par exemple, vous y verrez que nous nous piquons de vous imiter ſur tous les points, à l'exception d'un ſeul, la bienfaiſance. Nous exagérons toutes vos modes, nous prenons vos uſages, vos manieres ; mais nous n'avons point encore adopté cette généreuſe coutume établie univerſellement parmi vous, de faire des ſouſcriptions pour encourager les talents, ou pour ſecourir les infortunés.

Miladi SEMUR.

Ainſi, vous nous contrefaites plutôt que vous ne nous imitez, puiſque vous ne faites nulle mention de ce qui nous rend véritablement eſtimables, & qu'en outrant nos uſages & nos modes, vous nous tournez en ridicule.

FÉLICIE.

J'eſpere qu'avec le temps vous nous communiquerez vos vertus, comme vous nous avez donné vos manieres. Mais, Miladi, pour continuer cet entretien plus à notre aiſe, voulez-vous venir ſur la montagne, nous y trouverons de l'ombre?..

Miladi SEMUR.

Je ne le puis; j'attends ici quelqu'un à qui j'ai donné rendez-vous.

FÉLICIE.

Votre converſation ſera-t-elle longue?

Miladi SEMUR.

Non, je n'ai qu'un mot à dire. Ah, le voici!

FÉLICIE.

Quoi! c'eſt le pere Antoine! Ah, je devine le motif d'un tel rendez-vous. Vous voulez être guidée dans le choix de quelque bonne action, & le vénérable pere Antoine eſt bien digne à cet égard de toute votre confiance. Adieu, Miladi, je vais vous attendre ſur la montagne.

Miladi SEMUR.

Où vous trouverai-je?

FÉLICIE.

Dans le petit temple.

Miladi SEMUR.

J'y ſerai dans un quart-d'heure.

(*Félicie ſort.*)

SCENE III.

Miladi SEMUR, le P. ANTOINE, Capucin.

Miladi SEMUR.

CE pauvre pere Antoine, avec quelle peine il marche : quel dommage qu'il ſoit ſi vieux, il a un ſi bon cœur!.. Bon jour, pere Antoine. Il y a une heure que je vous attends.

Le P. ANTOINE, *un bouquet à la main.*

Je n'ai pas voulu ſortir ſans apporter un petit bouquet à Miladi, & je n'avois pas une roſe. Enfin, un de nos freres m'en a donné deux... Mais ces œillets ſont de mon jardin.

Miladi SEMUR.

Ils ſont ſuperbes.

Le P. ANTOINE.

Oh, en fait d'œillets, je ne crains perſonne; ſans me vanter, j'ai les plus beaux œillets!.. Enfin, Miladi, vous n'êtes pas encore venue voir mon jardin depuis qu'il y a des œillets!...

Miladi SEMUR.

J'irai ſûrement. Mais c'eſt que dans votre jardin public, il y a toujours tant de monde; & je ſuis ſi ſauvage!... Ah ça, pere Antoine, parlons de nos affaires. Eh bien, m'avez-vous trouvé une famille bien pauvre & bien vertueuſe?...

Le P. ANTOINE.

J'ai trouvé... ah! Miladi, j'ai trouvé un tréſor. Une femme, un mari, cinq enfants, & dans une miſere!...

Miladi SEMUR.

Que fait le mari?

Le P. ANTOINE.

Il eſt Cordonnier, & ſa femme travaille en linge; mais c'eſt une femme d'une piété, d'une vertu! Elle eſt fille d'un Maître d'école; elle lit, elle écrit, elle a eu de l'éducation pour ſon état... Et puis, ſi vous ſaviez la charité dont ces gens-là ſont capables, & la bonne œuvre qu'ils ont faite. Ah! Madame, ils méritent bien vos cinquante louis.

Miladi SEMUR.

Vous me comblez de joie, mon pere; eh bien?...

Le P. ANTOINE.

Oh, c'eſt une longue hiſtoire. D'abord le mari s'appelle Aglebert... Mais voulez-vous venir chez eux? Il faut voir cela, pour le croire...

Miladi SEMUR.

Ecoutez, revenez ici dans deux heures, nous irons enſemble chez ces bonnes gens; mais, en attendant, dites-moi leur hiſtoire en deux mots.

Le P. ANTOINE.

En deux mots!.. Il me faudroit plus de trois quarts d'heure pour le ſimple préambule; & puis d'ailleurs, je n'ai jamais rien ſu dire en deux mots.

Miladi SEMUR.

Je m'en apperçois. Eh bien, mon pere, à ce soir. J'entends du monde qui vient vers nous, & nous ſerions interrompus.

Le P. ANTOINE.

Et de mon côté, j'ai quelques petites affaires; mais à ſept heures je ſerai ici.

Miladi SEMUR.

Et vous m'y trouverez. Adieu, P. Antoine.

Le P. ANTOINE *fait quelques pas, & revient.*

Miladi, vous viendrez voir mes œillets, n'eſt-ce pas?

Miladi SEMUR.

Oui, P. Antoine, je vous le promets; vous y pouvez compter.

Le P. ANTOINE.

Oh! c'eſt que ce ſont les plus honnêtes gens!

Miladi SEMUR.

Quoi, vos œillets?..

Le P. ANTOINE.

Non, je parlois de ces bons Agleberts. C'eſt une famille de Dieu. (*Il fait quelques pas, revient encore, & dit d'un air de confidence:*) J'ai un panaché rouge & blanc, qui eſt unique dans Spa.

Miladi SEMUR.

J'irai le voir demain ſûrement.

Le P. ANTOINE.

Adieu, Miladi; quelle bonne action vous ferez ce ſoir!..

Miladi SEMUR.

Les Agleberts & les œillets ſont une ſin-

guliere confuſion dans ſa tête. Soulager les pauvres & cultiver ſes fleurs, voilà ſon bonheur & ſes plaiſirs. Les goûts ſimples accompagnent preſque toujours les grandes vertus. Mais il faut que j'aille retrouver Félicie... Ah! la jolie petite fille!..

SCENE IV.

Miladi SEMUR, JEANNETTE, GOTON, MARIE.

JEANNETTE, *conduiſant Goton dans le fond du Théâtre, s'y arrête avec elle, & s'aſſied ſur un banc. Marie, ſa ſœur, s'avance pour regarder Miladi.*

MARIE.

NON, ce n'eſt pas elle.

Miladi SEMUR, *la regardant*

Elle eſt charmante... Approchez-vous, ma petite; que cherchez-vous?

MARIE, *faiſant la révérence.*

C'eſt que... je vous ai pris pour une Dame bien bonne, & qui eſt auſſi bien aimable, & je me ſuis trompée.

Miladi SEMUR.

Mais, je ſuis peut-être auſſi bonne que votre Dame!

MARIE, *ſecouant la tête.*

Oh!...

Miladi SEMUR.

Vous n'en croyez rien?

MARIE.

Cette Dame m'a donné un habit...

Miladi SEMUR.

Ah! cela eſt différent.... Eſt-ce celui que vous portez?

MARIE.

Oui, Madame; & puis encore un beau bonnet, que je mettrai Dimanche. Et ma ſœur Jeannette, & ma ſœur Louiſon ont auſſi des habits neufs.

Miladi SEMUR.

Et toujours de la bonne Dame?

MARIE.

Vraiment oui.

Miladi SEMUR.

Comment s'appelle-t-elle?

MARIE.

Je ne l'ai jamais vue que ce matin, je ne me ſouviens plus de ſon nom; mais elle eſt Françoiſe, & elle loge *au Prince Eugene.*

Miladi SEMUR.

Ah! c'eſt Félicie... Et vos ſœurs, ſont-elles auſſi jolies que vous?

MARIE.

Tenez, v'là Jeannette là-bas.

Miladi SEMUR.

Cette jeune fille aſſiſe qui tricote?

MARIE.

Juſtement.

Miladi SEMUR.

Avec qui eſt-elle?

MARIE.

Avec Goton, notre Aveugle.

Miladi SEMUR.

Qu'eſt-ce que c'eſt que votre Aveugle?

MARIE.

Dame, notre Aveugle, comme dit ma mere, que nous promenons, que nous conduiſons. Moi, je ne la mene que depuis trois mois, parce que j'étois trop petite; encore à préſent on ne me permet pas de la conduire dans les rues, à cauſe des embarras...

Miladi SEMUR.

C'eſt ſans doute une de vos parentes?

MARIE.

Oui, parente, peut-être bien. Je ne ſais pas; mais ma mere l'aime autant que nous; car elle l'appelle quelquefois ſon ſixieme enfant.

Miladi SEMUR.

C'eſt bien fait d'avoir ſoin de ſes parents, ſur-tout quand ils ſont infirmes... Comment vous nommez-vous?

MARIE.

Marie, pour vous obéir.

Miladi SEMUR.

Eh bien, Marie, venez me voir demain matin. Je demeure ſur la chauſſée, à la grande maiſon neuve; & amenez-moi votre Aveugle, je ſerai bien-aiſe de faire connoiſſance avec elle.

MARIE.

Oh! Goton eſt une bien bonne fille.

Miladi SEMUR.

Adieu, Marie, à demain... (*Elle ſort.*)

SCENE V.

MARIE, JEANNETTE, GOTON.

MARIE.

VOILA encore une bonne Dame... Je parie qu'elle fera faire un habit à Goton; elle aime les Aveugles, j'ai vu cela... J'en ſuis bien-aiſe. Allons, je garderai mon beau tablier; ſans cela je l'aurois donné à Goton... Ah! la v'là qui vient... Elles veulent ſavoir ce que la Dame m'a dit.

JEANNETTE.

Marie, dis-nous donc quelle eſt cette belle Dame à qui tu parlois-là?

MARIE.

N'eſt-ce pas qu'elle eſt belle? Elle demeure ſur la chauſſée; j'irai demain, je lui menerai Goton.

JEANNETTE.

Non, pas toute ſeule, il y a trop de rues.

MARIE.

Si fait, dans les rues auſſi. La belle Dame a dit que je ſuis plus grande qu'il ne faut pour cela. Elle s'y connoît bien, peut-être.

GOTON.

Marie, vous n'êtes pas aſſez forte pour me ſoutenir.

MARIE.

Oh que ſi... Mais c'eſt que vous aimez mieux Jeannette que moi... cela n'eſt pas juſte.

GOTON.

Hélas! mes enfants, je vous aime également; vous êtes tous si charitables!...

JEANNETTE.

Eh bien, Marie, je conduirai seulement Goton dans les rues, & je n'entrerai point chez la Dame...

MARIE.

Non, non, tu viendras avec nous; ne fois pas fâchée; mais le long du chemin Goton s'appuyera aussi sur moi. Qu'elle me le promette, & je serai contente.

GOTON.

Oui, Marie, oui, ma fille... pauvres enfants! Dieu vous bénira tous.

MARIE.

A propos, Goton, êtes-vous notre parente? La Dame me l'a demandé, & je n'ai su que répondre.

GOTON.

Hélas! je ne vous suis rien, & je vous dois tout... Mais le Ciel vous récompensera.

MARIE.

Qu'est-ce que vous nous devez donc, Goton?... Est-ce que cela nous coûte de vous soigner? C'est de si bon cœur. Ah! que je voudrois être tout-à-fait grande pour vous habiller, vous servir & vous conduire, comme font ma mere & Jeannette...

JEANNETTE, *bas à Marie.*

Tais-toi donc, tu la chagrines; je crois qu'elle pleure...

MARIE, *passant de l'autre côté de Goton, & lui prenant la main.*

Goton, ma chere Goton, est-ce que j'ai dit quelque chose de mal? est-ce que vous êtes fâchée?

GOTON.

Au contraire, mes chers enfants; vos bons cœurs me font oublier tous mes maux...

MARIE.

Ah, que nous sommes donc heureuses!.. Mais j'entends la voix de ma mere, c'est elle avec Louison.

SCENE VI.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, Mad. AGLEBERT, LOUISON.

Mad. AGLEBERT.

Les voilà... Jeannette, nous te cherchions; allons, il est temps de rentrer.

JEANNETTE.

Oh, maman, si vous nous permettiez de travailler ici encore une demi-heure.

Mad. AGLEBERT.

Eh bien, j'y consens. Marie, vas me chercher mon rouet, & apporte aussi de l'ouvrage pour toi. (*Marie sort.*)

LOUISON.

Et pour moi, maman?

Mad. AGLEBERT.

Tu resteras auprès de Goton, au cas

qu'elle ait besoin de quelque chose; tu feras ses commissions. Il faut t'accoutumer à être serviable comme tes sœurs. Allons, asseyons-nous. (*Elle tire un banc; elle s'assied; elle prend Goton par la main, & la fait mettre entre elle & Jeannette*).

LOUISON, *à Jeannette.*

Ma sœur, donnez-moi votre place, il faut que je sois-là pour servir Goton.

Mad. AGLEBERT.

Mets-toi à terre auprès d'elle.

LOUISON.

A la bonne heure. (*Elle se met à genoux aux pieds de Goton.*)

JEANNETTE.

Ah, v'là votre rouet, Maman. (*Marie donne le rouet à sa mere, qui se met à filer; Jeannette tricote; Marie s'assied sur une grosse pierre qui est dans le coin près du banc à côté de sa mere, elle ourle un mouchoir, & Louison tire de la poche de son tablier des violettes, & fait un bouquet.*)

Mad. AGLEBERT, *après un moment de silence.*

Marie, ton pere est-il rentré?

MARIE.

Non, ma mere.

JEANNETTE.

N'est-il pas allé aux Capucins?

Mad. AGLEBERT.

Oui, pour parler au Pere Antoine.

MARIE.

Oh! le Pere Antoine, qu'il a de beaux œillets!

LOUISON *d'un ton pleureur.*

Ah, Goton, vous avez jetté toutes mes violettes par terre en vous retournant....

GOTON.

Pardon, mon enfant... je ne pouvois les voir!...

LOUISON, *pleurant toujours.*

Mon Dieu, mes violettes!...

Mad. AGLEBERT.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela, petite fille?

LOUISON.

Dame; elle a jetté mes violettes... elle n'a qu'à les ramaſſer, & cela auſſi... (*Elle jette avec dépit le bouquet qu'elle avoit commencé.*)

JEANNETTE.

Fi donc, Louiſon....

Mad. AGLEBERT.

Louiſon, venez ici. (*Louiſon ſe leve, Madame Aglebert la prend entre ſes jambes.*) Louiſon, vous êtes donc fâchée contre Goton?

LOUISON.

Mais oui, elle a jetté mes violettes.

Mad. AGLEBERT.

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure. Mais auparavant prenez mon rouet, & portez-le à la maiſon.

LOUISON.

Volontiers, Maman... Ah, il eſt trop lourd, je ne peux ſeulement pas le ſoulever.

Mad. AGLEBERT.

Eh bien, Louiſon, je ne t'aime plus, puiſque tu ne peux pas porter mon rouet.

LOUISON, *pleurant.*

Mais, Maman, je n'en ai pas la force, eſt-ce que c'eſt ma faute?

Mad. AGLEBERT.

Tu trouves donc que j'ai tort de t'en vouloir pour cela?

LOUISON.

Oui, oui, Maman, vous avez tort. Et puis vous ſavez bien que je ſuis trop petite pour porter ce vilain grand rouet.

Mad. AGLEBERT.

C'eſt vrai cela, que je le ſavois. Et toi, ne ſais-tu pas que Goton eſt aveugle? pouvoit-elle voir tes fleurs? & pouvoit-elle t'aider à les ramaſſer?

LOUISON.

Eh bien, j'ai eu tort de pleurer, & de me dépiter contre elle.

Mad. AGLEBERT.

N'eſt-elle pas aſſez malheureuſe, la pauvre fille, de n'y voir goutte, d'être aveugle de naiſſance?

GOTON, *prenant la main de Madame Aglebert.*

Ah, Madame Aglebert, je ne ſuis pas malheureuſe; non, votre bonté, votre charité...

Mad. AGLEBERT.

Ne parlez point de dela, ma chere fille... Ecoute, Louiſon, ſi tu ne regardois pas Goton comme ta ſœur, moi, je ne

te regarderois plus comme mon enfant.

LOUISON.

J'aime bien Goton; mais pourtant elle n'eſt pas ma ſœur.

Mad. AGLEBERT.

Le bon Dieu fit tomber cette pauvre fille, ſans ſecours, dans mes mains; n'étoit-ce pas me dire : V'là encore un ſixieme enfant que je te donne?

JEANNETTE.

Ah oui, c'étoit tout de même.

MARIE.

Je comprends cela auſſi, moi.

Mad. AGLEBERT.

Louiſon le comprendra de même avec le temps. Il faut bien que le bon cœur vienne avec la raiſon. Mes chers enfants, il n'y a pas de contentement ſans un bon cœur, je vous le répete, ſouvenez-vous-en. Votre pere & moi, nous avons bien travaillé, nous avons eu bien de la peine; mais en faiſant toujours ſon devoir, la vie paſſe ſi doucement : & puis une bonne action conſole de dix ans de fatigues & de chagrins.

MARIE.

Ma mere, j'entends, je crois, des Dames qui viennent.

Mad. AGLEBERT.

Eh bien, allons-nous-en.

JEANNETTE.

Maman, Maman, c'eſt la Dame Françoiſe.

Mad. AGLEBERT.

N'importe, rentrons. Allons, range ce banc. (*Elles ſe levent toutes.*)

SCENE VII.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Mad. AGLEBERT, Miladi SEMUR, FÉLICIE.

Miladi SEMUR.

Le pere Antoine n'eſt point encore ici... Ah! voilà les jeunes filles dont nous parlions tout-à-l'heure.

FÉLICIE, *à Jeannette.*

Eſt-ce là votre mere?

Mad. AGLEBERT, *faiſant la révérence.*

Oui, Madame.... & je comptois aller demain remercier Madame de ſes bontés pour mes enfants. J'ai eu tant d'ouvrage hier & aujourd'hui...

FÉLICIE.

Cette fille aveugle eſt de votre famille, ſans doute?

Mad. AGLEBERT.

Non, Madame.

GOTON.

Non; mais c'eſt tout de même.

Mad. AGLEBERT.

Jeannette, prends mon rouet..... Retirons-nous, de peur d'importuner ces Dames...

Miladi SÉMUR.

Non, reſtez, je vous prie... J'aurois encore quelque choſe à vous dire. (*Bas à*

Félicie.) Il semble qu'elle craigne nos questions sur cette Aveugle. Cela est singulier.

FÉLICIE, *bas à Miladi.*

J'ai fait la même remarque. (*Haut à Madame Aglebert.*) Quel est votre état, votre métier?

Mad. AGLEBERT.

Je file & je travaille en linge.

Miladi SEMUR.

Et votre travail suffit-il pour la subsistance de votre famille?

Mad. AGLEBERT.

Oui, Madame, nous avons de quoi vivre.

FÉLICIE.

Cependant, le jour où je rencontrai vos filles sur la montagne d'Annette & Lubin, je fus aussi frappée du malheur qu'annonçoit leur habillement, que de leurs jolies figures.... Et vous-même ne paroissez pas dans un état plus heureux.

Mad. AGLEBERT.

Il est vrai que nous ne sommes pas riches; mais nous sommes contents.

Miladi SEMUR, *à Félicie.*

Ne vous intéresse-t-elle pas?

FÉLICIE.

Au-delà de l'expression... (*A Madame Aglebert.*) Vous avez-là trois charmantes petites filles... (*Elles font toutes trois la révérence.*) Avez-vous d'autres enfants?

Mad. AGLEBERT.

Encore deux garçons, grace à Dieu.

GOTON.

Et moi, qui suis entiérement à sa charge...

Mad. AGLEBERT.

Ah, Goton!...

Miladi SEMUR.

Comment?

GOTON.

C'est à ces honnêtes gens que je dois tout. Cette famille d'Anges me loge, me nourrit, m'habille, me sert, moi, pauvre fille infirme, souvent malade, toujours inutile. Je trouve en eux un pere, une mere, des sœurs, des freres, des domestiques; car ils sont tous d'accord pour faire le bien, tous également bons, également charitables. Ah, Mesdames, oui, ce sont des Anges, de vrais Anges que vous voyez devant vous.

FÉLICIE.

Quoi! se peut-il?... O Ciel!

Miladi SEMUR.

La surprise & l'attendrissement me rendent immobile.

Mad. AGLEBERT.

Eh, mon Dieu! ce que nous avons fait étoit bien naturel... Cette bonne fille n'avoit aucune ressource; nous pouvions la consoler, la secourir; étoit-il possible de l'abandonner.

MARIE, *bas à Jeannette.*

Pourquoi donc est-ce que cela fâche tant ces Dames? Vois donc comme elles pleurent.

JEANNETTE.

JEANNETTE.

C'eſt qu'elles ſont ſurpriſes de cela : il n'y a pas de quoi pourtant.

FÉLICIE.

Ah! fachons tous les détails d'une hiſtoire ſi touchante.

Miladi SEMUR, *à Madame Aglebert.*

Comment cette pauvre fille eſt-elle tombée entre vos mains ?

GOTON.

Nous logions dans la même maiſon ; une vieille tante, qui avoit ſoin de moi, vint à mourir ; je vivois de ſon petit travail ; je perdis avec elle tout moyen de ſubſiſter. Je tombai malade, cette chere bonne femme vint me voir ; elle commença par me veiller, me payer un médecin, me faire mon bouillon, enfin me ſervir de garde. Je guéris ; alors elle me prit chez elle, où je ſuis, depuis deux ans, traitée comme la fille aînée de la maiſon.

FÉLICIE, *embraſſant Madame Aglebert.*

O femme incomparable! avec une telle ame, dans quel état le ſort vous a-t-il placée!...

Miladi SEMUR.

Que je l'embraſſe auſſi...

Mad. AGLEBERT.

Eh, Meſdames, vous me rendez confuſe...

Miladi SEMUR, *à Madame Aglebert.*

Dites-nous votre nom, que nous connoiſſions ce nom reſpectable, qui jamais ne s'effacera de notre ſouvenir.

Mad. AGLEBERT.

Je m'appelle Catherine Aglebert.

Miladi SEMUR.

Aglebert!... Mais c'eſt d'elle dont le Pere Antoine m'a parlé... Connoiſſez-vous le Pere Antoine?

Mad. AGLEBERT.

Oui, Madame, il eſt venu aujourd'hui chez nous, & ce ſoir il a envoyé chercher mon mari. Mais je ne ſais ce qu'il lui veut.

GOTON.

Je l'ai vu hier au jardin des Capucins, il m'a queſtionnée, & je lui ai conté mon hiſtoire.

FÉLICIE.

Mais cette hiſtoire, comment n'eſt-elle pas ſue de tout ce qui habite Spa? Comment tant de bienfaiſance & de vertus ont-elles pu juſqu'ici reſter inconnues?

GOTON.

Parce que jamais M. & Madame Aglebert n'en ont parlé; que d'ailleurs je ſuis ſouvent malade, que par conſéquent je garde la maiſon une partie de l'année, & que Jeannette qui me conduit, me mene, par ordre de ſa mere, preſque toujours dans les promenades les moins fréquentées; & quand elle voit venir du monde, elle me fait prendre un autre chemin. Ce n'eſt que lorſqu'elle eſt bien preſſée d'ouvrage, qu'elle me mene au jardin des Capucins, qui eſt près de chez nous; & cela n'eſt arrivé que trois ou quatre fois.

Miladi SEMUR, *à Félicie.*

Voilà donc la vertu dans tout son éclat. Nous jouissons donc du bonheur inexprimable de la contempler, de la découvrir dans toute sa pureté; simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, & trouvant en elle seule & sa gloire & sa récompense.

FÉLICIE.

Ah, qui peut la voir ainsi sans l'adorer! Qui peut regarder cette femme, sans éprouver un sentiment délicieux de respect & d'admiration!...

Miladi SEMUR.

Et cette réunion de volontés, cet accord pour le bien dans une famille entiere!... Et cette fille, l'objet touchant & vertueux de tant de bienfaits, comme elle sait exprimer sa reconnoissance, comme elle est pénétrée de tout ce qu'elle doit ressentir!.. Non, rien ne manque à ce tableau ravissant...

MARIE.

Ah, Maman! je crois que v'là le Pere Antoine...

LOUIS-ON.

J'en suis bien-aise, car il me donne toujours de la violette.

Miladi SEMUR.

Restez, Madame Aglebert, & tout-à-l'heure vous nous conduirez chez vous.

Mad. AGLEBERT.

Madame...

SCENE VIII & derniere.

MARIE, JEANNETTE, GOTON, LOUISON, Mad. AGLEBERT, Miladi SEMUR, FÉLICIE, le Pere ANTOINE.

Miladi SEMUR.

VENEZ, venez, Pere Antoine, je crois avoir découvert ce tréſor dont vous m'avez parlé...

Le P. ANTOINE.

Eh juſtement, la voilà. C'eſt Madame Aglebert. Eh bien, Miladi, vous ſavez donc ſon hiſtoire?...

Miladi SEMUR.

Je ſais tout.

Le P. ANTOINE, *à Mad. Aglebert.*

Madame Aglebert, à préſent connoiſſez & remerciez votre bienfaictrice. Miladi Semur vouloit donner cinquante louis à la famille la plus vertueuſe de Spa, & ſon choix tombe ſur la vôtre.

GOTON, *levant les mains au Ciel.*

O mon Dieu!...

Mad. AGLEBERT.

Cinquante louis!.. Non, Madame, c'eſt trop; il y a encore bien des honnêtes gens dans Spa, & plus pauvres que nous. Ma voiſine Marianne Sauvard eſt une ſi brave femme, & dans une miſere!...

Miladi SEMUR.

Eh, bien, j'aurai ſoin auſſi de Marianne Sauvard, je vous le promets.... Le P. Antoine vous donnera ce ſoir cinquante louis, & j'en ajoute encore cent pour la dot de Jeannette.

Mad. AGLEBERT.

Oh, Madame, c'eſt trop... en vérité, c'eſt trop...

GOTON.

Ah, Dieu! eſt-il poſſible?.. Où eſt-elle, cette Dame ſi bonne, que je puiſſe embraſſer ſes genoux... Jeannette... où eſt-elle?...

(*Jeannette l'amene aux pieds de Miladi.*)

FÉLICIE.

Pauvre fille, qu'elle eſt touchante!... Et vous, Miladi, que vous devez être heureuſe!...

GOTON, *prenant la robe de Miladi.*

Eſt-ce là elle?...

Miladi SEMUR, *lui tendant la main.*

Oui, mon enfant...

GOTON, *ſe jettant à ſes pieds.*

Ah, Madame, je vous bénirai tous les jours de ma vie. Vous faites la fortune de cette famille reſpectable; mais vous faites encore plus pour moi. Je vous dois leur contentement; & le ſeul bonheur que la pauvre Goton puiſſe trouver ſur la terre, c'eſt de ſavoir ces dignes gens auſſi heureux qu'ils méritent de l'être. Je n'ai donc plus rien à deſirer, & à préſent je mourrai ſatisfaite...

Miladi SEMUR, *la relevant & l'embraſſant.*

Ah, je conçois votre bonheur, & j'en jouis avec tranſport.

Mad. AGLEBERT.

Nous prierons tous le Ciel pour vous, Madame, tant que nous vivrons.

JEANNETTE.

Oh pour cela oui.

MARIE.

Et de bien bon cœur.

LOUISON.

Et moi auſſi.

Miladi SEMUR.

Demandez-lui qu'il me conſerve une ame ſenſible; vous me faites connoître que c'eſt le don le plus précieux que ſa bonté puiſſe accorder.

Le P. ANTOINE.

Miladi, je viens de paſſer devant le Wauxhall, l'on y danſe & l'on y joue; mais je parie que les plaiſirs des gens qui y ſont, ne valent pas ceux que vous venez de goûter.

FÉLICIE.

Ah, qu'on doit les plaindre, ſi le bonheur dont nous venons de jouir leur eſt inconnu!...

Miladi SEMUR.

Allons chez Madame Aglebert, je meurs d'envie de voir ſon mari...

Mad. AGLEBERT.

Oh, Madame, que vous êtes bonne; mais c'eſt que nous logeons ſi haut!...

Miladi SEMUR.

Ah, venez, conduiſez-nous; avec quel

plaisir je vais entrer dans cette petite maison qui renferme tant de vertus !

Mad. AGLEBERT.

Mon Dieu, Pere Antoine, parlez donc pour nous ; je suis si surprise, si saisie, que je ne sais comment m'exprimer...

Le P. ANTOINE.

Allez, allez, le cœur de Miladi saura lire dans les vôtres... Mais, Madame Aglebert, il faut que vous m'obteniez une grace de Miladi, celle de venir voir mon jardin en sortant de chez vous.

Miladi SEMUR.

Cela est trop juste, & je m'y engage.

Le P. ANTOINE.

Miladi, vous méritez bien le plus bel œillet qui soit dans la ville, & ... vous l'aurez ce soir.

Mad. AGLEBERT.

Si j'osois offrir mon bras à ces Dames...

Miladi SEMUR.

Volontiers, ma chere Mad. Aglebert.

Mad. AGLEBERT.

Jeannette & Marie, prenez garde à Goton.

FÉLICIE.

Allons, ne perdons point de temps, allons voir l'homme digne d'avoir une telle femme & de tels enfants. (*Elles sortent avec le P. Antoine ; Goton & les trois petites filles les laissent passer devant.*)

GOTON.

Cette vertueuse Dame, que Dieu la comble de ses bénédictions !

MARIE.

Comme elle eſt aimable!...

LOUISON.

Comme elle eſt belle!...

JEANNETTE.

Et ſeroit-il poſſible de n'être pas belle quand on eſt auſſi bonne!... Les v'là paſſées. Allons, ſuivons-les... Oh, mon pere! que je ſerai aiſe de voir ſa joie!

FIN.

LA
COLOMBE,
COMÉDIE
EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

ROSINE.

AMÉLIE, *Sœur de Roſine.*

ZÉLIS, *Amie de Roſine & d'Amélie.*

COLIN, *Jardinier.*

La Scene eſt dans une Maiſon de campagne.

LA COLOMBE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente un Jardin.

ROSINE, AMÉLIE, COLIN.

(*La toile se leve, & l'on voit Amélie auprès d'un arbre, & tenant une colombe contre son sein; Rosine tient une corbeille de fleurs, & considere sa Sœur en rêvant; elle est appuyée sur un oranger; Colin arrose l'oranger.*)

ROSINE, *après un moment de silence.*

ELLE ne songe qu'à sa colombe!....

AMÉLIE.

Pauvre petite colombe, comme elle reste-là sur mon cœur! Comme elle est douce & tranquille! que je l'aime! (*Elle la baise.*)

ROSINE, *haussant les épaules.*

Cela est touchant!...

AMÉLIE.

Colin, avez-vous mis du grain & de l'eau dans la voliere?...

COLIN.

Oui, Mademoiſelle...

AMÉLIE.

Tenez, portez-y ma colombe; mais prenez bien garde de lui faire du mal!.. Doucement donc, vous allez la bleſſer... là, fort bien, délicatement, comme cela. Attendez, Colin; que je lui diſe adieu!... (*Elle la baiſe encore & la careſſe.*) Charmante petite créature! Allez, Colin... (*Colin ſort avec la colombe.*)

SCENE II.

ROSINE, AMÉLIE.

ROSINE.

En vérité, ma ſœur, je vous admire, de pouvoir ainſi, à votre âge, vous occuper d'un oiſeau!...

AMÉLIE.

Mais, moi, je ne critique pas votre goût pour les fleurs; pourquoi, Roſine, vous moquez-vous de ma colombe?...

ROSINE.

Ah, quelle différence! Les fleurs ne ſont pour moi qu'un ſimple amuſement, & votre triſte tourterelle eſt pour vous l'objet d'un ſentiment très-vif, très-tendre...

AMÉLIE.

Très-vif!.. très-tendre!.. quelle folie!.. Mais, après tout, une colombe dou-

ce, ſenſible, eſt plus faite pour intéreſſer qu'une roſe...

ROSINE.

Auſſi vous ſacrifierois-je ſans peine toutes mes roſes, mes orangers, mon lilas blanc, & juſqu'au myrthe charmant que Zélis m'a donné; & vous, Amélie, vous ne pourriez vous réſoudre à me donner votre colombe.

AMÉLIE.

Que ſignifient ces reproches?... Depuis quand, Roſine, doutez-vous de mon amitié? S'eſt-elle jamais démentie?

ROSINE.

Ah, je m'entends...

AMÉLIE.

Pour moi, je ne vous comprends pas.

ROSINE.

Changeons d'entretien.... Zélis arrive aujourd'hui.

AMÉLIE.

Après ſix mois d'abſence, qu'il me ſera doux de la revoir!...

ROSINE.

Oh! je n'en doute pas; car, s'il faut expliquer ma penſée, vous n'avez jamais rien aimé comme Zélis...

AMÉLIE, *ſouriant.*

Le croyez-vous, ma ſœur?...

ROSINE.

Oui, pas même votre colombe.

AMÉLIE.

Je me rappelle qu'autrefois vous eûtes l'injuſtice de croire que je vous préférerois

Zélis ; mais, depuis son départ, vous me paroissez entiérement guérie de cette prévention... Quand vous m'en assuriez, vous me trompiez donc, ma sœur?...

ROSINE.

Je ne vous tromperai jamais, Amélie;... mais je vous aime trop pour n'être pas souvent inquiete, agitée, & peu d'accord avec moi-même... Vous êtes ma seule & véritable amie, & je ne puis souffrir qu'une autre partage avec moi votre confiance & votre tendresse...

AMÉLIE.

Vous méritez l'une & l'autre, & vous êtes ma sœur ; ainsi quand Zélis auroit toutes les qualités qui m'attachent à vous, je vous aimerois toujours mieux qu'elle...

ROSINE.

Parce que je suis votre sœur! Ah, que cela est froid!...

AMÉLIE.

Mais comptez-vous pour rien le nœud si doux qui nous unit, ces liens sacrés du sang qui nous font un devoir de nous chérir?...

ROSINE.

Ainsi donc vous ne m'aimez que par devoir?....

AMÉLIE.

Non, mais ce devoir me rend ma tendresse plus chere.

ROSINE.

Oh! que nous sentons différemment!.... Mais quelqu'un vient...

AMÉLIE.

C'eſt peut-être Zélis!....

ROSINE.

En effet, je crois reconnoître ſa voix.

AMÉLIE. (*Elle court au-devant de Zélis.*)

Ah! c'eſt elle ſûrement.

ROSINE.

Quelle joie!... Quels tranſports!... Que feroit-elle de plus pour moi!... Allons, contraignons-nous.

(*Amélie & Zélis reviennent en ſe tenant ſous le bras.*)

SCENE III.

ROSINE, AMÉLIE, ZÉLIS.

ZÉLIS.

Ou eſt-elle donc?

AMÉLIE.

La voilà. (*Roſine fait quelques pas, Zélis court à elle, & l'embraſſe.*)

ZÉLIS.

Roſine, Amélie, quel bonheur pour moi de me retrouver avec vous!...

ROSINE.

Croyez que mon cœur le partage...

AMÉLIE & ROSINE.

Nous ne vous attendions que ce ſoir.

ZÉLIS.

Oh! nous ſommes venus ſans nous arrêter.... Ma mere avoit tant d'impatience

de revoir la vôtre; car elle l'aime comme nous nous aimons. Pendant qu'elles sont enfermées ensemble, causons en liberté : on a tant de choses à se dire après une absence aussi longue!

AMÉLIE.

D'abord vous nous conterez vos voyages.

ZÉLIS.

Oh, ce sera le sujet de plus d'un entretien.

ROSINE.

Combien avez-vous fait de lieues?...

ZÉLIS.

J'en ai fait le calcul sur mon journal... Je vais vous le dire, attendez... Il y a d'ici à Paris quarante lieues. Quarante lieues pour aller, quarante lieues pour revenir, cela fait quatre-vingts lieues.

ROSINE & AMÉLIE *ensemble.*

Vous avez fait quatre-vingts lieues?...

ZÉLIS.

Tout autant...

ROSINE.

Cela est prodigieux!...

AMÉLIE.

Quatre-vingts lieues en six mois! Vous devez bien être fatiguée?...

ZÉLIS.

Non, pas trop.

ROSINE.

Ah çà, parlez-nous donc un peu de Paris. Comment l'avez-vous trouvé?...

ZÉLIS.

Oh! je l'ai trouvé... bien bruyant... c'est un train!...

AMÉLIE.

Vous avez vu les Tuileries, l'Opéra?...

ZÉLIS.

Oui. Mais je n'aime pas l'Opéra, il y fait trop chaud; & puis l'on eſt enfermé là comme dans une priſon. Il n'y a que les Demoiſelles qui chantent & qui danſent, qui ſoient aux bonnes places.

ROSINE.

Et les Tuileries!... On dit que c'eſt une ſi belle promenade.

ZÉLIS.

Pas trop. De grandes allées toutes droites, un grand rond d'une eau ſale!... Et puis pas une fleur. Imaginez-vous que j'y ai cherché tout un jour de la violette, ſans en trouver un ſeul brin...

ROSINE.

Oh j'aime mieux notre allée de ſaules ſur le bord de la riviere.

ZÉLIS.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

AMÉLIE.

Voyez un peu comme les voyageurs mentent, avec tous leurs beaux récits des Tuileries!...

ZÉLIS.

Moi, qui ſuis vraie, vous pouvez m'en croire, le ſéjour que nous habitons vaut mille fois mieux que Paris. Ici l'air eſt ſi pur, ſi parfumé... la campagne ſi fleurie, ſi riante!... J'étois triſte à Paris; toujours des murs, des maiſons, point de verdure

au mois de Juin ; si vous saviez comme cela ferre le cœur!...

ROSINE.

Oh, je l'imagine facilement...

AMÉLIE.

Vous ferez donc bien-aise de revoir toutes nos anciennes promenades?

ZÉLIS.

Oh demain je me leve avec le jour.... Mais par où commencerons-nous?

ROSINE.

Nous irons à la prairie.

ZÉLIS.

Oh, la prairie!... Que j'y sauterai de bon cœur.... Ah, j'oublioi de vous dire.... Il est défendu de sauter aux Tuileries....

AMÉLIE & ROSINE.

Bon!..

ZÉLIS.

Oui, réellement défendu... Il faut s'y promener d'un pas bien grave, comme cela... (*Elle se promene avec une gravité ridicule.*)

ROSINE.

Ah, juste ciel, quel pays!... J'espere que je n'y voyagerai jamais...

ZÉLIS.

Oh, vous en verrez bien d'autres, quand je vous lirai mon journal... Vous y trouverez le détail de tout ce que j'ai souffert.

AMÉLIE.

Ah, mon Dieu!

ZÉLIS.

Et cela dès le lendemain de mon arrivée à Paris...

ROSINE.

Comment donc?

ZÉLIS.

Le premier jour on m'arracha deux dents, le lendemain on me mit deux mille papillotes, le troiſieme on m'eſſaya un corps qui m'étouffoit; & le huitieme... Ah, ce fut-là le vrai ſupplice.

AMÉLIE.

Réellement vous m'inquiétez.

ZÉLIS.

Le huitieme on me mena au bal.

ROSINE.

Comment ce n'eſt que cela; mais je me faiſois du bal une idée délicieuſe....

ZÉLIS.

Ah, juſte Ciel! dans quelle erreur vous étiez... La préparation ſeule en dégoûteroit pour la vie... Si vous ſaviez ce que c'eſt qu'une toilette pour le bal, c'eſt la choſe la plus douloureuſe, & en même-temps la plus comique...

ROSINE.

Ah, contez-nous donc cela...

ZÉLIS.

Moi, j'étois charmée d'aller au bal.... Hélas! je ne le connoiſſois pas. On m'avoit ſeulement parlé de danſes & de collations, je n'en avois pas demandé davantage, & j'attendois le jour du bal avec impatience; enfin il arrive, & l'on me dit qu'on va m'habiller en Bergere.

AMÉLIE.

En Bergere? L'habit du moins étoit bien

choisi; il doit être commode pour danser.

ZÉLIS.

Oui, commode, joliment. Ils ont à Paris une drôle d'idée des Bergeres, vous allez voir. D'abord on commence par m'établir sur la tête un énorme coussin...

ROSINE.

Un coussin?...

ZÉLIS.

Oui. Ils appellent cela *une tocque*... Et puis on attache cette tocque avec de grandes épingles longues comme le bras; ensuite on mit là-dessus je ne sais combien de faux cheveux.

AMÉLIE.

De faux cheveux? Et vous en avez de si beaux!

ZÉLIS.

N'importe, il faut des faux cheveux; ils aiment tant l'art, qu'ils l'employent même quand il n'est bon à rien, & très-souvent quand il enlaidit : c'est ainsi qu'avec leur maudit *hérisson*, ils me firent une tête monstrueuse... Et par-dessus cela on plaça un grand chapeau; & par-dessus le chapeau, de la gaze & des rubans; & par-dessus les rubans; un boisseau de fleurs; & par-dessus les fleurs, une demi-douzaine de plumes, dont la plus petite avoit au moins deux pieds de hauteur...

ROSINE.

Mais finissez donc, vous exagérez, ma chere Zélis; comment pouviez-vous avoir la force de porter tout cela?..

ZÉLIS.

Auſſi étois-je accablée ſous le faix ; je ne pouvois ni remuer, ni tourner la tête ; car le moindre mouvement me faiſoit perdre l'équilibre & m'entraînoit... Enſuite on m'habilla, on me mit mon corps neuf, qui me ſerroit à m'ôter la reſpiration ; on me paſſa une *conſidération*...

AMÉLIE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

ZÉLIS.

C'eſt une eſpece de panier rempli de crin, & fait avec du fer, & exceſſivement lourd : on me para d'un habit tout couvert de guirlandes, & puis on me conduiſit au bal ; & l'on me dit : *Prenez garde d'ôter votre rouge, de vous décoëffer, & de chiffonner votre habit, & divertiſſez-vous bien.*

ROSINE.

Ah, pauvre malheureuſe !... Et pûtes-vous danſer ?

ZÉLIS.

Hélas ! je pouvois à peine marcher...

AMÉLIE.

Cependant on vous lâcha dans le bal ?

ZÉLIS.

Oh ! vous n'y êtes pas. On m'établit ſur une banquette, où l'on m'ordonna d'attendre qu'on vînt me prier. J'attendis longtemps ; j'avois l'air ſi triſte & ſi malheureux, que perſonne ne s'aviſoit de penſer que j'euſſe la moindre envie de danſer. A la fin pourtant je fus priée ; mais la place étoit priſe, & je revins à ma banquette.

ROSINE.

Comment, la place étoit prise?

ZÉLIS.

Et vraiment oui; à ces bals les Demoiselles qui courent le mieux sont celles qui dansent le plus; elles vont retenir leurs places...

AMÉLIE.

Comment! il n'y en a pas pour tout le monde?...

ROSINE.

Mais d'ailleurs, cela est bien impoli d'empêcher les autres de danser.

ZÉLIS.

Oh! j'ai trouvé au bal des Demoiselles qui étoient bien pis qu'impolies; car elles étoient cruelles; elles se moquoient de mon air souffrant & embarrassé; elles me regardoient de la tête aux pieds avec une mine... une vilaine mine, je vous assure. Et puis elles rioient entr'elles & aux grands éclats.

AMÉLIE.

Fi donc. Eh bien, de tout ce que vous nous avez conté, voilà ce que je conçois le moins.

ZÉLIS.

J'étois sans doute ridicule; mais j'avois l'air timide & mal à mon aise; n'auroient-elles pas dû me plaindre & m'excuser?

ROSINE.

Oh bien, s'il en vient jamais ici avec leurs rocques, leurs considérations, leurs perruques & leur rouge, je me moquerai d'elles aussi, & je les défierai à la course; nous ver-

rons si elles pourront m'atteindre, & si elles sauteront un fossé mieux que moi.

AMÉLIE.

Non, ma sœur, n'imitons jamais ce que nous condamnons; être l'objet d'une moquerie est un petit malheur; & c'en est un grand de se livrer à ce penchant dangereux, puisqu'on prouve par-là qu'on est injuste & cruel.

ROSINE.

Il est triste pourtant qu'il faille être l'opprimé, pour avoir le beau rôle.

AMÉLIE.

Oui, mais l'opprimé, dans ce cas, gagne l'intérêt de tous les bons cœurs; comptez-vous cela pour rien?

ROSINE.

Oh, non; car j'aimerois mieux le suffrage d'Amélie, que les applaudissements de toutes ces méchantes petites Demoiselles qui rioient de la peine & du maintien de Zélis. Mais enfin, achevez donc, Zélis, le récit de votre bal; finîtes-vous par danser?

ZÉLIS.

Mon Dieu non, la place étoit toujours prise; & bientôt je fus entiérement délaissée par tous les danseurs.

ROSINE.

La malheureuse! quelle pitié cela fait!... Et la salle du bal étoit-elle bien belle?

ZÉLIS.

Point du tout: & il y faisoit un chaud si insupportable, que quoiqu'immobile sur ma banquette, j'étois en nage.

AMÉLIE.

Et voilà ce qu'ils appellent un grand plaisir, une fête!... Ah, quelle différence de cela à nos bals champêtres sur la grande pelouze, où l'on n'étouffe point, où l'on danse tant qu'on veut, & où l'on est si gai!...

ZÉLIS.

Oh, je suis d'une joie de me retrouver ici!... Mais revenons à nos projets pour demain; je ferois bien tentée d'aller à la ferme; il y a de si bon lait!... A propos, comment se porte la bonne mere Nicole, n'est-elle pas bien vieillie?...

AMÉLIE.

Non, toujours de même, toujours de bonne humeur...

ZÉLIS.

Et le petit agneau blanc qu'elle m'avoit promis?

AMÉLIE.

Ah! Zélis, il est mort...

ZÉLIS.

Ah, Dieu!... Eh bien, j'en avois un pressentiment quand je le quittai, vous en souvenez-vous?

AMÉLIE.

Oui, je me le rappelle... Mais Nicole vous en éleve un autre.

ZÉLIS.

Et vous, Rosine, avez-vous bien des fleurs cette année?

ROSINE.

Le myrthe que vous m'avez donné, est plus

joli que jamais : il m'a causé de l'inquiétude pendant deux jours, un vent du Nord l'avoit frappé ; mais grace aux soins de Colin, il a repris sa fraîcheur.

ZÉLIS.

Ah, Colin ! je serois charmée de le revoir.

AMÉLIE.

Vous le trouverez prodigieusement grandi.

ZÉLIS, *à Amélie.*

Et la voliere ?

AMÉLIE.

Ah, Zélis ! depuis trois mois, j'ai une colombe charmante ; elle me fait négliger tous mes autres oiseaux ; elle m'entend, me connoît, vient à moi... & elle est jolie !...

ZÉLIS.

Blanche, je parie ?...

AMÉLIE.

Oui...

ZÉLIS.

Un collier noir ?...

AMÉLIE.

Justement.

ZÉLIS.

Oh, je meurs d'envie de la voir.

AMÉLIE.

Je vous y menerai tout-à-l'heure.

ZÉLIS.

Et elle vous est attachée ?

AMÉLIE.

Oh, d'une maniere surprenante.

ZÉLIS.

Prenez bien garde de la perdre.

AMÉLIE.

Je n'ai pas eu le courage de lui couper les aîles, ce qui me laiſſe un peu d'inquiétude.

ROSINE, *à part.*

Voilà une converſation bien intéreſſante.

ZÉLIS.

La menez-vous à la promenade?..

AMÉLIE.

Oh, je m'en ſépare le moins qu'il m'eſt poſſible.

ROSINE, *à part.*

Ne diroit-on pas qu'elle parle d'une amie? Je n'y puis plus tenir. (*Elle fait quelques pas pour ſortir.*)

AMÉLIE.

Où allez-vous donc, Roſine?...

ROSINE.

Je vais chercher des fleurs que je veux donner à Zélis.

AMÉLIE.

Venez nous rejoindre à la voliere, j'y vais conduire Zélis.

ROSINE.

Il ſuffit. (*A part.*) J'y ſerai avant elles. (*Elle ſort en courant.*)

SCENE IV.

ZÉLIS, AMÉLIE.

ZÉLIS, *regardant ſortir Roſine.*

Comme elle nous quitte bruſquement!. A qui en a-t-elle?...

AMÉLIE.

Je l'ignore... Vous ſavez, Zélis, que ſouvent Roſine a des caprices dont on ne peut exprimer la cauſe : elle eſt bonne, ſenſible ; mais elle s'inquiete & s'agite preſque toujours ſans raiſon.

ZÉLIS.

Oui, elle a des idées ſingulieres. Elle ſe plaît à ſe tourmenter : par exemple, elle vous aime beaucoup, mais elle ne vous aime pas bien; car elle ne compte pas entiérement ſur vous; un rien la fâche, ou l'allarme : cela s'appelle, je crois, de la jalouſie.

AMÉLIE.

Mais j'ai dit à Roſine qu'elle étoit la plus chere de mes amies. Si elle doute de ma bonne foi, comment peut-elle m'aimer encore? Si elle me croit, comment peut-elle être jalouſe?... Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, je ne comprends pas la jalouſie.

ZÉLIS.

C'eſt que vous êtes raiſonnable, & Roſine à cet égard ne l'eſt pas.

AMÉLIE.

Comment s'y prendre pour la guérir de cette cruelle fantaisie?...

ZÉLIS.

Je ne sais, je crains que cela ne soit fort difficile.

AMÉLIE.

Allons la retrouver... Mais que nous veut Colin?... Il a l'air bien effaré...

SCENE V.

ZÉLIS, AMÉLIE, COLIN.

AMÉLIE.

QUE voulez-vous, Colin?

COLIN.

Ah, Mademoiselle!...

AMÉLIE.

Eh bien?...

ZÉLIS.

Parlez... qu'est-il donc arrivé?...

COLIN.

Un malheur!...

AMÉLIE.

Ah, Ciel! ma colombe...

COLIN.

Elle est perdue.

AMÉLIE.

Ah, grand Dieu!...

COLIN.

J'ai trouvé la voliere ouverte, & la colombe n'y étoit plus.

ZÉLIS.

Allez, Colin, laiſſez-nous... (*Colin ſort.*) Ma chere Amélie, je vous proteſte que je m'afflige mille fois davantage de la perte de votre colombe, que de celle de mon agneau blanc.

AMÉLIE.

Ah, ma pauvre petite colombe!... Encore ſi vous l'aviez vue.

ZÉLIS.

Peut-être pourra-t-on la retrouver.

AMÉLIE.

Je ne m'en flatte pas... Ah, ſi je lui avois coupé les aîles!...

ZÉLIS.

Hélas, j'y penſois!... mais je n'oſois le dire.

SCENE VI.

ZÉLIS, AMÉLIE, COLIN, ROSINE, *tenant un papier fermé.*

ROSINE *s'arrête au fond du théâtre, & dit :*

ELLES ſont conſternées.

AMÉLIE.

N'entends-je pas ma ſœur?

ZÉLIS.

Oui, c'eſt elle.

AMÉLIE.

Eh bien, Roſine, ma colombe!...

ROSINE.

Je fais votre malheur, & je vois qu'il eſt encore plus grand que je ne l'imaginois; car vous m'en paroiſſez accablée.

AMÉLIE.

Quel ton d'ironie!... Ma ſœur... Ah! quand vous étiez inquiete de votre myrthe, je ne me ſuis pas moquée de vous.

ROSINE, *à part.*

Ce reproche me touche... je le mérite donc? (*Elle rêve.*)

ZÉLIS.

Amélie, vous êtes injuſte; Roſine vous aime, ainſi elle doit partager toutes vos peines: & moi, ne viens-je pas de pleurer votre colombe?.. L'amitié de Roſine pour vous ſeroit-elle moins tendre?

AMÉLIE.

Chere Roſine, vous aurois-je affligée?.. Oh, pardonnez-moi...

ROSINE, *à part.*

Mon embarras redouble... Ah! qu'ai-je fait?..

AMÉLIE.

Embraſſez-moi, ma ſœur... Mais, qu'avez-vous donc, parlez?..

ROSINE *l'embraſſe.*

Amélie...

AMÉLIE.

Eh bien?..

ROSINE, *avec embarras.*

Si vous retrouviez votre colombe, ſeriez-vous bien contente?..

AMÉLIE.

Quoi, ſauriez-vous?..

ROSINE, *du même ton.*

Non, c'eſt une ſimple queſtion...

ZÉLIS.

Cette queſtion m'étonne... Roſine, vous baiſſez les yeux, vous paroiſſez interdite... Ah! la colombe n'eſt pas perdue, vous ſavez où elle eſt...

AMÉLIE.

Que dites-vous, Zélis? Quoi, vous pourriez croire ma ſœur capable de vouloir m'affliger, de ſe faire un jeu de mon inquiétude, & de diſſimuler avec moi? Non, Roſine eſt ſuſceptible, elle eſt injuſte quelquefois; mais elle eſt auſſi franche que ſenſible; je connois ſon cœur, & je ne puis le ſoupçonner.

ZÉLIS.

Qu'elle ſe juſtifie donc! Mais regardez, regardez comme elle rougit... Oh, quelle mine coupable!

AMÉLIE.

Que ſignifie l'état où je vous vois, ma ſœur, ſeroit-il poſſible?...

ROSINE.

Ah, ma chere Amélie!.. (*Elle pleure.*)

AMÉLIE.

Roſine... Qu'eſt-elle devenue, ma colombe? Ne me le cachez pas.

ZÉLIS.

Eh bien, Roſine l'a volée, cela eſt clair.

AMÉLIE.

Vous ne dites rien, ma ſœur.

ZÉLIS.

Je répondrai pour elle. Eh! l'hiſtoire de la colombe eſt écrite ſur ſon viſage. Roſine étoit jalouſe de la colombe, & elle a volé & enfermé ſa rivale.

AMÉLIE.

Roſine!..

ROSINE.

Ah, ma ſœur, que vous dirai-je?.. Zélis l'a deviné... Oui, j'ai votre colombe. Je comptois cependant vous la rendre; mais je ne veux point chercher à m'excuſer. Je ſens tout mon tort; j'ai cauſé votre peine, je vous ai trompée, je ſuis ingrate, extravagante; enfin, je ne mérite plus l'amitié d'Amélie. Vous n'aimerez plus que Zélis, je dois m'y attendre... J'en mourrai, cela eſt ſûr... Ah! du moins, ma ſœur, accordez-moi votre pitié.

AMÉLIE *l'embraſſe.*

Injuſte & chere amie!..

ROSINE.

Quoi, vous m'aimez toujours?...

ZÉLIS, *en riant.*

Oui, après moi, vous ſerez l'amie la plus chere d'Amélie.

ROSINE.

Ah! Zélis, quelle amere & cruelle plaiſanterie!..

ZÉLIS.

Dans ce genre vous n'en trouverez jamais de bonnes.

AMÉLIE.

Ne la tourmentez pas davantage; mais

je ne puis revenir de ma ſurpriſe... Vous, Roſine, jalouſe! & de quoi? d'un oiſeau...

ZÉLIS.

Elle l'étoit de moi, quand nous étions enſemble; & dans mon abſence, elle s'eſt rejettée ſur la pauvre colombe. Elle l'auroit été de la bonne mere Nicole, ou bien d'autre choſe; car je vois que les jaloux, pour ſe livrer à leurs fantaiſies, n'ont beſoin ni de prétextes, ni d'objets raiſonnables.

ROSINE.

Hélas! elle a raiſon...

AMÉLIE.

Quoi, Roſine, vous pouviez penſer que j'aimois mieux ma colombe que vous...

ROSINE.

Oh, non... Mais elle vous occupoit, vous en parliez ſans ceſſe...

AMÉLIE.

Ah! je ne vous conçois pas; ſi je ſouffre, vous ſouffrez comme moi. Cette épine hier qui me bleſſa la main, fit couler vos larmes; pourquoi donc de même ne partagez-vous pas mes plaiſirs?..

ROSINE.

Je ſuis corrigée pour ma vie de ces cruels caprices, du moins je l'eſpere. Votre douceur, votre raiſon, votre amitié ſur-tout, me font connoître enfin tout l'excès de mon injuſtice... Venez, ma ſœur, venez retrouver votre colombe; elle eſt ici près, dans le petit boſquet de roſes...

AMÉLIE.

Je ne la reprendrai pas, je vous la don-

ne, Roſine, gardez-la, & que la main qui vous l'offre vous la rende chere.

ROSINE.

Ah, ma ſœur!.. que je vais l'aimer déſormais.

ZÉLIS.

Oui, mais prenez garde qu'à ſon tour Amélie n'en devienne jalouſe...

ROSINE.

Ah, plût au Ciel!..

ZÉLIS.

Voyez-vous comme elle ſe corrige!.. Elle vient de louer votre raiſon; mais, au fond du cœur, elle voudroit vous voir partager ſa folie...

AMÉLIE.

Non, non, Roſine a trop d'eſprit pour ne pas ſentir que la délicateſſe qui va juſqu'à la défiance, eſt un tourment pour celle qui l'éprouve, & la plus mortelle injure pour l'objet qui l'a fait naître. Songez-y bien, chere Roſine, & répétez-vous chaque jour, que l'amitié ne peut exiſter ſans l'eſtime & la confiance.

FIN.

CÉCILE,

OU

LE SACRIFICE

DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

CÉCILE, *jeune Novice.*

CALISTE, *autre jeune Novice, Amie de Cécile.*

La Mere OPPORTUNE, *Dépositaire.*

L'ABBESSE.

La Sœur ANGÉLIQUE, *Touriere.*

La Sœur ROSALIE, *jeune Religieuse.*

Mademoiselle de S. FIRMIN, *Sœur aînée de Cécile.*

La Scene est dans un Couvent de Province.

CÉCILE,

OU LE

SACRIFICE DE L'AMITIÉ,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ABBESSE, la Mere OPPORTUNE.

L'ABBESSE.

OUI, ma Mere j'ai mis en vous toute ma confiance, & je ne parle librement qu'avec vous.

La Mere OPPORTUNE.

Madame connoît mon attachement, il eſt de vieille date...

L'ABBESSE.

Dites-moi un peu, ma Mere; on m'a conté que ces deux jeunes perſonnes qui doivent prononcer leurs vœux demain, ſont malades; cela retarderoit la cérémonie, je ne le veux point décidément.

La Mere OPPORTUNE.

Madame a bien raiſon; la veille d'un jour comme celui-là, on ne doit pas le paſſer...

L'ABBESSE.

Ce ſont des ces ſortes de choſes qui ne ſouffrent point de retard... J'en ai tant vu ſe dédire au moment...

La Mere OPPORTUNE.

On devroit raccourcir les noviciats; un an, c'eſt trop long : il paſſe bien des idées dans une jeune tête pendant un an. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

Mere Opportune, vous avez encore une belle gaieté... Mais je ſuis de votre avis; ſi les noviciats n'étoient que de ſix mois, nous aurions beaucoup plus de Religieuſes.

La Mere OPPORTUNE.

Comment le Gouvernement néglige-t-il cela; de quoi s'occupe-t-il donc?

L'ABBESSE.

Laiſſez-moi faire, je préſenterai un mémoire là-deſſus...

La Mere OPPORTUNE.

Si vous l'emportez, ce ſera une grande épargne pour vous, & bien de l'argent de reſte.

L'ABBESSE.

Comment?

La Mere OPPORTUNE.

Et toutes les confitures, chocolat, café, thé, qui paſſent au noviciat.... Chaque Religieuſe nous en a coûté ſa part d'un

an.... elle n'en auroit plus que six mois, le marché n'est pas mauvais. (*Elle rit encore.*) Ah, ah, ah, ah.

L'ABBESSE.

Mere Opportune, voilà une bonne folie... (*Elle rit en toussant.*) Il n'y a que vous qui me fassiez rire... Mais revenons à ces petites filles; qu'est-ce qu'elles ont?

La Mere OPPORTUNE.

Cécile a bien la mine d'avoir passé la nuit à pleurer; elle a les yeux gros comme le poing; mais elle ne se plaint pas, & se contente de garder le silence: pour Calliste, elle n'est pas tout-à-fait aussi triste; d'ailleurs, vous savez qu'elle est naturellement étourdie, vive & légere; mais elle dit qu'elle a la fievre.

L'ABBESSE.

Cela ne sera rien, cela ne sera rien, nous connoissons cela.

La Mere OPPORTUNE.

Oui, oui, nous avons passé par-là.) *Elle rit.*) Ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

Il y a dix ans que j'ai pris mon parti.

La Mere OPPORTUNE.

Oh, moi, il y en a plus de douze...

L'ABBESSE.

Quel âge avez-vous?

La Mere OPPORTUNE.

La soixantaine...

L'ABBESSE.

On s'accoutume à tout; mais les commencements sont rudes.

La Mere OPPORTUNE.

Oui, l'habitude ne vient pas tout d'un coup.

L'ABBESSE.

Ah ça, ma mere, il faut que je parle à ces Novices, il s'agit de leur remettre la tête: ce ſont des filles de condition; Cécile ſur-tout eſt d'une famille diſtinguée dans cette Province, & cela donne bon air à un couvent.

La Mere OPPORTUNE.

C'eſt une petite perſonne que je crois bien légere & bien inconſéquente...

L'ABBESSE

Elle a le maintien ſi doux, ſi ſage!

La Mere OPPORTUNE.

Hom, ſa vocation m'eſt un peu ſuſpecte; ſouvenez-vous de l'averſion qu'elle avoit dans ſon enfance pour le Couvent.

L'ABBESSE.

Oui, en effet, elle ſe plaiſoit à répéter qu'elle ne ſeroit jamais Religieuſe.

La Mere OPPORTUNE.

Et puis tout d'un coup elle nous revient à dix-ſept ans, & prend le voile malgré les prieres de ſa famille & les larmes de ſa ſœur... Tout cela n'eſt pas naturel..... Et ces ſoupirs qui lui échappent, cette triſteſſe qui la domine.... Enfin, depuis qu'elle eſt au noviciat, je n'ai pu encore la faire rire que du bout des levres.

L'ABBESSE.

Vous avez raiſon, il y a certainement quelque choſe là-deſſous; mais allez me la chercher, je veux lui parler abſolument.

La Mere OPPORTUNE.

J'y vais...

L'ABBESSE.

Ecoutez donc : prenez dans mon cabinet ſix livres de café & deux pains de ſucre, partagez cela, & faites-les porter...

La Mere OPPORTUNE.

Oui, j'entends; dans la cellule de Cécile & dans celle de Caliſte.... Allons, allons, pour le dernier jour, il ne s'agit pas de léziner, je joindrai au paquet deux bâtons de chocolat... Cela fait reſſouvenir du proverbe...

L'ABBESSE.

Quel proverbe?

La Mere OPPORTUNE.

Des mouches qu'on prend avec du miel. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah...

L'ABBESSE.

En vérité, vous avez des ſaillies charmantes, vous êtes comme à vingt ans.

La Mere OPPORTUNE.

Je cours exécuter vos ordres. (*Elle ſort.*)

L'ABBESSE, *ſeule.*

Quel rôle que celui d'une Abbeſſe! que de choſes il faut avoir dans la tête.... Je ne comprends pas comment j'y peux ſuffire.... Ah, il y a des graces d'état..., Mais on vient... C'eſt Cécile.

SCENE II.

L'ABBESSE, CÉCILE.

L'ABBESSE.

VENEZ, ma chere sœur, venez, je ne vous ai point encore vue d'aujourd'hui, & je m'en plaignois tout-à-l'heure à la Mere Dépositaire.

CÉCILE.

Madame, vous êtes bien bonne.

L'ABBESSE.

Avez-vous déjeûné, mon enfant?

CÉCILE.

Non, Madame; je ne saurois manger...

L'ABBESSE.

Ma fille, je sais que vous vous êtes plainte du froid qu'il fait dans votre cellule, & j'ai ordonné qu'on y portât un petit poële; vous l'aurez demain.

CÉCILE.

Je vous remercie, Madame.

L'ABBESSE.

Ma fille, c'est un beau jour que celui de demain.

CÉCILE.

Hélas!...

L'ABBESSE.

Que j'aime ce soupir... il peint naïvement l'attendrissement, la douce joie qui doit vous transporter.

CÉCILE.

Ah! Madame...

L'ABBESSE.

Pleurez, pleurez, ma sœur, ne vous gênez point; vous le devez; vous ne sauriez être assez sensible au bonheur qui vous attend.

CÉCILE.

Je puis donc cesser de me contraindre...

L'ABBESSE.

Assurément, ma fille... Vos larmes pourroient peut-être scandaliser les foibles & les méchants, parce qu'ils se méprendroient au motif qui les fait répandre; ainsi cachez-les aux yeux du monde; mais, avec nous, ma fille, avec vos sœurs, vous n'avez pas à craindre de ridicules interprétations. Nous avons toutes éprouvé ces mouvements, ces doux & saints transports qui vous agitent; nous savons ce que c'est.

CÉCILE.

Oui, Madame, en effet... je crois que vous lisez dans mon cœur... Je n'ai point d'art, & je sais mal déguiser ce qui s'y passe.

L'ABBESSE.

Allez, mon enfant, je vous réponds que vous avez la meilleure vocation & la plus décidée que j'aye encore vue... Mais que nous veut la Sœur Touriere?...

SCENE III.

CÉCILE, L'ABBESSE, Sœur ANGÉLIQUE.

Sœur ANGÉLIQUE.

VOICI une lettre qu'on vient de me donner au tour, elle eſt pour la Sœur Cécile.

L'ABBESSE.

Donnez... (*A Cécile.*) Ma fille, vous ſavez l'uſage de ma maiſon; tant qu'on eſt au noviciat, je dois...

CÉCILE.

Liſez, Madame.

L'ABBESSE.

Sœur Angélique, retirez-vous.

Sœur ANGÉLIQUE.

Madame donne à déjeûner ce matin; la Mere Dépoſitaire m'a dit que Madame me permettoit d'en être.

L'ABBESSE.

Oui, ma Sœur; dites que tout ſoit prêt dans une demi-heure, & avertiſſez nos Meres & nos Sœurs. (*Sœur Angélique ſort.*)

CÉCILE.

Permettez, Madame, que je regarde l'écriture de cette lettre...

L'ABBESSE.

Voyez, mon enfant.

CÉCILE.

Ah, mon Dieu! c'eſt celle de ma ſœur. Ah! Madame, liſez donc...

L'ABBESSE, *mettant ſes lunettes, ouvre la lettre & lit tout haut :*

„ Cette lettre; ma chere amie, n'eſt que „ pour vous annoncer mon arrivée. J'ai „ terminé toutes les affaires qui me rete- „ noient à Paris, excepté celle de mon ma- „ riage, que je ne puis conclure avant de „ vous avoir vu. Je ſerois déja auprès de „ vous, ſans des événements bien ſinguliers „ qui m'ont retenue. J'aurai le bonheur „ de vous embraſſer jeudi prochain"...

CÉCILE.

Jeudi... c'eſt aujourd'hui...

L'ABBESSE.

Oui, vraiment..... Mais continuons. (*Elle lit.*) „ Ce ſera la veille du jour ter- „ rible qui doit vous engager à jamais... „ O ma Sœur! malgré la ſincérité de vo- „ tre vocation, & tout ce que vous m'a- „ vez dit là-deſſus, je n'y puis penſer ſans „ frémir..." (*L'Abbeſſe s'interrompant.*) Voilà un ſtyle bien mondain.

CÉCILE.

De grace, Madame, pourſuivez...

L'ABBESSE, *reprenant.*

Hom... Sans frémir... — „ Quelle ſo- „ ciété pour ma charmante Cécile, que „ celle d'une troupe de Béguines!...." (*L'Abbeſſe s'arrête.*)

CÉCILE.

Madame veut-elle que j'acheve?... Elle eſt peut-être fatiguée?...

L'Abbesse.

Il me paroît que Mademoiſelle votre ſœur n'a pas des principes fort épurés...

Cécile.

Ses maximes ſur les Couvents ſont légeres, j'en conviens... Mais Madame, encore une fois, la fin de ma lettre...

L'Abbesse, *lit tout bas.*

Tenez... je l'ai lue... Et réellement je ne devrois pas vous la rendre; car, en vérité, elle n'eſt bonne qu'à brûler. Ah çà, écoutez-moi, ma chere ſœur : vous faites demain vos vœux; ce jour doit être donné tout entier à la méditation & au recueillement; ainſi je vous préviens que vous ne verrez point Mademoiſelle votre ſœur; nous la logerons dans le dehors; j'aurai l'honneur de lui faire vos excuſes, & après demain vous les lui renouvellerez vous-même.

Cécile.

Permettez-moi, Madame, de vous repréſenter...

L'Abbesse.

Point de réponſe, ma fille; quand j'ai parlé, vous devez obéir...

Cécile.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, Madame, daignez l'entendre. Depuis deux ans, mon parti eſt pris de me faire Religieuſe; ma ſœur l'a vainement combattu, & vous devez penſer que ce qu'elle n'a pu obtenir dans deux années, ne lui ſera pas accordé dans un inſtant. Elle m'eſt chere au-delà de

toute expreſſion, elle eſt ma ſeule amie, je veux la voir à l'inſtant qu'elle arrivera; ou bien, Madame, j'irai demain chercher dans un autre Couvent plus de confiance, d'indulgence & de ſenſibilité. Demain, Madame, je puis, ſi vous acceptez cette propoſition, n'être ſoumiſe qu'à vos volontés; mais aujourd'hui du moins, je veux ne céder & n'obéir qu'à la raiſon.

L'ABBESSE.

Eh, mon Dieu, mon enfant, ne vous agitez point comme cela; vous aimez votre ſœur, vous ſeriez affligée de ne la pas voir, tout eſt dit... je me rends... Embraſſez-moi, ma chere fille... (*Elle l'embraſſe.*) On vient; ah, ce ſont toutes nos cheres Sœurs pour le déjeûner.

SCENE VI.

CÉCILE, L'ABBESSE, CALISTE, la Mere OPPORTUNE, la Sœur ANGÉLIQUE, la Sœur ROSALIE.

La Mere OPPOTUNE.

LE déjeûner eſt prêt, & nous voilà toutes en belle diſpoſition d'y faire honneur; nous n'avons pas l'eſtomac dévot pour rien. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah.

L'ABBESSE.

L'eſtomac dévot... (*Elle rit.*) Ah, ah,

ah. (*Toutes les Religieuſes rient, excepté les deux Novices.*)

La Sœur ANGÉLIQUE.

Ma Mere Opportune a toujours le mot pour rire.

Sœur ROSALIE.

Elle eſt toujours la même.

CALISTE, *bas à Cécile.*

Rions donc auſſi.

CÉCILE, *bas à Caliſte.*

Ah, cela me donne une autre envie toute contraire.

L'ABBESSE.

Sœur Caliſte, vous avez l'air de vous porter à merveille, vous avez un viſage excellent.

CALISTE.

Si cela eſt, mon viſage eſt fort trompeur, car j'ai été bien malade cette nuit; je crois que c'eſt du froid qu'il fait dans nos cellules.

L'ABBESSE.

Ma fille, ne vous inquiétez pas, demain vous aurez un petit poële; en attendant, Sœur Roſalie, faites-lui donner aujourd'hui une de mes chaufferettes.

CALISTE, *à part.*

La chaufferette eſt plus ſûre que le poële...

La Mere OPPORTUNE.

Sœur Roſalie, joignez-y une petite bouteille d'hippocras; cela réchauffe encore mieux, ſur-tout en revenant de matines. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah.

L'ABBESSE.

L'ABBESSE.

Matines eſt bon-là!... (*Elle rit, les Religieuſes rient, excepté toujours les deux Novices.*) Qu'on diſe qu'il n'y a point de gayeté dans les Couvents.

CALISTE.

Ah, pour moi, je ſoutiendrai toujours qu'on y rit pour rien.

La Mere OPPORTUNE.

Vous verrez bien autre choſe dans trois mois... quand vous ſerez réellement des nôtres.... (*Elle rit, & toutes les Religieuſes rient auſſi.*) Nous ne vieilliſſons jamais, c'eſt un privilege que nous avons... (*Elle rit avec excès, l'Abbeſſe & les Religieuſes auſſi, & aux grands éclats.*)

CALISTE, *bas à Cécile.*

Concevez-vous cet excès de bêtiſe.

CÉCILE, *bas à Caliſte.*

J'en ſuis indignée.

L'ABBESSE.

Elle a des idées auxquelles on ne s'attend point.

La Mere OPPORTUNE.

Et qui viennent comme Mars en Carême. (*Les rires recommencent avec plus de force que jamais, elles ſe tiennent toutes les côtés, & font des éclats immodérés.*)

CÉCILE, *bas à Caliſte.*

Mais croiroit-on cela, ſi l'on ne le voyoit?

CALISTE.

Cela commence à me divertir.

L'ABBESSE.

En vérité, j'en pleure.... Je n'en puis plus.

La Sœur ANGÉLIQUE.

J'ai failli en étouffer...

Sœur ROSALIE.

Et moi auſſi... Mars en Carême!...

La Mere OPPORTUNE.

Et le déjeûner?

L'ABBESSE.

Allons, allons, venez, mes Sœurs. (*Elle frappe un petit coup d'amitié ſur l'épaule de Mere Opportune, en diſant :* Ah, la bonne folle!... *La Mere Opportune lui donne le bras, elle s'approche de ſon oreille, & lui dit un mot tout bas, & puis elle rit, l'Abbeſſe auſſi, elles ſortent en riant.*)

Sœur ANGÉLIQUE.

Qu'eſt-ce qu'elle a dit?...

Sœur ROSALIE.

Je n'ai pas entendu, mais ſûrement c'eſt bien drôle... (*Elles ſuivent l'Abbeſſe & la Mere Opportune en riant.*)

SCENE V.

CALISTE, CÉCILE.

CALISTE.

CÉCILE, les ſuivrons-nous?

CÉCILE.

Vous en êtes la maîtreſſe; pour moi, je reſte ici.

CALISTE.

Nous allons perdre toutes les saillies de la Mere Opportune.

CÉCILE.

Soyez tranquille, on nous les contera.

CALISTE.

J'admire comment vous avez pu garder votre sérieux à *Mars en Carême*... moi j'avoue que j'en ai ri ; cet excès de sottise est réellement plaisant.

CÉCILE.

Je suis un peu blazée là-dessus, cela se renouvelle si souvent...

CALISTE.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde un second Couvent comme celui-ci.

CÉCILE.

Il en est malheureusement beaucoup d'autres *. Le désœuvrement & l'ignorance conduisent nécessairement à tout ce que nous voyons ici. Cependant il existe des Religieuses très-estimables ; mais elles se tiennent renfermées dans leurs cellules, &

* Il faut observer que les deux Novices sont dans un Couvent de Province, & qu'on ne parle ici qu'en général. Toute critique qui n'admettroit point d'exception, seroit injuste. En Province même, on peut rencontrer des Couvents exempts des ridicules dépeints dans cette petite Piece : celui d'Origny, par exemple, en Picardie, est parfaitement bien composé ; on y trouve réunies, sans mêlange d'affectation ni de petitesse, toutes les vertus qui peuvent honorer & rendre respectable l'état de Religieuse.

on ne les voit point : la plupart des autres ſont intrigantes, tracaſſieres & bornées. Il n'y a point de milieu ; il faut qu'une Religieuſe ait preſque tous ces défauts, ou qu'elle ſoit une ſainte.

CALISTE.

Et voilà les perſonnes à qui l'on confie l'éducation de la jeuneſſe !...

CÉCILE.

Croyez, ma chere Caliſte, que lorſqu'une mere tendre aura la poſſibilité d'élever ſa fille, elle ne la mettra jamais dans un Couvent... Mais qui vient nous interrompre ?

SCENE VI.

CÉCILE, CALISTE, Sœur ROSALIE.

Sœur ROSALIE.

MES Sœurs, Madame m'envoye ſavoir pourquoi vous ne venez pas...

CALISTE.

Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas déjeûner.

Sœur ROSALIE.

Ah, quand ce ne ſeroit que pour entendre ma Mere Opportune : je vous aſſure qu'elle n'a jamais été ſi divertiſſante, Madame l'a dit.

CÉCILE.

Je n'en doute pas ; mais, ma Sœur, nous

irons vous rejoindre quand le déjeûné ſera fini.

Sœur ROSALIE.

Ma Mere Opportune a chanté une petite chanſon qui étoit charmante, car Madame l'a dit : elle va chanter encore ; ſi vous vouliez...

CALISTE.

Non, ma Sœur, nous ne nous ſoucions pas de muſique...

Sœur ROSALIE.

Je ſuis ſûre qu'elle vous feroit rire, Madame l'a dit...

CÉCILE.

Remerciez-la, ma Sœur, de ſes attentions, & dites-lui que, dans ce moment, nous n'en profiterons pas, ſi elle le permet...

(*Sœur Roſalie ſort.*)

CALISTE.

Quels ſoins on a pour des Novices!...

CÉCILE.

Comme tout cela eſt fin!...

CALISTE.

Ah, ma chere Cécile, il faut abſolument que je profite du moment où nous ſommes ſeules, pour vous ouvrir mon cœur.

CÉCILE.

Qu'avez-vous donc à me dire?

CALISTE.

Vous connoiſſez la tendreſſe que vous m'avez inſpirée ; vous êtes ici la ſeule perſonne que j'aime...

CÉCILE.

Et bien, ma chere Caliſte?...

CALISTE.

Vous avez des chagrins ſecrets, & vous me les cachez!...

CÉCILE.

Non, Caliſte, vous vous trompez...

CALISTE.

Ah! tout vous décele malgré vous; je ne vous épie pas, mais les yeux de l'amitié ſont clairvoyants!... Ah, Cécile, j'ai vu couler vos larmes ce matin encore.

CÉCILE.

Il eſt vrai, je ne m'en défends pas; en renonçant au monde, je romps des liens qui me ſont chers.... J'ai une ſœur, & quelle ſœur!...

CALISTE.

Oui, je ſais...

CÉCILE.

Je l'aime uniquement. Orpheline preſqu'au berceau, le premier & le ſeul objet auquel j'aye pu m'attacher, c'eſt ma ſœur; j'ai réuni en elle toute la tendreſſe dont mon cœur eſt capable, & ce cœur eſt bien ſenſible... Elle eſt un peu plus âgée que moi; ſa raiſon, plutôt perfectionnée que la mienne, éclaira mon enfance, & forma mon eſprit & mon caractere; j'ai trouvé tout en elle, conſeil, exemple, conſolation & tendreſſe; je me ſuis accoutumée à la regarder comme le guide le plus éclairé, & en même-temps comme la ſœur la plus ſenſible & l'amie la plus indulgente. Je ſuis ſûre que nuls ſacrifices ne lui coûteroient pour moi; & pour elle enfin, je donnerois ma vie.

CALISTE.

N'eſt-elle pas à la veille de ſe marier?

CÉCILE.

Oui...

CALISTE.

Epouſe-t-elle la même perſonne à laquelle on la deſtina dans ſon enfance?

CÉCILE.

Oui : des raiſons d'intérêt firent différer ce mariage; mais il eſt renoué.

CALISTE.

C'eſt un mariage d'inclination?

CÉCILE.

Il fut d'abord de convenance; & par la ſuite, ma ſœur dut s'attacher à un homme rempli de mérite, & que ſes parents lui avoient ordonné de regarder comme devant être un jour ſon époux. Le pere du jeune homme mourut, alors tout changea; ſa mere, ambitieuſe, forma d'autres projets, & retira ſa parole. Le jeune homme au déſeſpoir, eut la vertu d'obéir, mais le courage de déclarer qu'il ne ſe marieroit jamais; & enfin, il reçoit aujourd'hui le prix de ſa tendreſſe & de ſa conſtance.

CALISTE.

Mais, ma chere Cécile, comment avez-vous pu réſiſter aux inſtances de Mademoiſelle de Saint-Firmin, & vous réſoudre à la quitter pour toujours? Votre fortune eſt honnête; cet oncle qui vous aimoit tant, avant de partir pour les Indes, vous aſſura un ſort égal à celui de Mademoiſelle votre ſœur; vous pouviez vivre heureuſe dans le

monde. Ah, sans doute, quelque cause fatale & secrete vous en éloigne...

CÉCILE.

Quand je ne serois pas née pour le genre de vie que j'embrasse; quand mon goût ne m'y appelleroit pas, croyez, ma chere Caliste, que lorsqu'on apporte dans la solitude une ame pure & paisible, on peut la supporter d'abord sans désespoir, & bientôt sans peine. Je ne regrette ni le monde, ni ses plaisirs si vains, qui peuvent éblouir un moment, & ne satisfont jamais; je ne regrette que ma sœur; mais qu'elle soit heureuse, c'en est assez pour mon bonheur.

CALISTE.

S'oublier soi-même, ne s'occuper que de l'objet qu'on chérit, voilà comme il faut aimer... Je ne puis obtenir votre confiance entiere; mais que tout ce que je crois entrevoir, redouble & fortifie l'amitié qui m'attache à vous!

CÉCILE.

On vient; taisons-nous, chere Caliste...

SCENE VII.

CÉCILE, CALISTE, la Mere OPPORTUNE.

La Mere OPPORTUNE.

De la joie, de la joie; je viens vous annoncer l'arrivée de Mademoiselle de Saint-Firmin.

CÉCILE.

Ma sœur!...

La Mere OPPORTUNE.

Elle va paroître dans l'instant; mais je vous préviens que Madame veut que je sois présente à votre entrevue.

CÉCILE.

Vous en êtes la maîtresse; je n'ai point de secrets à lui dire...

La Mere OPPORTUNE.

Des secrets! Oh pour cela nous savons bien, ma fille, que vous n'en avez point pour nous; vous n'aimez pas les cachotteries, de votre naturel : tenez, c'est ce que je disois ce matin à Madame, vous êtes comme moi... le cœur sur la main... le cœur sur la main... Aussi je ne reste ici que pour la regle... Ah çà, ma fille, point de scenes d'attendrissement, je vous en prie; du courage, de la gaieté, voilà ce que nous attendons de vous.

CÉCILE.

Pour le courage... J'ai fait mes preuves... pour la gayeté, je me flatte que vous voudrez bien m'en dispenser.

La Mere OPPORTUNE.

On ne dispense point des choses dont on donne l'exemple; ainsi vous ne me trouverez point d'indulgence là-dessus... (*Elle rit.*)

CALISTE, *à part.*

Voilà un trait perdu... Quel dommage que la Communauté ne soit pas ici, comme elle en riroit!...

La Mere OPPORTUNE.

Sœur Caliſte, laiſſez-nous; Mademoiſelle de Saint-Firmin va venir.

CALISTE.

J'entends du bruit...

CÉCILE.

Ah, c'eſt ma ſœur!...

CALISTE, *bas à Cécile.*

Adieu, chere Cécile; raſſemblez toutes vos forces... (*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

CÉCILE, la Mere OPPORTUNE, Mademoiſelle de SAINT-FIRMIN.

Mlle. de SAINT-FIRMIN, *accourant.*

OU eſt-elle, où eſt-elle?...

CÉCILE.

Ah, ma ſœur!...

Mlle. de SAINT-FIRMIN, *ſe jettant dans ſes bras.*

Cécile, ma ſœur, dans quel état je vous revois!...

La Mere OPPORTUNE.

En bien bonne ſanté, je vous aſſure. En vérité, Mademoiſelle, c'eſt une petite ſainte que notre chere Sœur Cécile, elle édifie toute notre maiſon; auſſi elle y eſt aimée, chérie!... Oh, c'eſt notre enfant gâté... (*Elle rit.*)

Mlle. de SAINT-FIRMIN, *considérant Cécile.*

Quelle pâleur affreuſe!...

CÉCILE.

Le ſaiſiſſement... la joie!...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Comme vous êtes changée!...

La Mere OPPORTUNE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui; elle eſt ordinairement vermeille comme un petit Jeſus de cire...

CÉCILE.

Ma ſœur, je vous le répete, le plaiſir de vous revoir me cauſe une révolution qui doit altérer mes traits.

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Vous m'aimeriez à cet excès!... Ah, Cécile, dois-je le penſer?... Quand vous m'abandonnez, quand demain!... Mais, pour la derniere fois, ne puis-je vous parler ſans témoins?

La Mere OPPORTUNE.

Notre regle ne le permet pas, Mademoiſelle.

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Quoi, Madame, vous allez reſter-là?

La Mere OPPORTUNE.

J'y ſuis forcée.

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

J'en ſuis fâchée pour vous, Madame; car, dans ce cas, je ne me gênerai certainement point, & je dirai peut-être des choſes qui pourront vous déplaire.

La Mere OPPORTUNE.

Mademoiselle badine; j'ai trop bonne opinion de sa politesse, pour croire...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Il s'agit bien de politesse quand on me ravit, quand on m'arrache pour jamais le bonheur de ma vie!... Ecoutez-moi, ma chere Cécile, écoutez-moi, il en est encore temps, vous êtes libre encore : si vous persistez dans votre résolution, vous me réduirez au désespoir. Ne m'interrompez point. Je sais ce que vous allez me dire : votre vocation est sincere; ce penchant qui vous portoit vers l'état que vous embrassez, est devenu une passion solide & violente; voilà vos discours : hélas! ne les sais-je pas par cœur?... Je regarde une piété véritable, comme le sentiment le plus sublime & le plus doux que nous puissions éprouver; sans elle, la vertu n'est jamais qu'incertaine, & notre bonheur imparfait. Mais, sans vous engager, sans faire des vœux, n'êtes-vous pas la maîtresse de mener le genre de vie qui vous conviendra?...

La Mere OPPORTUNE.

Cela est fort différent, Mademoiselle; tout le mérite n'est que dans le sacrifice, dans les vœux...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

C'est le mérite d'un moment, & mérite qui ne peut jamais être, à dix-huit ans, que l'effet de l'enthousiasme ou de la séduction. Soyons libres; & alors volontairement & par choix, mais sans se lier par

des ſerments, pratiquons toutes les vertus, & ſuivons toutes les auſtérités des cloîtres: nous aurons de plus encore la gloire de ne point agir en eſclaves, & le bonheur d'offrir à l'Être ſuprême l'hommage de l'inclination & du cœur, le ſeul qui ſoit digne de lui. Mais je n'ignore pas, ma chere Cécile, combien toutes ces raiſons vous touchent foiblement... J'en ai d'autres à vous préſenter encore. Vous avez un cœur ſenſible; pourriez-vous ne pas l'être au bonheur ſi doux de faire du bien, d'employer une fortune conſidérable au ſoulagement des malheureux?...

CÉCILE.

Que voulez-vous dire?... La médiocrité fut mon partage...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Eh bien, ma ſœur, ſi votre ſort étoit changé? Si vous vous trouviez une riche héritiere? Si le Ciel dépoſoit en vos mains une fortune immenſe? Si, pouvant être utile au monde, aux infortunés...

CÉCILE.

Qu'entends-je!... Expliquez-vous, ma ſœur...

La Mere OPPORTUNE.

On peut être alors bienfaictrice d'un Couvent...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Enrichir celles qui firent vœu de pauvreté, n'eſt pas, je crois, le meilleur uſage qu'on puiſſe faire de ſa fortune... Mais fonder des hôpitaux, s'occuper d'établiſſe-

ments utiles à l'humanité, en former les réglements, préſider ſoi-même à l'exécution, y veiller, y donner tous ſes ſoins, voilà les projets qui conviennent à l'ame véritablement pieuſe, noble & bienfaiſante; & ce n'eſt pas dans le fond d'une retraite qu'on peut les accomplir. Enfin, ma ſœur, je vais à préſent vous parler ſans détour; notre oncle eſt mort, & nous laiſſe le ſort le plus brillant... Cette nouvelle deſtinée vous impoſe de nouveaux devoirs: inutiles au monde, il nous eſt permis de ſuivre nos goûts; mais la poſſibilité de ſecourir les malheureux, & d'offrir un grand exemple, doit nous arracher de la ſolitude la plus chérie. Ah! quand on peut vivre pour le bonheur des autres, peut-on ne vouloir vivre que pour ſoi-même?.. Cécile, vous vous taiſez; mais je vois couler vos larmes... Ah! parlez, que dois-je eſpérer?...

CÉCILE.

Quoi, ſe peut-il?.. Ma ſœur!.. Grand Dieu!..

La Mere OPPORTUNE.

Ma ſœur Cécile ne ſe laiſſera point tenter, j'en ſuis ſûre. (*Apart.*) Courons avertir l'Abbeſſe, le danger me paroît preſſant. (*Elle ſort précipitamment.*)

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Eh quoi, chere Cécile, balanceriez-vous encore? Ah, ma ſœur, que faut-il donc pour vous ouvrir les yeux? L'amitié, la raiſon ont-elles à jamais perdu tous leurs

droits ſur vous?.. Ecoutez du moins la compaſſion; je meurs, ſi vous accompliſſez ce ſacrifice affreux!.. Je ne puis goûter de bonheur ſans vous... Prends pitié de ma foibleſſe, ſi c'en eſt une... C'eſt ta ſœur, c'eſt ton amie qui t'en conjure à genoux. (*Elle ſe jette à ſes pieds.*)

CÉCILE, *la relevant.*

Ma ſœur... Oh, ma ſœur!.. Si vous liſiez dans mon ame!.. Ah, laiſſez-moi reſpirer un moment...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Cécile... achevez...

SCENE IX.

Mlle. de SAINT-FIRMIN, CÉCILE, CALISTE.

CALISTE, *accourant.*

Ah, que viens-je d'apprendre, ma chere Cécile!..

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Hélas! Cécile n'a point encore prononcé...

CALISTE.

Je vais parler pour elle. (*A Mlle. de Saint-Firmin.*) Malgré ſa diſcrétion, j'ai ſu lire dans ſon cœur; l'état où je la vois confirme mes ſoupçons...

CÉCILE.

Ah, ma ſœur! Ah! Caliſte!

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Eh bien?..

CALISTE, *à Mlle. de Saint-Firmin.*

Pour augmenter votre fortune, pour vous rendre à votre amant, pour lever l'obstacle que l'avarice d'une mere injuste opposoit à votre bonheur, Cécile se sacrifioit; son goût pour la retraite n'étoit qu'une feinte...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Cécile!.. Grand Dieu!.. (*Elle tombe sur une chaise.*)

CÉCILE, *se jettant dans ses bras.*

Ma sœur!.. ma chere amie!.. jugez de mon bonheur en ce moment!..

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Quoi, c'est à moi que tu t'immolois!.. Quelle preuve cruelle & chere d'une tendresse qui n'eut jamais d'exemple!.. Mais comment ai-je pu m'y laisser tromper, & comment pouvois-tu croire assurer mon bonheur en sacrifiant le tien?.. L'excès de ta générosité te rendit injuste & barbare; tu séparois ton sort de celui de ton amie; tu ne songeois pas que j'en devois partager toute l'horreur, & que nos destinées sont communes...

CÉCILE.

Je me suis peut-être égarée... mais à ma place, ma sœur auroit fait comme moi...

CALISTE.

Quel événement! qu'il me cause de joie!.. Mais je suis ici la seule qui en éprouve... Les Religieuses sont outrées; le récit de

la Mere Opportune a jetté l'allarme dans la maiſon : on tenoit conſeil quand je ſuis venue ; & vous allez voir bientôt l'Abbeſſe... Ah, juſtement, la voici...

SCENE X & derniere.

CÉCILE, Mlle. de SAINT-FIRMIN, CALISTE, la Mere OPPORTUNE, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, *à Mlle. de Saint-Firmin.*

MADEMOISELLE, il eſt temps de faire ceſſer le ſcandale que vous venez de donner à ma maiſon, en cherchant vainement à ſéduire une de mes novices. Je vous ſupplie de vouloir bien vous retirer. (*A Cécile.*) Et vous, ma chere enfant, je ſais quelle a été votre courageuſe réſiſtance ; elle augmente mon eſtime pour vous, & celle de toute la Communauté.

CÉCILE.

Si je n'ai pu l'obtenir qu'à ce titre, on s'abuſe, Madame, & je n'en ſuis pas digne ; je vais ſuivre ma ſœur, & pour ne jamais me ſéparer d'elle. (*Elle l'embraſſe.*)

L'ABBESSE.

Quoi, Cécile, vous ſeriez capable de cette indigne foibleſſe ?

La Mere OPPORTUNE.

Non, non, c'eſt une mauvaiſe tentation dont elle va ſe repentir, je le parie...

Mlle. de SAINT-FIRMIN.

Allons, ma sœur, ne différons plus...

CÉCILE.

Un moment... (*A Caliste.*) Aimable & chere Caliste, ma joie seroit pure & parfaite, si dans ce jour heureux je pouvois ne pas me séparer de vous : si la raison seule vous retenoit ici, l'amitié vous offre un asyle, daignez l'accepter...

L'ABBESSE, *à Cécile.*

Quoi, vous osez en ma présence...

CALISTE.

Rassurez-vous, Madame, ma réponse va vous satisfaire. (*A Cécile.*) Vous me pénétrez de reconnoissance; mais je n'envie point votre sort; je suis contente du mien, & rien ne peut le changer. La vertu fera mon bonheur ici; elle fera le vôtre sur un théâtre plus brillant; on ne peut être heureux que par elle : vous l'éprouverez dans le tumulte & l'éclat, comme moi dans la solitude & l'obscurité.

FIN.

LES
ENNEMIES
GÉNÉREUSES,
COMÉDIE
EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Marquiſe D'ELSIGNY.

CIDALIE.

La Baronne DE TRAZILE.

DORINDE, *Belle-Sœur de la Baronne.*

MÉLITE, *Parente de la Marquiſe.*

VICTORINE, *Femme-de-chambre de la Marquiſe.*

La Scene eſt à Paris, chez la Marquiſe.

LES

ENNEMIES *GÉNÉREUSES*;

COMÉDIE.

Un Sexe né pour plaire eſt-il fait pour haïr ?
Le Prix du ſilence, Comédie de Boiſſy.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LA MARQUISE, VICTORINE.

LA MARQUISE, *tenant un papier, & le parcourant.*

QUE de viſites!... Quelle liſte, bon Dieu! que je ſuis heureuſe de n'avoir pas vu tout cela!... En vérité, la moitié de ces noms me ſont inconnus.

VICTORINE.

C'eſt que vous les avez oubliés ; cela eſt tout ſimple ; après une abſence de trois mortelles années !...

LA MARQUISE.

Il me paroît, Victorine, que vous ne regrettez pas la Suede.

VICTORINE.

On ne peut regretter que Paris... Mais vous-même, Madame, hier en arrivant, en paſſant cette charmante barriere, vous étiez dans un raviſſement.

LA MARQUISE.

Ah, Victorine, le plus beau moment de ma vie, c'eſt celui où j'ai joui du bonheur de me retrouver entre les bras d'un pere & d'une mere ſi dignes de ma tendreſſe !.. Avec quelle bonté ils ont daigné venir au-devant de moi, & faire cent lieues pour me voir deux jours plutôt !... Quel fut mon ſaiſiſſement & ma joie en appercevant leur voiture, en me précipitant de la mienne, en tombant à leurs pieds !... Que je plains les cœurs endurcis qui n'éprouvent point dans toute ſa force ce ſentiment délicieux, l'amour filial, ce pur & premier penchant gravé dans l'ame même avant que la raiſon en faſſe une vertu, & que la reconnoiſſance & l'habitude devroient, avec le temps, rendre ſi doux, ſi cher & ſi ſacré.

VICTORINE.

Je me flatte, Madame, que vous ne quitterez plus une famille dont vous faites

toute la satisfaction... Ma foi, si M. le Marquis retourne à son ambassade de Suede, & s'il me demande mon avis, je lui conseillerai de nous laisser ici... Qu'en pensez-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Il est cruel, sans doute, de quitter son pays; mais, Victorine, il est si doux de remplir ses devoirs! La récompense est toujours au-dessus du sacrifice. Ne l'éprouvé-je pas? J'ai suivi M. d'Elsigny; je partis, je l'avoue, accablée de tristesse; mais aujourd'hui combien je suis dédommagée de ce que j'ai souffert, par sa confiance, sa reconnoissance & sa vive & tendre amitié! Ce sacrifice m'a valu son estime, il m'a même rendue plus chere à ma famille, à mes amies, plus intéressante aux yeux du monde; mon cœur, mon amour-propre doivent être également satisfaits; je me retrouve enfin réunie à tout ce que j'aime, & plus digne d'en être aimée! Ah! peut-on trop payer un semblable bonheur?...

VICTORINE.

Oui, vous avez raison, Madame, & je vois que, seulement pour notre intérêt, nous devrions toujours être honnêtes; cela réussit tôt ou tard. Le plaisir que vous avez eu hier au soir & ce matin à revoir tous vos parents, tous vos amis, à recevoir leurs éloges, à répondre à leurs questions; & ces pleurs de joie que vous faisiez répandre, ces transports que vous ins-

piriez, vous n'auriez pas joui de tout cela ſans ce voyage & cette longue abſence : ſans compter que l'Opéra & la Comédie, dont vous étiez laſſe quand nous ſommes parties, vont être pour vous des amuſements tout nouveaux, & vous enchanteront comme la premiere année de votre mariage...

LA MARQUISE.

Ainſi vous voyez, Victorine, qu'on s'afflige ſouvent de ce qui doit être la ſource d'un bien. Que nous ſerions heureux, ſi nous avions plus de courage & de réſignation ! Je ſuis récompenſée de ce que j'ai fait ; vous l'êtes auſſi, ma chere Victorine, de m'avoir ſuivie ; cette preuve de votre attachement m'a donné pour vous une amitié véritable. Vous m'étiez d'une ſi grande reſſource dans un pays étranger ; nous parlions de la France, nous cauſions ſouvent enſemble. Je conſerverai cette habitude, je vous le promets, puiſque vous m'avez convaincue de la bonté de votre cœur, & de l'honnêteté de vos ſentiments.

VICTORINE.

Eh bien, Madame, permettez-moi donc de haſarder une queſtion que je n'oſois vous faire. Je ſais à quel point vous aimez Madame Cidalie ; je ne l'ai vue qu'un moment hier quand elle vint ici ; mais je l'ai trouvée d'une triſteſſe, d'un changement !... Eſt-ce qu'elle n'eſt plus heureuſe comme elle l'étoit autrefois ?

LA

LA MARQUISE.

Hélas! elle eſt bien à plaindre; elle eſt depuis deux ans brouillée avec ſon amie intime.

VICTORINE.

Son amie qui s'eſt remariée, qui s'appelle aujourd'hui Madame la Baronne de Trazile?

LA MARQUISE.

Juſtement.

VICTORINE.

Oh, mon Dieu, que j'en ſuis fâchée! elles s'aimoient tant, elles étoient ſi aimables!...

LA MARQUISE, *en regardant ſa montre.*

Il eſt dix heures, Mélite ne vient point, & j'ai encore deux viſites à faire avant de dîner...

VICTORINE.

Le temps ne l'a point changée apparemment; car je me ſouviens qu'autrefois vous la grondiez toujours ſur ſon peu d'exactitude. Comme elle vous impatientoit, & en même-temps vous faiſoit rire la premiere année de ſon mariage, quand vous lui ſerviez de chaperon!... Et comme elle ſe moquoit de vos leçons, parce que vous étiez preſqu'auſſi jeune qu'elle!...

LA MARQUISE.

Elle n'a que vingt-trois ans; mais malgré ſa jeuneſſe & ſon air quelquefois étourdi, elle eſt remplie de raiſon; elle eſt d'ailleurs ſi franche, ſi naturelle, ſon cœur eſt

ſi bon !... J'entends quelqu'un... C'eſt peut-être elle.

VICTORINE.

Oui, juſtement.

LA MARQUISE.

Laiſſez-nous, Victorine.

SCENE II.

LA MARQUISE, MÉLITE.

LA MARQUISE.

Eh bien, il y a une heure que je vous attends.

MÉLITE.

Je l'ai fait exprès pour vous prouver que l'abſence ne peut rien ſur moi, & que je ſuis toujours la même.

LA MARQUISE.

Mais vous pouviez vous épargner cette peine; car j'ai toujours jugé que vous ſeriez incorrigible.

MÉLITE.

Fort bien !... A préſent il me faut un petit ſermon, enſuite vous m'embraſſerez, & je ſerai rentrée dans tous mes droits; car c'eſt ainſi que commençoient jadis toutes nos entrevues.

LA MARQUISE.

Je vous garde le ſermon pour une autre fois. Mais parlons de Cidalie; contez-moi

donc tout ce que vous savez de cette étrange rupture...

MÉLITE.

Mais elle vous écrivoit, ne vous en a-t-elle pas parlé?

LA MARQUISE.

Elle me mandoit simplement qu'elle étoit fort à plaindre, qu'elle ne se consoleroit jamais d'avoir perdu une amie qui lui seroit toujours chere, & que rien ne pouvoit remplacer dans son cœur. Les lettres de la Baronne contenoient à-peu-près les mêmes choses; enfin, je n'ai pu obtenir ni de l'une ni de l'autre le moindre éclaircissement sur les raisons qui les ont brouillées. Mais l'on dit souvent ce qu'on n'oseroit écrire; & vous qui ne les avez pas quittées, vous devez être plus instruite que moi.

MÉLITE.

Je ne manquois assurément ni d'intérêt pour elles, ni de curiosité; je les ai questionnées toutes les deux avec une persévérance infatigable; mais je n'ai pu leur arracher jusqu'ici la plus légere preuve de confiance à cet égard. Quoique brouillées, elles semblent s'entendre encore; le même esprit les anime toujours.

LA MARQUISE.

Quel dommage, que deux personnes d'un mérite si distingué ayent cessé de se convenir! Qui peut rompre des liens formés par la conformité des principes & des caracteres? Ah, si cette chaîne si douce n'est

pas durable, où trouver un bonheur ſur lequel on doive compter?

MÉLITE.

Enfin, je ne puis vous donner des détails poſitifs ſur le fond de cette ſinguliere hiſtoire; mais je vous inſtruirai des conjectures du monde & des miennes. Premiérement, on croit avec aſſez de vraiſemblance, que la principale cauſe de la brouillerie fut le mariage de la Baronne, quoique la rupture n'ait éclaté que huit mois après.

LA MARQUISE.

Cidalie pouvoit avec raiſon blâmer le choix de ſon amie; la mauvaiſe réputation du Baron, la médiocrité de ſa fortune devoient lui faire regarder ce mariage comme une folie très-condamnable.

MÉLITE.

L'événement n'a que trop juſtifié cette opinion; on prétend que la Baronne eſt bien malheureuſe dans ſon intérieur, & que ſa fortune eſt dans un déſordre!... Connoiſſez-vous la ſœur de ſon mari?

LA MARQUISE.

Dorinde?... Non; & l'on m'en a dit beaucoup de mal.

MÉLITE.

Je ne doute pas que la brouillerie de Cidalie & de la Baronne ne ſoit entiérement ſon ouvrage; il y a quelque noirceur là-deſſus que le temps dévoilera. Ce qui eſt certain, c'eſt que Dorinde déteſte Cidalie, qu'elle la déchire ſans aucun ménagement,

& qu'elle eſt même parvenue à perſuader en général que tous les torts ſont de ſon côté. Elle n'articule aucun fait contre elle, mais la calomnie ſait ſe produire ſous tant de formes! Ne pouvant vraiſemblablement rien prouver, Dorinde ne ſe permet que des accuſations vagues ſur le caractere & le cœur de Cidalie. Elle ne dit rien de poſitif, mais donne beaucoup à entendre. Souvent un air myſtérieux, un ſoupir, une exclamation, ont ſu noircir l'innocence avec plus de ſuccès que les menſonges les plus détaillés n'auroient pu le faire. Enfin, Dorinde perſuade par ſa conduite que l'honnêteté l'empêche ſeule de s'expliquer plus clairement; & c'eſt ainſi que, par un art déteſtable, elle paroît ménager celle qu'elle opprime.

LA MARQUISE.

Horrible hypocriſie!... Comment peut-elle en impoſer?... Comment oſe-t-on dire qu'on eſt incapable de haïr l'objet dont on déchire la réputation?... Quel chagrin me cauſe ce triſte détail!... Et cette femme méchante, artificieuſe, Dorinde enfin, a remplacé, dit-on, dans le cœur de la Baronne, la douce, l'aimable Cidalie?...

MÉLITE.

Non, ne le croyez pas; l'artifice peut ſubjuguer, mais il n'attachera jamais. La Baronne ſe laiſſe conduire par ſa belle-ſœur, ſes yeux ſont faſcinés, ſa raiſon eſt ſéduite; mais, en dépit de l'intrigue & de la

méchanceté, Cidalie eſt toujours au fond de ſon cœur.

LA MARQUISE.

Et vous penſez qu'il eſt impoſſible de les raccommoder?

MÉLITE.

J'en ſuis convaincue. Elles ne ſe plaignent ni l'une ni l'autre; elles ſe ſont impoſé un ſilence inviolable ſur les motifs qui les ont déſunies; comment pourroit-on les rapprocher? elles n'ont ni aigreur ni reſſentiment, mais elles ſont fermement décidées à ne jamais ſe revoir; & juſqu'ici elles ont repouſſé avec inflexibilité toutes les tentatives de leurs amis à ce ſujet. Moi qui les aime toutes deux, je n'ai rien négligé pour les réconcilier; & je me ſuis brouillée vingt fois avec elles, de dépit de n'avoir pu y parvenir. Enfin, j'ai pris mon parti, & je vois clairement à préſent que leur réſolution eſt inébranlable. Cependant, comme vous étiez, après la Baronne, ce que Cidalie aimoit le mieux, peut-être aurez-vous plus de ſuccès; je le ſouhaite, mais je l'eſpere foiblement.

LA MARQUISE.

Je les ai déja vues l'une & l'autre un moment hier. La Baronne doit venir ce matin, & m'a demandé la permiſſion de m'amener ſa belle-ſœur; je vous avoue qu'un ſemblable tiers me ſera fort déſagréable.

MÉLITE.

Je reconnois-là Dorinde; elle a entendu parler de votre amitié pour Cidalie, & ne

veut pas que vous entreteniez la Baronne tête-à-tête.

LA MARQUISE.

Eh bien, à la bonne heure, je dirai devant elle tout ce que j'aurois dit en son absence.

MÉLITE.

Comme vous ne la connoissez pas, je vais vous la dépeindre avec exactitude. Elle a ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit, & un ton excellent; c'est-à-dire qu'elle débite avec aisance la douzaine de petites phrases de compliments d'usage, que vous avez eu la bonté de m'apprendre jadis en huit jours; & que d'ailleurs elle se plaît à conter, de temps en temps, quelques histoires dont tout le sel consiste à jetter un ridicule sur une personne de la société. Elle est remplie d'égards pour les gens de sa connoissance, & de politesse pour ceux dont la considération est bien établie; mais pour tous les autres, elle affecte un dédain qui va quelquefois jusqu'à l'impertinence la plus ridicule. Ce n'est jamais ni son goût, ni l'estime qui peuvent lui faire desirer une liaison; elle n'est conduite que par l'intérêt où l'opinion des autres. On ne lui paroît aimable qu'autant qu'on est à la mode; c'est dans un cercle qu'il faut briller, pour lui plaire; & si l'on y réussit, on pourra l'ennuyer tête-à-tête sans qu'elle le trouve mauvais. C'est ainsi que, par l'excès d'une absurde vanité, elle a renoncé au droit naturel, dont ne pourroit se dépouiller la per-

ſonne la plus modeſte, celui de juger par ſoi-même. On prétend qu'elle eſt capable des meilleurs procédés, parce qu'elle paſſe ſa vie à faire des viſites & à écrire des billets. Comme elle eſt capricieuſe, on dit auſſi qu'elle eſt piquante; mais, au vrai, c'eſt une perſonne très-commune, dont le mauvais cœur a gâté l'eſprit, incapable de ſentir le prix du vrai mérite, admiratrice des petits talents, inſenſible aux grandes vertus, envieuſe de la ſupériorité. Elle a, par beaucoup d'intrigues & d'artifices, acquis quelques partiſans. Le cercle de ſes liaiſons eſt très-étendu; mais elle s'eſt fait un plus grand nombre d'ennemis, & elle n'a pas un ſeul ami ſur qui elle puiſſe compter.

LA MARQUISE.

Voilà un affreux portrait! & par malheur il reſſemble à plus d'un original. Combien la vanité a corrompus de cœurs!

MÉLITE.

Elle ne corrompt guere que la médiocrité, & doit perfectionner les eſprits ſupérieurs. L'orgueil d'un ſot n'eſt qu'un mouvement toujours aveugle & bas; ſon but eſt frivole, ſes moyens mépriſables; & le dépit de ne pouvoir atteindre à de brillants ſuccès, produit cette envie noire & lâche qui le caractériſe & le punit. Mais l'orgueil de l'homme d'eſprit eſt éclairé, noble, ſublime; & n'aſpirant qu'aux grandes choſes, il peut y conduire, & par la juſteſſe de ſes calculs, tenir ſouvent lieu de vertus. Il

fera fuir le vice, il rendra bienfaisant, il mettra sa gloire à pardonner; enfin, avide de la seule admiration qui soit flatteuse, & qui ne s'accorde qu'au vrai mérite, il fera, par ambition, tout ce que font les ames vertueuses pour satisfaire l'heureuse inclination qu'elles ont reçues de la nature.

LA MARQUISE.

Savez-vous, ma chere Mélite, que vous m'étonnez? L'absence m'a privée, pendant trois ans, du plaisir de m'entretenir avec vous: mais ce temps qui m'a paru si long, vous l'avez utilement employé à perfectionner votre esprit; & je vous avoue que cette conversation ajoute encore à l'opinion que vos lettres m'avoient déja donnée de votre raison.

MÉLITE.

Ce changement devroit-il vous surprendre? Pendant votre absence, ne suis-je pas devenue mere?... Quelle révolution ce titre si cher a causée dans mes idées!... Il m'a valu dix années d'expérience. Si vous saviez à quel excès j'aime déja cet enfant qui ne peut m'entendre! Objet de toutes mes rêveries, de mes plus doux projets, elle fixe entiérement mes yeux sur l'avenir, par le bonheur que j'y découvre, & qu'elle seule me promet. Je veux l'élever; jamais ma fille ne me quittera. Je dois donc chercher à me rendre capable de remplir un jour les obligations que je m'impose. Je m'instruis, je lis, je réfléchis, je travaille pour ma fille; je pourrai former son

eſprit & ſon cœur; ces connoiſſances que j'acquiers, je pourrai les lui communiquer; enfin, elle me devra tout. De ſi douces eſpérances me dédommagent déja des peines que je prends, & de tous les ſacrifices que je fais.

LA MARQUISE.

Je vois avec une ſatisfaction inexprimable, ma chere Mélite, que votre bonheur eſt aſſuré : vous ne le cherchez plus dans ces plaiſirs factices d'une tumultueuſe diſſipation; vous rentrez en vous-même; & c'eſt-là, c'eſt au fond de votre cœur, que la nature a placé la ſeule félicité que vous puiſſiez trouver ſur la terre...

SCENE III.

LA MARQUISE, MÉLITE, VICTORINE.

VICTORINE, *à la Marquiſe.*

MADAME, vos chevaux ſont mis.

LA MARQUISE.

Quelle heure eſt-il?

VICTORINE.

Midi paſſé.

LA MARQUISE.

Allons, je vais ſortir. (*A Mélite.*) Vous dînez avec moi : vous m'attendrez?

MÉLITE.

Oui; & dans votre abſence, je rece-

vrai vos visites. N'attendez-vous pas la Baronne ?

LA MARQUISE.

Eh, mon Dieu oui ; & peut-être Cidalie viendra-t-elle aussi : il faudroit la faire passer par le petit escalier, afin que la Baronne ne la rencontrât pas...

MÉLITE.

N'ayez aucune inquiétude, je donnerai les ordres nécessaires : nous allons en causer, Victorine & moi.

LA MARQUISE.

Adieu donc, je vous laisse ; dans une heure, je serai de retour.

SCENE IV.

MÉLITE, VICTORINE.

MÉLITE.

ATTENDONS ici la premiere des deux qui viendra, de Cidalie ou de la Baronne ; ensuite nous irons donner des ordres pour l'autre. Mais à présent, Victorine, parlez-moi un peu, je vous prie, de la Suede, de votre maîtresse, de la vie que vous meniez. Je meurs d'envie d'avoir des détails là-dessus. J'ai fait hier mille questions à la Marquise ; mais elle parle d'elle avec tant de réserve, que je ne suis satisfaite qu'à moitié. Elle prétend qu'elle étoit heureuse là-bas ; heureuse à Stockholm ! & pendant

trois ans ; heureuſe ſi long-temps & ſi loin !.. J'ai peine à le croire, je l'avoue.

VICTORINE.

Oui, Madame, elle vous a dit la vérité. Pendant ces trois années, je ne lui ai pas vu un moment d'humeur.

MÉLITE.

Elle a tant de courage & de raiſon !... Mais comment pouvoit-elle ſe plaire dans un pays, où, pour toute ſociété, elle n'avoit que des Suédois ?... Elle n'entendoit pas leur langue, par conſéquent point de converſation.

VICTORINE.

Preſque tous les gens de la Cour parlent François, & Madame diſoit que les vertus & les agréments ſont de tous les pays.

MÉLITE.

Mais ſon mari, qui, entre nous, eſt d'un caractere ſi jaloux, ſi violent, devoit bien la tourmenter ; elle étoit-là entiérement livrée à ſon autorité, ſans amis, ſans parents ; elle a cruellement ſouffert, j'en ſuis ſûre.

VICTORINE.

Eh bien, Madame, point du tout. Monſieur a été ſi touché du ſacrifice que Madame faiſoit en quittant ſa famille & Paris, que la reconnoiſſance a fait de lui un autre homme. Madame a achevé de le ſubjuguer en Suede par ſa douceur, ſon égalité, & la maniere charmante dont elle faiſoit les honneurs de ſa maiſon ; & ſur-tout en ne paroiſſant jamais s'ennuyer un moment ni ſe

repentir du parti qu'elle avoit pris. Enfin, à préſent, Monſieur a pour elle autant de confiance & d'eſtime que vous lui avez vu autrefois de paſſion & d'inquiétude; & il n'eſt occupé que du ſoin de la rendre heureuſe.

MÉLITE.

Voilà ce qu'on gagne à remplir de bonne grace ſes devoirs : la paix intérieure & l'admiration de ce monde, qui ſouvent nous entraîne au mal, mais qui toujours applaudit au bien... Mais, Victorine, j'entends le bruit d'une voiture; c'eſt ſûrement la Baronne. Toute réflexion faite, comme elle doit venir avec ſa belle-ſœur, je ne me ſoucie pas de la voir. Reſtez ici, vous la prierez d'attendre : moi je vais dans le cabinet de la Marquiſe, & j'y recevrai Cidalie, ſi elle vient. L'eſcalier dérobé eſt dans la garde-robe?

VICTORINE.

Oui, Madame.

MÉLITE.

C'eſt bon. (*Elle ſort.*)

VICTORINE.

Que de précautions pour empêcher deux perſonnes qui s'aimoient tant, de ſe rencontrer! quels changements peuvent arriver en trois années!... J'entends quelqu'un; ce ſont apparemment ces Dames. Ah, juſtement; voilà Madame la Baronne, & ſans doute ſa belle-ſœur.

SCENE V.

LA BARONNE, DORINDE, VICTORINE.

LA BARONNE, *à Dorinde.*

Elle n'y eſt pas...

VICTORINE.

Madame eſt allée chez Madame ſa mere; mais elle va rentrer.

LA BARONNE.

Il ſuffit, nous l'attendrons ici. (*Victorine ſort.*) Je vous avoue ma chere Dorinde, que cet entretien avec la Marquiſe me trouble beaucoup; je voudrois en être quitte. Elle va me parler de Cidalie, & me faire mille queſtions auxquelles je ne pourrai répondre, & qui ne ſerviront qu'à renouveller mes chagrins.

DORINDE.

Vos chagrins!... Vous devez haïr Cidalie; comment a-t-elle pu conſerver encore le droit de vous affecter, de vous troubler, après avoir perdu tous ceux qu'elle avoit à votre eſtime?

LA BARONNE.

Vous m'avez ouvert les yeux ſur elle; vous m'avez prouvé qu'elle me trompoit: mais enfin, elle m'aimoit autrefois.... Et je l'ai ſi tendrement aimée! Ce ſouvenir ne peut s'effacer de mon cœur, il me pré-

ſervera toujours de la haine.... Non, je ne puis la haïr!...

DORINDE.

Plus vous l'avez aimée, plus elle eſt ingrate, plus votre reſſentiment doit être implacable. Les injures ſe gravent profondément dans les ames fortes; & quand on eſt capable d'aimer paſſionnément, on doit l'être de haïr avec violence.

LA BARONNE.

La véritable force qui vient de la grandeur d'ame, eſt de ſavoir vaincre ſes paſſions, & non de s'y livrer. La haine & la vengeance ne ſont à mes yeux que des foibleſſes honteuſes & criminelles. Malheur à celui qui s'enorgueillit de connoître la haine! il montre en même-temps la noirceur de ſon ame & le déréglement de ſon eſprit. Eh quoi, s'applaudir de nourrir un affreux ſentiment qui nous tourmente & nous déchire; s'occuper du malheureux objet qui l'excite, pour ne lui ſouhaiter que des peines, pour n'en dire que du mal; s'affliger de ſes ſuccès; jouir de ſes fautes & de ſes revers!... O Ciel! le cœur qui s'abandonne à ces horribles mouvements, peut-il goûter un inſtant de repos, & n'eſt-il pas auſſi lâche qu'inhumain?

DORINDE.

Cette haine féroce que vous me dépeignez, me fait horreur, & je ne la conçois pas: mais je ne parlois que de celle des ames généreuſes.

LA BARONNE.

Il n'en eſt point pour elles. Croyez que la définition que j'ai faite de la haine, n'eſt pas exagérée ; j'aurois pu même y ajouter quelques traits encore plus odieux, en détaillant les excès où peut entraîner ce deſir de vengeance qu'elle inſpire.

DORINDE.

Au reſte, vous n'aurez pas de peine à me perſuader que la haine doit être ſurmontée par la vertu, & qu'elle eſt incompatible avec la ſenſibilité. J'ai des ennemis, mais je ne hais perſonne ; & c'eſt, je l'avoue, ſans beaucoup de réflexion, que je vous ai dit tous les *lieux communs* qu'on débite ſur la haine ; ce n'étoit ni mon cœur, ni mon eſprit qui vous parloient, c'étoit le monde.

LA BARONNE.

Le vice, ainſi que la vertu, a pluſieurs maximes qui ont paſſé en proverbes ; vous avez, ma ſœur, trop de droiture & d'eſprit pour les adopter. Ces ſentences pernicieuſes éblouiſſent les ſots, enhardiſſent les méchants ; mais elles ſont heureuſement ſi abſurdes, que le plus léger examen de la raiſon ſuffit pour en démontrer l'infamie, & pour armer contre le danger de les entendre répéter ſi ſouvent.

DORINDE.

Il eſt certain qu'avant d'adopter une maxime, on devroit y réfléchir & l'approfondir avec ſoin, ſur-tout lorſqu'on vit dans le grand monde, où tant de mauvais princi-

des circulent néceſſairement, par la méchanceté qui les ſeme, & la légéreté qui les recueille & les répand encore. Mais revenons à la Marquiſe; que lui direz-vous?

LA BARONNE.

Rien abſolument ſur les motifs de ma brouillerie avec Cidalie.

DORINDE.

Fort bien; point de détails : j'approuve infiniment cette généroſité, elle eſt dans mon ame; vous ſavez que je vous l'ai toujours conſeillée. Mais ſoyez ſûre que Cidalie vous aura noircie auprès de la Marquiſe; ainſi, à votre place, je ne me piquerois pas de l'épargner, comme vous avez fait juſqu'ici, & je dirois que j'ai les plus grands ſujets de plainte.

LA BARONNE.

Non, non, je ne veux point démaſquer une perſonne qui me fut ſi chere. Lui enlever l'eſtime de la ſeule amie qui lui reſte, ne ſeroit qu'une vengeance odieuſe, indigne de moi. Quel triomphe pour nos ennemis, s'ils pouvoient, par de mauvais procédés, nous engager à ſortir des bornes de la juſtice & de la modération, & nous faire imiter l'action qui les avilit!... Ah! s'il eſt poſſible que Cidalie me haïſſe, du moins elle ne peut me mépriſer : je ne me démentirai point; il m'eſt doux de penſer que je ſuis digne des regrets de l'amie qui m'a trahie...

DORINDE.

Quel aſcendant elle avoit ſur vous!....

Ne pouvoir encore à préſent parler d'elle ſans vous attendrir! cela eſt inconcevable.

LA BARONNE.

Peut-on être autrement pour un objet que l'on a aimé dix ans? Elle n'eſt pas, il eſt vrai, ce que je la croyois; mais, malgré ſes torts, ne dois-je pas toujours reſpecter en elle l'amie que j'avois choiſie, celle que j'avois rendue dépoſitaire de tous mes ſecrets, celle, enfin, qui fit le charme de ma vie pendant tant d'années?... Permettez-moi de vous faire une queſtion: Si d'affreux procédés nous obligent à nous brouiller avec un frere, à nous ſéparer d'un mari, pouvons-nous avec bienſéance les noircir dans le monde, dévoiler leur méchanceté, & les peindre ſans ménagement ſous d'odieuſes couleurs? Non, ſans doute; une telle conduite révolteroit les gens les moins délicats. Eh, pourquoi l'amitié, ce lien volontaire, cette union ſi douce & ſi pure, n'exigeroit-elle pas les mêmes ménagements?... Qu'on ceſſe donc de l'appeller une *chaîne ſacrée*, un *ſentiment ſublime*, ou qu'on apprenne à mieux connoître l'étendue des devoirs qu'elle impoſe.

DORINDE.

De tels principes ne me ſont point étrangers. Quels ſacrifices n'ai-je pas faits à l'amitié? J'oſe dire que *ma maniere de ſentir* n'eſt pas commune.... *J'ai faits mes preuves*. Mais je vous avoue que j'ai contre Cidalie une animoſité qui m'étonne moi-même; car les méchancetés perſonnelles

que j'ai essuyées, ne m'ont jamais rien inspiré de pareil. Apparemment qu'il faut attaquer mes amis, pour exciter mon ressentiment. Si j'étois l'objet de l'aversion de Cidalie, vous ne me verriez que de la froideur & de la générosité; mais elle vous déteste, & je ne puis lui pardonner.

LA BARONNE.

Elle me déteste!... Non, ne le croyez pas, non, une funeste jalousie, une passion malheureuse a pu l'égarer; mais je suis sûre qu'elle ne me hait pas... Rappellez-vous les preuves d'intérêt qu'elle m'a données il y a trois mois dans ma derniere maladie; elle venoit tous les jours dans mon antichambre; elle y passa deux nuits; mes gens l'ont vue pleurer, malgré les efforts qu'elle faisoit pour cacher ses larmes. A chaque instant son cœur la trahissoit.... Et quand on lui dit que j'étois hors de danger, sa joie, ses transports lui causerent une révolution qui la rendit malade à son tour....

DORINDE.

Je me rappelle tous ces détails, & je suis trop franche pour vous dissimuler que je ne vis dans toute sa conduite qu'une fausseté révoltante... Et mon frere en fut indigné comme moi. Mais je me souviens aussi que, dans votre convalescence, vous lui écrivîtes pour lui demander une entrevue; car vous brûliez du desir de la voir & de vous raccommoder : & elle vous refusa. N'étoit-ce pas démentir toutes ces vaines protesta-

tions de tendreſſe qu'elle vous avoit données? N'étoit-ce pas avouer qu'elle n'avoit joué cette comédie, que pour en impoſer au public, & pour ſe rendre intéreſſante.

LA BARONNE.

Non; elle fut de bonne foi dans les ſoins qu'elle me rendit : elle ne voulut pas me voir, parce qu'elle craignoit une explication : ſon refus me prouva ſeulement qu'elle reconnoiſſoit l'impoſſibilité de ſe juſtifier...

DORINDE.

Elle auroit dû eſpérer du moins de pouvoir vous abuſer encore. Elle compta trop ſur votre pénétration, & point aſſez ſur votre cœur. Mais, à propos d'elle, on m'a dit ce matin une nouvelle aſſez ſinguliere; elle veut marier ſon frere, & vous ne devineriez jamais avec qui?

LA BARONNE.

A qui donc?

DORINDE.

A la fille d'un homme qui vous doit ſa fortune, d'un homme à qui, par votre crédit, vous avez rendu les plus grands ſervices il y a deux ans...

LA BARONNE.

Monſieur de Sainval?

DORINDE.

Préciſément. Vous ſavez que Cidalie s'eſt toujours piquée d'avoir une extrême tendreſſe pour ſon frere, & vous connoiſſez la tournure romaneſque qu'elle ſait donner à tout ce qui la regarde. Auſſi conte-t-elle

que le bonheur de ſon frere, & par conſéquent le ſien, eſt attaché à ce mariage; qu'il a pour cette jeune perſonne la paſſion la plus vraie & la plus intéreſſante... Et puis des détails, des attendriſſements... Son frere heureux... Une belle-ſœur charmante pour elle... La félicité de trouver une amie dans la femme de ſon frere.... Et les enfants de ſon frere qui deviendront les ſiens... Enfin, une emphaſe pathétique, & tous les lieux communs épuiſés ſur les liens chéris de frere & de ſœur, de belle-ſœur, d'enfants, de neveux... Vous l'entendez.

LA BARONNE.

Mais tout cela, au fond, me paroît très-ſimple. La fille de M. de Sainval eſt en effet une charmante perſonne, par ſa figure, ſes talents, ſon caractere.

DORINDE.

Et puis elle aura cent mille livres de rente...

LA BARONNE.

J'imagine que Cidalie ignore l'intimité de ma liaiſon avec M. de Sainval.

DORINDE.

Quoique cette liaiſon ne ſoit formée que depuis votre brouillerie avec elle, elle en eſt inſtruite : elle a dit l'autre jour, devant vingt perſonnes, qu'il y avoit un grand obſtacle à cette union; mais qu'elle imaginoit cependant que M. de Sainval, en y réfléchiſſant, penſera que, dans cette occa-

ſion, il vaut mieux conſulter ſa fille que vos reſſentiments particuliers.

LA BARONNE.

On vous a fait une hiſtoire : quand Cidalie ſeroit capable d'un ſoupçon auſſi bas, elle a trop d'eſprit pour en convenir.

DORINDE.

Elle a beaucoup plus d'artifice que d'eſprit, & elle a fait dans ce genre des maladreſſes infiniment plus groſſieres. Je ne vous ai pas dit tout ce que je fais là-deſſus... J'épargne votre foibleſſe, & je reſpecte votre prévention... D'ailleurs, il y a des choſes d'un genre ſi noir, que j'aurois de la répugnance à les articuler... J'ai plus de modération & de réſerve que vous ne croyez.... C'eſt une dangereuſe femme, ſoyez ſûre de cela.... Je conviens qu'elle eſt ſéduiſante; elle a de la grace & de la douceur dans ſes manieres; un ton fort noble, un peu trop ſentencieux : au reſte.. ce défaut même lui donne un air de raiſon & de ſolidité qui en impoſe; il inſpire l'ennui, mais il attire la conſidération.... Ne pouvant briller par l'eſprit, elle veut ſe faire eſtimer par le bon ſens, & joint à cet art celui de cacher, ſous des dehors intéreſſants, une ame froide & vindicative, & la plus profonde diſſimulation. Mais pour revenir au trait que je vous citois d'elle au ſujet de Sainval, demandez à votre mari, quand il ſera de retour, ſi c'eſt une hiſtoire : on m'a aſſuré que pluſieurs de ſes amis étoient préſents à cette converſation.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible qu'elle me faſſe une injure ſi cruelle?... Si elle l'a dit, elle eſt d'autant plus coupable qu'elle ne peut le penſer, j'en ſuis certaine... Changeons d'entretien, ma ſœur, je vous en ſupplie; ne me parlez jamais d'elle... Dites-moi, votre frere ne doit-il pas revenir aujourd'hui de la campagne, vous a-t-il écrit?...

DORINDE.

Non, & j'ignore même où il eſt.

LA BARONNE.

Je n'en ſais pas davantage. Concevez-vous qu'il ſoit parti ſi précipitamment, ſans m'en prévenir; & que depuis près de quinze jours qu'il eſt abſent, il n'ait pas daigné m'écrire une ſeule fois!... Ah! je ne ſuis heureuſe d'aucune maniere!

DORINDE.

Il reviendra ſûrement bientôt...

LA BARONNE.

En effet, ſes affaires doivent le rappeller ici, elles ſont dans un tel dérangement!... Savez-vous ſi M. de Sainval eſt à Paris?... Comme je ne ſuis arrivée qu'hier aſſez tard de la campagne, je n'ai point envoyé chez lui...

DORINDE.

Oui, il eſt venu pour vous voir; mais vous étiez chez la Marquiſe; j'ai reçu ſa viſite.

LA BARONNE.

N'entends-je pas un carroſſe entrer dans la cour?... C'eſt apparemment la Marquiſe...

DORINDE.

Elle s'eſt fait attendre un peu longtemps... Ah çà, vous allez me préſenter... Je ſuis curieuſe de la voir. On dit qu'elle eſt d'une fierté d'avoir été en Suede, d'un orgueil d'avoir ſuivi ſon mari!... Ces femmes à grands ſentiments appellent toujours leurs devoirs des ſacrifices. Cela eſt ſingulier.

LA BARONNE.

Et n'eſt-ce pas un ſacrifice de s'arracher du ſein d'une famille qu'on chérit, & dont on eſt adorée?.. Mais on vient, c'eſt elle.

SCENE VI.

DORINDE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Je ſuis au déſeſpoir de rentrer ſi tard; mais j'ai été forcé d'attendre ma mere.... (*A Dorinde.*) Je compte ſur l'ancienne indulgence de la Baronne; ainſi, Madame, c'eſt à vous ſeule que doivent s'adreſſer mes excuſes.

DORINDE.

Je partage tous les ſentiments de ma ſœur, & je me flatte, Madame, que vous voudrez bien à l'avenir me traiter comme elle.

LA MARQUISE.

Puiſque vous me défendez les compliments,

ments, vous me permettrez donc, Madame, de parler à la Baronne d'une choſe qui m'intéreſſe au-delà de l'expreſſion : elle connoît ma tendre amitié pour Cidalie, &...

LA BARONNE.

Je prévois vos queſtions ; j'y vais répondre, & vous ouvrir mon cœur autant que je le puis. Des raiſons que je ne veux, ni ne dois détailler, m'ont pour jamais ſéparée d'une amie que je regrette, & que rien ne peut me rendre. Je n'accuſe point Cidalie, je ne me plains que de ma deſtinée. . Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que votre amitié pour Cidalie, loin de diminuer celle que j'ai pour vous, ajoutera encore à l'eſtime que vous m'avez inſpirée, en me confirmant dans l'opinion que j'avois de la ſolidité de vos ſentiments. Ne m'en demandez pas davantage ; je me ſuis preſcrit ſur le reſte un ſilence inviolable.

LA MARQUISE.

Cette douceur & cette généreuſe modération ne m'étonnent point en vous ; mais comment ſe peut-il que, malgré tant de ménagements, Cidalie ſoit ſi cruellement noircie dans le monde ? Les plus odieuſes interprétations, les plus horribles calomnies ſont répandues contre elle. Quand vous ne vous plaignez point, qui donc peut avoir le droit de l'accuſer ?

LA BARONNE.

J'ignore d'où peuvent venir ces bruits injurieux & ſans fondement ; mais d'ail-

leurs, je ſais que la méchanceté ne m'a pas épargnée davantage.

DORINDE.

On ne peut empêcher le monde de former des conjectures, & de juger d'après les vraiſemblances qu'il croit appercevoir, ou qu'il ſuppoſe.

LA MARQUISE.

Les vraiſemblances!... Quand on a connu Cidalie, & quand on n'eſt aveuglé ni par l'envie, ni par la haine, il n'y a nulle *vraiſemblance* qu'elle ſoit capable de fauſſeté & de perfidie.

DORINDE.

Les ennemis de Cidalie prétendent qu'elle a tort; ceux de ma ſœur ſoutiennent que Cidalie a raiſon; je ne vois rien dans tout cela que de fort ordinaire.

LA MARQUISE.

Non, Madame; on déchire Cidalie avec d'autant plus de facilité, qu'elle & ſes amis ſont incapables d'uſer de repréſailles; & je puis vous aſſurer que tout le monde s'accorde à plaindre la Baronne.

LA BARONNE.

Ainſi vous penſez donc que la modération que je témoigne, n'eſt qu'un artifice?

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ma chere Baronne? pouvez-vous concevoir un ſemblable ſoupçon?... Je n'accuſe que ceux qui, ſous le voile de l'amitié, vous abuſent, vous trahiſſent; puiſque, loin d'imiter votre généroſité, ils ſe ſervent de votre nom, afin

de satisfaire leur haine particuliere, en tâchant de noircir & de calomnier une personne assez noble pour n'opposer à de tels outrages que le mépris & le silence.

DORINDE.

Ces déclamations, Madame, ne me sont point nouvelles, je les reconnois; Cidalie vous a communiqué sa chaleur... & ces discours violents, dictés par elle, prouvent comment elle garde ce silence estimable que vous vantez.

LA MARQUISE.

Je ne parle point d'après Cidalie, Madame; & pour ne vous laisser aucun doute à cet égard, c'est de ma mere & de Mélite que je tiens ces tristes détails...

LA BARONNE.

Terminons cet entretien, je vous en conjure...

LA MARQUISE.

Oui, mais à condition que nous le reprendrons; car je veux vous faire connoître la noirceur des faux amis qui vous aigrissent en secret...

DORINDE, *avec emportement.*

Ah, c'en est trop, Madame... Un tel déchaînement n'est pas tolérable... Et cet oubli des bienséances ne peut ni se concevoir, ni se supporter.

LA MARQUISE, *froidement.*

Vous m'étonnez, Madame... Qu'ai-je dit qui doive vous déplaire?... On ne peut donc entreprendre, sans vous offenser, de démasquer la trahison & la persi-

die?... A l'avenir, mieux inſtruite, Madame, je ne manquerai plus à ces égards dont j'ignorois l'obligation indiſpenſable, & que vous réclamez ſans doute avec raiſon.

DORINDE, *à la Baronne.*

Voilà, ma ſœur, à quoi mon amitié pour vous m'expoſe; mais puiſque l'on me pouſſe à bout avec ſi peu de ménagement, je vais m'expliquer avec la franchiſe qui m'eſt naturelle. (*A la Marquiſe.*) Il n'y a dans tout ceci, Madame, de trahiſon que de la part de Cidalie, d'aveuglement que dans les amis qui lui reſtent...

LA BARONNE.

Que dites-vous, ma ſœur?...

DORINDE.

Oui, Madame, je mépriſe Cidalie; j'exhorte ma ſœur à ne jamais la revoir. Je ne trahirai point les ſecrets qui me ſont confiés; je ne dévoilerai point les horreurs dont j'ai vu les preuves les plus poſitives.

LA BARONNE.

Ma ſœur...

DORINDE.

J'admire la généroſité, la modération de ma ſœur; mais je ne puis ſupporter de l'entendre accuſer de foibleſſe & d'injuſtice, & de me voir moi-même indignement outragée. Vous m'avez forcée, Madame, à rompre le ſilence; & ſi je dévoile Cidalie, n'en accuſez que vous.

LA BARONNE *à la Marquiſe.*

La violence & l'emportement l'égarent...

Je désavoue tout ce qu'elle a dit... Pardonnez, ma sœur... Votre vivacité naturelle, & votre intérêt pour moi, sans doute, ont causé cet affreux déchaînement que vous condamnerez vous-même avec un peu de réflexion... (*A la Marquise.*) La colere suspend en elle l'usage de sa raison... Non, je ne reproche rien à Cidalie; non, c'est moi seule qu'on doit croire... Quelle scene affreuse vous venez de me donner l'une & l'autre! Eh, quoi, vous m'aimez toutes deux, & vous aigrissez mes chagrins? Ah, s'il n'existe pas un cœur sur lequel je puisse compter, du moins épargnez, respectez en moi la plus malheureuse personne qui soit sur la terre.

LA MARQUISE.

Vous, malheureuse!... Avec une ame si noble & si tendre, devriez-vous l'être?... Ah, vous méritez de vrais amis; le Ciel vous les a conservés malgré vous... & vous retrouverez un jour le bien que vous avez perdu. Oui, j'ose le prédire, le temps réunira deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre... Mais, qui vient nous interrompre?...

SCENE VII.

DORINDE, LA BARONNE, LA MARQUISE, VICTORINE.

LA MARQUISE.

QUE voulez-vous?

VICTORINE.

On demande Madame dans son cabinet... (*Bas.*) C'est Madame Cidalie.

LA MARQUISE.

Il suffit, allez. (*Victorine sort.*)

LA BARONNE.

Je vous laisse...

LA MARQUISE.

Promettez-moi donc que je vous reverrai ce soir... Si vous rejettez ma médiation, du moins ne dédaignez pas les soins de cette amitié si vraie que je vous ai consacrée...

LA BARONNE.

Elle m'est toujours chere ; & je sens qu'elle peut adoucir mes peines... (*Elles s'embrassent.*)

DORINDE, *à part.*

Je suis outrée... (*Haut.*) Allons, ma sœur, venez-vous?

LA BARONNE.

Je vous suis... (*La Baronne & Dorinde sortent, la Marquise fait quelques pas pour les reconduire.*)

LA MARQUISE, *seule, après un moment de silence.*

Quel entretien!... Comme il m'a serré le cœur! Pauvre Baronne!... Comme elle est abusé & tyrannisée par cette méchante femme!... Mais allons trouver Cidalie... Ah, la voilà.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

J'ALLOIS vous chercher...

CIDALIE.

Victorine m'a dit que la Baronne sortoit, & je suis venue sur le champ. Eh bien, ma chere amie, comment l'avez-vous trouvée?... On dit qu'elle est bien changée... Vous a-t-elle parlé de moi? Dorinde étoit avec elle; comment aura-t-elle pu se contenir devant vous? Enfin, comment s'est passée cette conversation?

LA MARQUISE.

Toutes ces questions de votre part me font grand plaisir; elles doivent me donner l'espoir que vous êtes disposée à plus de confiance que je n'osois en attendre de vous.

CIDALIE.

Certainement je n'aurai point avec vous cette entiere réserve dont je me suis fait

une loi juſqu'ici. Vous ſaurez tout ce qu'il m'eſt permis de dire, ſans bleſſer les devoirs que la délicateſſe m'impoſe.

LA MARQUISE.

Cependant je vous aime aſſez pour avoir le droit de prétendre à une confiance ſans reſtriction.

CIDALIE.

Je vous expliquerai les raiſons qui doivent me forcer d'y mettre des bornes à cet égard; & vous les approuverez, j'en ſuis ſûre. Ah, croyez qu'il en coûte à mon cœur de ne s'ouvrir qu'à demi; il y a ſi long-temps qu'il diſſimule ſes chagrins, & cette contrainte en a ſi cruellement redoublé l'amertume!... Mais j'entends la voix de Mélite; elle vient ſans doute nous chercher pour dîner...

SCENE IX.

LA MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

MÉLITE.

PARDON, ſi je vous interromps; mais ſavez-vous qu'il eſt trois heures?...

LA MARQUISE.

Allons, ma chere Cidalie...

MÉLITE, *à la Marquiſe.*

Un moment... Apprenez-moi donc ce que vous avez dit à Dorinde; elle eſt for-

tie furieuſe, & elle a fait une ſcene inouie à la pauvre Baronne en deſcendant les eſcaliers... Victorine, qui m'a conté ce détail, a entendu pluſieurs exclamations très-violentes; & entr'autres, elle prétend que Dorinde a répété pluſieurs fois que vous étiez *d'une impertinence inconcevable, d'une impertinence qui n'a pas de nom.* Victorine ajoute que la Baronne eſſayoit en vain de faire taire ſa belle-ſœur, qui n'en crioit que plus fort, & avec un air & un ſon de voix également effrayants.

LA MARQUISE.

Spectacle en effet effrayant & hideux, que celui qu'offre une femme dominée par la colere, & livrée à l'emportement!... Mais on nous attend pour dîner; nous reprendrons tantôt cette converſation. Allons... (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

ENFIN, nous voilà seules, & sûres de n'être point interrompues; satisfaites mon impatience, ma chere Cidalie...

CIDALIE.

Il est inutile, je crois, de vous parler de la situation de mon cœur; mes lettres ont dû vous convaincre que je ne suis point changée : cette amie, que la méchanceté m'a fait perdre, m'est toujours aussi chere; je plains son aveuglement, j'en gémis, il me coûte tout mon bonheur; on m'a ravi son estime, mais je lui conserve la mienne, malgré ses injustices; c'est un bien qu'elle dédaigne, & c'est la seule consolation qui me reste. Qu'il doit être cruel de mépriser ce qu'on aimoit! Mais, hélas! il est aussi douloureux d'être soupçonnée d'une noirceur par la personne même à l'opinion de laquelle on tenoit le plus!..

LA MARQUISE.

Vous savez donc que la calomnie vous a noircie auprès de la Baronne?...

CIDALIE.

Je connois tous les détails de cet affreux myſtere ; je vous l'avoue ; vous êtes la premiere à qui j'aye fait cette confidence ; & n'oubliez pas que vous m'avez promis une inviolable diſcrétion. Ce n'eſt qu'avec vous que je puis me promettre d'accuſer la Baronne de foibleſſe & de crédulité. Mais ſi vous ſaviez avec quel art on l'abuſe, & quelles ſpécieuſes apparences on a ſu tourner contre moi, vous l'excuſeriez, j'en ſuis ſûre. D'ailleurs, me ſoupçonnant coupable de la plus noire trahiſon, elle voulut d'abord s'expliquer franchement avec moi ; elle conſervoit l'eſpoir qu'il me ſeroit poſſible de me juſtifier : vous connoiſſez mon cœur ; trop fier pour ſupporter l'ombre d'une défiance injurieuſe, il fut profondément bleſſé de la ſienne. Tandis qu'elle me parloit, l'étonnement & l'indignation me rendoient immobile, & m'ôtoient même le deſir de me juſtifier. On prit mon ſilence & ma froideur pour l'aveu tacite de ma perfidie & de mon ingratitude ; & après cette funeſte entrevue, nous ceſſâmes tout-à-fait de nous voir. Depuis quelque temps, la perte de ſa confiance, & l'embarras qu'elle éprouvoit avec moi, m'avoient fait preſſentir mon malheur ; & quand elle me dévoila une partie de ſes ſoupçons, j'avoue que le reſſentiment de me voir ſi cruellement outragée, me perſuada d'abord que je regretterois peu celle qui étoit capable de me faire une ſi mortelle injure : je rompis ſur le champ,

ſans reproches, ſans plaintes, & avec un ſang froid dont je me félicitois. Mais ce calme trompeur fut de courte durée, & je ſentis bientôt toute l'étendue d'une perte irréparable pour moi.

LA MARQUISE.

Je conçois l'effet de votre premier mouvement, & que d'abord vous ayez dédaigné de vous juſtifier; mais depuis, comment n'en avez-vous pas cherché les moyens? Comment n'avez-vous pas deſiré, demandé une nouvelle explication?...

CIDALIE.

Telle eſt la biſarrerie de ma deſtinée, que cette amitié même qui me la fait ſouhaiter, en même-temps me l'interdit...

LA MARQUISE.

M'expliquerez-vous cette énigme?

CIDALIE.

En deux mots, la voici. Mes accuſateurs auprès de la Baronne, ſont ſa belle-ſœur & ſon mari: par un haſard ſingulier, je poſſede les preuves les plus completes de leur fauſſeté & tous les détails de leur noir complot, & je ne puis me juſtifier entiérement aux yeux de la Baronne, qu'en produiſant ces preuves qui démaſqueroient deux perſonnes mépriſables, mais à qui elle eſt attachée par des liens indiſſolubles. Dois-je, pour mon intérêt particulier, porter le trouble, la haine & la déſunion dans le ſein d'une famille? Dois-je arracher une femme à ſon mari? Aurai-je la cruauté de lui ravir tous les ſentiments qui peuvent lui faire

chérir ſes devoirs ? Puis-je lui dire : cet homme à qui vous avez tout ſacrifié, que vous avez aimé ſi paſſionnément, à qui vous êtes unie pour toujours, l'époux enfin que vous avez choiſi, eſt également indigne de votre eſtime & de votre tendreſſe ?.... Me reconnoîtriez-vous, ma chere Marquiſe, à ce cruel langage ? Seroit-ce là de l'amitié, quand la haine la plus noire ne pourroit porter de plus terribles coups ?... Je ne puis cependant me juſtifier qu'à ce prix : jugez donc de toute l'amertume de ma ſituation.

LA MARQUISE.

Ah, que m'apprenez-vous ? Je vous admire, je vous approuve ; j'oſe même croire qu'à votre place je me conduirois comme vous. Vous ne faites que votre devoir, j'en conviens ; mais que vous êtes à plaindre !... Calomniée auprès de l'objet qui vous eſt le plus cher, & forcée de la laiſſer dans une erreur que vous pourriez détruire ſi facilement ! Ah, plus d'eſpoir de raccommodement à préſent, je le conçois !... & les méchants triompheront. Cette horrible Dorinde & ſon frere, s'applaudiront toujours de leurs complots ; je ne puis ſupporter cette idée, je l'avoue... Que je la hais, Dorinde... oui, preſque autant que je vous aime.

CIDALIE.

Ah, pouvez-vous compter la force de la haine à celle de l'amitié ? Non, non ; un tranquille & froid mépris, voilà l'eſ-

pece de haine qui convient aux ames généreuſes, & la ſeule dont elles ſoient ſuſceptibles. Eh, ne ſommes-nous pas vengées des méchants, par notre ſupériorité ſur eux? Les charmes de l'amitié, les ſentiments doux & bienfaiſants d'un cœur noble & tendre leur ſont inconnus; ils ſont privés du bonheur dont nous jouiſſons; n'ayons pas la coupable folie de nous aſſocier à leurs peines, en nous livrant aux noires paſſions qui les déchirent, & qui ne ſont faites que pour eux. Qu'ils haïſſent, qu'ils ſe vengent; mais nous, pardonnons, aimons, faiſons le bien, & nous les forcerons à nous porter envie au milieu même de leurs plus brillants ſuccès.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raiſon, la haine eſt un affreux délire, & ſon atrocité eſt particuliérement odieuſe & révoltante dans une femme; mais cependant je voudrois bien que vous me permiſſiez de haïr Dorinde, ſans conſéquence; elle eſt ſi noire, ſi méchante!... Dites-moi pourquoi elle vous déteſte & vous calomnie avec tant d'acharnement? Eſt-ce de gaieté de cœur, ou par quelque intérêt particulier.

CIDALIE.

Elle ſait que je me ſuis vivement oppoſée au mariage de la Baronne, & que je l'empêchai du moins de donner follement tout ſon bien à l'homme indigne d'elle, qui ne l'épouſoit que pour ſa fortune. On voulut éloigner de la Baronne une perſonne

qui pouvoit lui donner d'utiles conseils; on nous brouilla ; & mon amie séduite, aveuglée, & victime de l'avidité la plus basse, a, depuis notre séparation, engagé tout son bien, & signé sa ruine. Voilà du moins ce qu'on dit dans le monde; plût au Ciel que ces tristes conjectures fussent sans fondement!...

LA MARQUISE.

Infortunée Baronne! Elle est cruellement punie de sa foiblesse & de sa crédulité!...

CIDALIE.

Elle méritoit un autre sort. Son ame est si noble & si sensible!... Malgré les torts affreux qu'elle me suppose, jamais un mot de plainte n'est sorti de sa bouche; elle me conserve toujours le plus tendre intérêt. On peut l'aveugler, la séduire; mais il est impossible que le ressentiment & l'animosité puissent entrer dans son cœur : jamais personne n'eut à un degré plus éminent les vertus précieuses qui doivent sur-tout caractériser une femme, l'indulgence, la douceur & la modération. Elle me croit coupable de la trahison la plus noire; eh bien, non-seulement elle m'a pardonné, mais, j'en suis sûre, elle m'excuse en secret, & ne pense à mes prétendus torts que pour chercher des raisons qui puissent les diminuer. Incapable de manquer à ses principes, la fragilité des autres n'excite en elle qu'une tendre compassion..... Eh, voilà cependant l'amie que j'ai perdue!... Qui pourra m'en dédommager!... Nous étions

libres l'une & l'autre, décidées à ne jamais prendre d'engagements ; les convenances nous uniſſoient comme les ſentiments ; nos terres voiſines, nos fortunes égales, ce qui nous donna la poſſibilité de vivre enſemble dans cette étroite intimité qui dura dix ans. Nous logions à Paris dans la même maiſon ; nous paſſions l'été dans ſa terre & dans la mienne. Accoutumée à la voir toujours, à lui confier mes plus ſecretes penſées, trouvant en elle tous les agréments de l'eſprit, & toutes les qualités de l'ame, perſuadée qu'elle m'aimoit uniquement, & que rien ne pouvoit jamais nous ſéparer, mon attachement pour elle prenoit chaque jour de nouvelles forces, & devint enfin la paſſion dominante de mon cœur. La raiſon la juſtifioit, & l'amour-propre même (car à quels ſentiments ne ſe mêle-t-il pas ?) ſervoit à l'augmenter encore ; on nous citoit comme le modele unique d'une amitié parfaite : le monde, qui doute toujours de la ſincérité des liaiſons des femmes, rendoit juſtice à la nôtre ; & j'éprouvois que l'approbation générale fait chérir davantage encore un penchant vertueux.

LA MARQUISE.

Je ne puis renoncer à l'idée de vous réunir l'une & l'autre... En dépit du ſort & des méchants, vous vous aimerez toujours. Eh bien, paſſez-vous d'explication, conſentez ſeulement à vous revoir...

CIDALIE.

Je ſuis ſûre que la Baronne me rece-

vroit; mais comment paroître devant elle ſans me juſtifier? Aurois-je le courage, en vivant avec elle, de la laiſſer dans ſon erreur? En ſuppoſant qu'elle conſent à me pardonner, me ſeroit-il poſſible de ne lui pas ouvrir mon cœur, ce cœur ſi peu fait pour feindre, & ſur-tout avec elle? Non, non, je puis me taire loin d'elle, je le dois; rien ne me fera rompre ce cruel ſilence; mais auprès d'elle je me trahirois, j'en ſuis certaine. Renoncez donc à un projet qui ne peut jamais ſe réaliſer; il faut qu'il ſoit bien chimérique, pour que j'aye pu y renoncer moi-même...

LA MARQUISE.

Mais que peut-on avoir inventé contre vous, avec une ombre de vraiſemblance? Je ne le devinerai jamais, & je comprends encore moins comment la Baronne a pu ſe laiſſer ſéduire par un menſonge qui vous noirciſſoit.

CIDALIE.

Avec tout l'art imaginable, & les apparences les plus fortes, on ne parvint à lui inſpirer que des ſoupçons; moi ſeule je l'ai confirmée dans ſon erreur, en refuſant de m'expliquer : ce ſilence de ma part a dû la convaincre; mais je ne conçois pas ſes premiers doutes; je l'avoue, à ſa place jamais je n'euſſe été capable de les former; cependant elle étoit aveuglée par une paſſion que je ne connois pas; je ne dois que la plaindre & non la condamner. Heureux qui ne livre ſon cœur qu'à des ſentiments doux

& modérés, & qui sait se garantir des passions violentes! Ses plaisirs seront toujours purs, & la raison adoucira ses peines.

LA MARQUISE.

Dailleurs, le sentiment le plus légitime peut devenir, par son excès, dangereux & condamnable, sur-tout dans une femme. Un léger écart de principes nous conduit souvent au déshonneur; nous devons donc travailler avec soin à modérer la vivacité de notre imagination, &, pour nous préserver des illusions qui pourroient nous séduire, réfléchir, méditer sans cesse, & soumettre tous nos sentiments aux loix séveres de la raison qui peut seule nous guider sûrement: elle nous dira que, nées pour la dépendance, la vie tranquille & retirée, nos occupations doivent être sédentaires, nos goûts simples; que la modestie, la douceur & la modération sont des qualités nécessaires à notre félicité comme à notre gloire. Une femme ne peut se distinguer que par les vertus d'un Sage, l'empire absolu de soi-même, & l'amour de la justice & de la paix. Une imagination exaltée mene les hommes à l'héroïsme, & précipite les femmes dans d'affreux égarements. Ainsi les passions tumultueuses, les mouvements violents, sont pour nous des foiblesses dangereuses & funestes, & auxquelles nous ne pouvons nous livrer sans perdre nos principes, notre réputation & notre bonheur.

CIDALIE.

Oui, nous sommes faites pour être sen-

sibles, & non passionnées; ne nous plaignons point de notre partage: n'aimer qu'autant que la raison le permet, c'est seulement renoncer à des erreurs qui ne produisent que des peines. Mais je m'oublie facilement dans un entretien si doux; il faut cependant que je m'arrache d'ici; mon frere, sans doute, m'attend déja chez moi.

LA MARQUISE.

Si ce mariage dont vous vous occupez pouvoit réussir, ce seroit une grande consolation pour vous.

CIDALIE.

Il adouciroit tous mes chagrins; mon frere m'est si cher! Mais je n'ose me flatter... Quelqu'un vient. Adieu, ma chere amie.

LA MARQUISE.

C'est Mélite....

CIDALIE.

Eh, mon Dieu, comme elle a l'air agité...

SCENE II.

LA MARQUISE, CIDALIE, MÉLITE.

MÉLITE.

AH! j'ai de cruelles nouvelles à vous apprendre!...

LA MARQUISE.

Comment?...

MÉLITE.

Cette pauvre Baronne doit être dans un déſeſpoir!...

CIDALIE.

O Ciel! qu'eſt-il donc arrivé?

MÉLITE.

Son mari étoit abſent depuis quinze jours; on ignoroit le lieu qu'il habitoit & le ſujet de ſon voyage; tout eſt découvert à préſent.

CIDALIE.

Eh bien?...

MÉLITE.

Il partit ſecretement pour un port de mer, & s'eſt embarqué. Il a écrit à ſa femme en mettant à la voile.

CIDALIE.

Et quel eſt ſon deſſein?...

MÉLITE.

Il mande qu'il eſt ruiné, qu'il part pour les Indes; & que s'il n'y rétablit pas ſa fortune, on n'entendra jamais parler de lui. Sa Malheureuſe femme, que deviendra-t-elle? Abandonnée de l'objet à qui elle a tout ſacrifié, n'entendant rien aux affaires, aſſiégée par une foule de créanciers, obligée de vendre tout ce qu'elle poſſede, perdant tout à la fois...

CIDALIE.

Une amie lui reſte... Où eſt elle? Que fait-elle? De qui tenez-vous ces affligeants détails? Sont-ils bien vrais?...

LA MARQUISE *embraſſant Cidalie.*

Je vous devine... Je lis avec attendriſſement dans ce cœur ſi noble & ſi tendre!...

MÉLITE, *à la Marquise.*

Ah, vous n'avez pas le mérite de découvrir seule ce qui s'y passe...

CIDALIE.

Mais, encore une fois, ma chere Mélite, êtes-vous bien sûre du malheur de la Baronne ?

MÉLITE.

Je quitte dans l'instant une personne qui étoit avec elle quand elle a reçu la fatale lettre de son mari...

CIDALIE.

L'infortunée!... Si j'allois sur le champ chez elle ?... Sa porte me sera fermée... (*A la Marquise.*) Ecrivez-lui, ma chere amie; dites-lui que je lui demande à genoux un moment d'entretien.... Mais elle le refusera sans doute !... Que faire donc ?... Il faut cependant que je lui parle.... & tout-à-l'heure... Ah, conseillez-moi par pitié; dans le trouble où je suis, je ne sais comment je dois m'y prendre pour l'engager à me voir.

LA MARQUISE, *à Cidalie.*

Comme vous êtes tremblante!... Asseyez-vous, & calmez-vous, s'il est possible. (*Cidalie s'assied.*) Voici ce que j'imagine : il faut que Mélite, qui est fort liée avec elle, aille la chercher ; qu'elle lui dise que j'ai les choses du monde les plus importantes à lui communiquer, & qu'elle l'amene ici.

CIDALIE.

Fort bien... Mais cachez-lui que je l'at-

tends, & même ne lui prononcez pas mon nom... Elle loge dans cette rue; en ne perdant point de temps, chere Mélite, vous ſerez de retour dans un quart d'heure...

MÉLITE.

J'ai juſtement ma voiture là-bas. Adieu, comptez ſur mon zele & mon activité. (*Elle ſort.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, CIDALIE.

LA MARQUISE.

ENFIN, ma chere Cidalie, nul obſtacle à préſent ne s'oppoſe à votre juſtification; la Baronne indignement abandonnée d'un mari qu'elle ne reverra vraiſemblablement jamais, ne ſait que trop maintenant combien il mérite peu ſa tendreſſe; vous pouvez, ſans ſcrupule, achever de lui deſſiller les yeux...

CIDALIE.

Oui, je le puis, & même je le dois. Oſerois-je, ſans me juſtifier entiérement, lui offrir tous les ſecours de la tendre amitié? Pourroit-elle en accepter d'une perſonne qu'elle n'eſtimeroit pas?... Cependant je tremble.... Je deſire paſſionnément de la revoir, & je redoute cette entrevue..... Elle eſt ſi à plaindre! Le malheur augmente encore la délicateſſe des ames nobles. Si

j'allois, en l'éclairant, aggraver ſes peines, la bleſſer peut-être.... ajouter à ſes chagrins, celui de la faire rougir de ſes torts avec moi.... Si enfin, aigrie par ſa ſituation, elle ne voyoit dans ma démarche qu'une orgueilleuſe généroſité..... Ah, qu'elle liroit mal dans mon cœur ! De toutes ſes injuſtices, celle-là ſeroit la plus cruelle... Que je ſuis combattue !... J'ai preſqu'envie de ne pas la voir aujourd'hui; cependant ſi elle m'aimoit autant qu'elle m'eſt chere, je la conſolerai... Mais je me ſuis toujours oppoſée à ſon mariage; j'eus le courage autrefois de lui prédire une partie des malheurs qu'elle éprouve. Elle ſe le rappelle, j'en ſuis ſûre; ma préſence, ma vue ſeule, ſera ſans doute pour elle un reproche inſupportable... Qui ſait même ſi jamais elle pourra s'accoutumer à me voir.... Que ces réflexions ſont accablantes !.... Quel parti dois-je prendre ?...

LA MARQUISE.

En vérité, vous vous plaiſez à vous tourmenter. Elle vous aimoit toujours en vous ſuppoſant les plus grands torts; ſoyez bien certaine que le bonheur de retrouver une amie telle que vous, la dédommagera de toutes ſes peines.

CIDALIE.

Mais que lui dirai-je d'abord? Par où commencerai-je ?... J'oſe croire que j'ai moi-même aſſez de délicateſſe pour ne devoir jamais craindre en général de bleſſer celle d'une autre !... D'ailleurs, les offres

que je veux lui faire, ſont ſi ſimples.... Mais je vous le répete, elle eſt dans le malheur; je la trouverai ſuſceptible, exagérée, défiante : voilà les ſuites ameres de l'infortune; voilà les défauts qu'elle produit; ils doivent exciter la plus tendre compaſſion, & l'on ne ſauroit trop s'occuper des égards & des ménagements qu'ils méritent. Ah, celui qui peut aborder un malheureux ſans éprouver un ſentiment mêlé de reſpect & de crainte, n'eſt pas fait pour le ſecourir, ni digne de le conſoler!... Il me vient une idée... Si, pour ménager ſa délicateſſe, je commençois par lui demander un ſervice?... Fût-il chimérique, n'importe... Mais de quel genre? Il faut y penſer.... Mon Dieu! n'entends-je pas du bruit?... C'eſt elle peut-être.... Je n'en puis plus... (*Elle s'aſſied.*)

LA MARQUISE.

Réellement je doute que vous ayez la force de lui parler.... Ah, vous méritez bien d'être aimée... Et je crois pouvoir vous dire, ſans exagération, que vous m'êtes auſſi chere que vous le ſerez à la Baronne dans un quart d'heure.... Mais, que nous veut Victorine?

SCENE IV.

LA MARQUISE, CIDALIE, VICTORINE.

VICTORINE.

MADAME, je viens vous avertir que ces Dames sont arrivées...

CIDALIE.

Quoi, Mélite & la Baronne?

VICTORINE.

Oui, Madame.

CIDALIE.

Ah, Ciel!... (*à la Marquise.*) Ecoutez, ma chere amie, je vais m'en aller dans votre cabinet; je ferai dire à Mélite qu'elle vous envoye la Baronne, à qui vous ne parlerez point de moi; & pendant votre entretien avec elle, je préviendrai Mélite sur la maniere dont je veux être annoncée.

LA MARQUISE.

J'entends... Je ne dirai point que vous êtes ici...

CIDALIE.

Et même, si elle vous parle de moi, ajoutez que vous ne m'avez pas vue depuis ce matin.

LA MARQUISE.

Ne perdez point de temps.... Allez.

CIDALIE.

Adieu... Victorine, donnez-moi le bras;

car en vérité je ſuis ſi tremblante & ſi troublée, que je ne puis me ſoutenir. (*Elle ſort avec Victorine.*)

SCENE V.

LA MARQUISE *ſeule.*

QUELLE ame charmante!.... Quelle leçon que ſa conduite!... Comme ce noble exemple doit faire mépriſer & haïr les mauvais procédés & les éclats indécents, dont on eſt ſi ſouvent témoin quand on vit dans le monde... On dit que l'exemple des méchants eſt dangereux; il me ſemble, au contraire, que plus on les voit de près, & plus l'horreur qu'ils inſpirent s'accroît & doit préſerver du malheur de leur reſſembler, tandis que la douce contemplation de la vertu nous ſéduit, nous touche & nous entraîne: & le deſir d'imiter ce que nous admirons, eſt ſi naturel!... Mais, voici la Baronne.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LA BARONNE.

LA MARQUISE, *allant au-devant de la Baronne.*

PARDONNEZ-moi, ma chere Baronne, de vous avoir fait attendre un moment;

j'étois enfermée pour une affaire importante. Je brûlois du desir de vous voir, & de vous assurer que mon cœur partage toutes vos peines; daignez m'accorder un peu de confiance, je vous en conjure.... (*Elle l'embrasse.*)

LA BARONNE, *froidement.*

Mélite m'a dit que vous aviez les choses les plus intéressantes & les plus pressées à me communiquer...

LA MARQUISE.

Je n'ai à vous parler que de vous, & rien en effet de plus intéressant ne peut m'occuper. A la premiere nouvelle de vos malheurs, j'aurois sur le champ volé chez vous; mais je vous avoue que j'ai craint d'y rencontrer Madame votre belle-sœur, & je voulois vous voir seule.

LA BARONNE.

Mes malheurs sont grands, il est vrai, mais mon courage saura les égaler; je n'aurai recours à personne; je suis sûre que mon bien est plus que suffisant pour payer mes dettes. J'ai déja vu un homme d'affaire, qui m'a donné cette assurance; c'en est assez pour ma tranquillité. A l'égard de la fortune, j'en supporte la privation avec un sang-froid qui n'a rien d'affecté ni d'étonnant. Je serois bien méprisable, si, après les pertes que j'ai faites, celle-là pouvoit encore me toucher.

LA MARQUISE.

Ah, je connois l'élévation & la sensibilité de votre ame...

LA BARONNE.

Cette sensibilité n'est plus pour moi qu'une foiblesse, je saurai la surmonter.

LA MARQUISE.

Un grand malheur rappelle toujours ceux qu'on a déja éprouvés... Je suis sûre qu'aujourd'hui Cidalie est plus que jamais présente à votre souvenir...

LA BARONNE.

Rien n'a pu jusqu'ici l'en effacer un seul instant... mais enfin, je suis lasse d'aimer & de regretter des ingrats.... abandonnée, trahie par tout ce qui m'étoit cher, je renonce au monde, au bonheur, à l'amitié, je ne dois plus chercher que le repos... Cidalie!.... Dites-lui, Madame, quand vous la verrez, que ce cœur qu'elle a connu si tendre, maintenant aigri, désabusé, se consacre à l'indifférence, & désormais ne consultera que la raison.... Dites-lui que je suis paisible & détrompée; que je hais la société, que je vais la fuir pour toujours; & sur-tout, que je ne crois plus à l'amitié... Mais, non, ne lui parlez point de moi; qu'elle m'oublie, qu'elle soit heureuse... C'est mon dernier souhait, il est sincere.

LA MARQUISE.

Elle, vous oublier! Non, ne le croyez pas... Que deviendra-t-elle en apprenant vos malheurs?... A quel excès elle y sera sensible!...

LA BARONNE.

En effet, ma situation est telle que mes

plus grands ennemis ſeront forcés de me plaindre. Mais, Madame, je ne veux pas vous ennuyer plus long-temps ; pardonnez-moi mon importunité ; je ne ſuis venue que ſur l'aſſurance que Mélite m'avoit donnée, que vous aviez à me parler d'affaires...

LA MARQUISE.

Quelle froideur vous me témoignez, ma chere Baronne ! pourquoi vous refuſer aux conſolations de ma tendre amitié ?... Mais les différents mouvements qui vous agitent ne ſont que trop naturels dans l'état où vous êtes, je n'accuſe point votre cœur...

LA BARONNE.

Ah ! ce cœur eſt devenu inacceſſible à l'amitié... Non, non, je ne prétends plus au bonheur d'être aimée... Et moi-même je ne ſuis plus capable d'aucune eſpece de ſentiment. La haine de la vie, voilà le ſeul qui me reſte...

LA MARQUISE.

Cette ſombre miſanthropie eſt trop oppoſée à la douceur de votre caractere, pour pouvoir durer long-temps...

LA BARONNE.

On vient, je me retire...

SCENE VII.

LA BARONNE, LA MARQUISE, MÉLITE.

MÉLITE, *arrêtant la Baronne.*

RESTEZ un moment, je vous prie, je ſuis chargée d'une commiſſion pour vous.

LA BARONNE.

De quelle part?

MÉLITE.

Je prévois votre ſurpriſe... C'eſt Cidalie qui m'envoye...

LA BARONNE.

Cidalie!... Et que me veut-elle?

MÉLITE.

Elle arrive dans l'inſtant; & en apprenant que vous étiez ici, elle ma priée de vous demander de lui accorder un moment d'entretien...

LA BARONNE.

Moi, la voir!... Ah, j'y ſuis diſpoſée moins que jamais... Je ne la verrai point, Madame...

MÉLITE.

Je crois qu'elle ignore vos malheurs, car elle ne m'en a point parlé..... Elle m'a dit ſeulement qu'elle avoit une grace à vous demander; que vous pouviez d'un mot aſſurer le bonheur de ſon frere, &

qu'elle compte assez sur votre générosité, pour s'adresser à vous avec confiance...

LA BARONNE.

Elle connoîtra qu'elle ne s'est point abusée... mais, encore une fois, je ne la verrai point... Dites-lui qu'elle soit sans inquiétude sur son affaire, & que l'entrevue qu'elle me demande est absolument inutile.

MÉLITE.

Elle dit qu'elle ne peut accepter une grace de vous, à moins qu'elle ne la reçoive de votre bouche...

LA MARQUISE.

Ma chere Baronne, vous avez trop de générosité pour vous refuser à cette délicatesse...

LA BARONNE.

Qu'elle m'écrive, je lui répondrai; c'est tout ce que je puis promettre...

MÉLITE.

Voyez-la un seul instant, je vous en conjure...

LA BARONNE.

Non, je ne pourrai supporter sa présence... Ciel! n'entends-je pas sa voix?... Ah, Mélite! où m'avez-vous conduite?... Tout ceci n'est qu'un complot.... C'est mon sort, d'être toujours trompée... (*Elle s'assied. La Marquise & Mélite s'approchent d'elle. La Marquise lui prend la main.*)

LA MARQUISE.

Nous serons bientôt justifiées à vos yeux....

MÉLITE, *regardant vers la porte.*

C'eſt elle.... C'eſt Cidalie; elle n'a pu réſiſter à ſon impatience.

LA BARONNE.

Ainſi donc, vous me forcez de la voir malgré moi.... Eh bien, qu'elle vienne; après tout que m'importe!... Elle s'attend peut-être à me trouver abattue, humiliée.... Qu'elle vienne, je la déſabuſerai....

MÉLITE.

Venez, Cidalie; ſortons... Laiſſons-les...

LA BARONNE.

Quoi, vous m'abandonnez l'une & l'autre?...

LA MARQUISE.

Nous reviendrons dans un inſtant.... Allons... (*Elles ſortent précipitamment.*)

LA BARONNE.

Ecoutez.... Elles me laiſſent... Quel indigne complot! Quelle injuſte violence! Et quel peut en être le but?... Ciel! on vient... C'eſt Cidalie!... Ah, raſſemblons du moins le peu de courage qui me reſte...

SCENE VIII.

LA BARONNE, CIDALIE.

(*Cidalie paroît & s'arrête. La Baronne retombe dans ſon fauteuil, en tournant ſon viſage du côté oppoſé à celui de Cidalie.*)

CIDALIE, *après un moment de ſilence.*

Apart. QUE ſon trouble augmente le mien !... Je n'oſe approcher...

LA BARONNE, *ſe levant.*

Eh bien, Madame.... qu'avez-vous à me dire ?... & comment avez-vous pu deſirer de me voir ?... S'il m'eſt poſſible de vous être de quelque utilité, ne ſuffiroit-il pas de me le faire ſavoir.

CIDALIE.

J'oſe dire, Madame, que la démarche que je fais eſt flatteuſe pour vous, puiſqu'elle prouve l'opinion que j'ai de votre caractere; & loin de m'humilier, elle me ſatisfait ... Vous montrer de l'eſtime & de la confiance, ne coûte point à mon cœur...

LA BARONNE.

Un tel langage doit me ſurprendre.... Mais enfin, Madame, de quoi s'agit-il ?

CIDALIE.

Mon frere aime paſſionnément la fille de M. de Sainval; vous avez un empire ab-

folu ſur l'eſprit du pere de cette jeune perſonne ; je ſais qu'il vous doit tout ; un mot de vous, Madame, en faveur de mon frere...

LA BARONNE.

Ce mot eſt dit. J'ai vu ce matin M. de Sainval, & j'ai reçu ſa parole qu'il donneroit ſa fille à M. votre frere...

CIDALIE.

O Ciel!...

LA BARONNE.

Oui, Madame ; ne conſervez aucun doute ſ' M. de Sainval a prévenu ſa fille au même inſtant, & il eſt allé vous chercher pour vous donner ſa parole ; mais vous n'y étiez pas, & on lui a dit que vous ne rentreriez que ce ſoir ; je l'ai engagé à vous écrire, & vous trouverez chez vous un billet par lequel il vous aſſure de ſon conſentement, & vous preſſe de fixer le jour du mariage. Je ne ſuis arrivée qu'hier de la campagne ; je n'ai ſu que ce matin vos projets à cet égard ; & j'ai fait au même inſtant la démarche que vous pouviez deſirer...

CIDALIE.

Quoi, je vous dois le bonheur de mon frere!... Ah ! je ne puis contenir plus long-temps les tranſports de mon cœur... Non, non ; reprenez vos bienfaits, ou rendez-moi votre amitié... (*Cidalie s'approche, & veut embraſſer la Baronne qui ſe recule.*)

LA BARONNE.

Mon amitié!... Vous l'avez trahie, méprisée...

CIDALIE.

Ecoutez-moi...

LA BARONNE, *faisant un pas pour s'en aller.*

Je ne le puis, ni ne le veux...

CIDALIE.

Arrêtez...

LA BARONNE.

Ceſſez des efforts ſuperflus... Autrefois j'aurois pu tout pardonner..... à préſent il n'eſt plus temps.

CIDALIE.

Eh bien, vous ne m'aimez plus, je le vois; mais au nom de cette amitié ſi tendre, qui fit pendant dix ans le bonheur de notre vie, au nom d'un nœud jadis ſi cher, daignez m'entendre un inſtant.

LA BARONNE.

Je ne vous aime plus, ingrate?... Mais qu'avez-vous à me dire?...

CIDALIE.

Que je ne fus jamais coupable, qu'on vous trompoit, & que ma tendreſſe même pour vous m'empêchoit de vous déſabuſer...

LA BARONNE.

Se pourroit-il?... Mais n'eſpérez pas de me ſéduire; vous ne connoiſſez que trop votre aſcendant ſur moi...

CIDALIE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire... Je puis

vous montrer la preuve la plus poſitive de mon innocence...

LA BARONNE.

Juſte Ciel!... Eh pourquoi donc me l'auriez-vous cachée ſi long-temps?...

CIDALIE.

J'ai reſpecté dans mes ennemis & mes calomniateurs, les liens qui les attachoient à vous; j'ai préféré votre repos au bonheur d'être eſtimée de vous; voilà tous mes crimes.

LA BARONNE.

Qu'entends-je?... Ah, grand Dieu! eſt-il bien vrai?...

CIDALIE, *tirant une lettre de ſa poche.*

Ne croyez que le témoignage de Dorinde elle-même : vous connoiſſez ſon écriture; liſez cette lettre.

LA BARONNE, *après un moment de ſilence.*

Je ne veux croire que vous... (*Elle ſe jette dans ſes bras.*)

CIDALIE.

O la ſeule amie de mon cœur, vous m'êtes donc rendue!... (*Elles s'embraſſent.*) Eſt-il poſſible?...

LA BARONNE.

Ah, Cidalie! la vie peut donc encore me devenir chere?...

CIDALIE.

La mienne vous ſera conſacrée... Mais avant de nous livrer à des tranſports ſi doux, ſouffrez que je vous faſſe entendre ma juſtification. J'ai perſuadée votre cœur, laiſſez-moi convaincre votre raiſon...

LA BARONNE.

Non, non ; du moins ne m'ôtez pas le mérite de n'être persuadée que par ma tendresse... Ah, quand vous m'auriez trahie, vous m'aimez toujours, tout est effacé.... Laissons des explications inutiles & peut-être dangereuses... Cidalie, faut-il vous l'avouer ? mon cœur s'est trahi malgré moi, je ne m'en repens point ; mais j'aime mieux oublier, pardonner même, que d'entendre une justification douteuse...

CIDALIE.

Je veux reprendre tous mes droits sur vous, ceux d'une sœur, d'un guide, d'une amie enfin ; ce dernier titre vaut tous les autres. Je viens vous offrir des consolations, des conseils, des ressources ; si je n'étois pas digne de votre estime, aurois-je tant de confiance ? J'accepte vos bienfaits ; vous faites le sort & le bonheur de mon frere ; je jouis avec transport de l'heureux effet d'une générosité que j'admire : mais si je puis, à mon tour, vous être utile, je dois vous prouver que je ne mérite pas un refus ; lisez donc cette lettre, je vous en conjure, & je l'exige. (*Elle la lui donne.*)

LA BARONNE, *la prenant.*

Que voulez-vous dire ?...

CIDALIE.

Lisez, de grace : je sais que Dorinde & son frere, pour vous éloigner de moi, vous persuaderent que j'étois votre rivale, & que je ne m'oppose à votre mariage que par jalousie ; je n'ignore pas qu'on prétendit

que j'avois voulu vous noircir & vous perdre auprès de l'objet que vous aimiez & que vous aviez choisi; je ne pouvois ni ne devois me justifier alors, & vous me condamnâtes...

LA BARONNE.

Juste Ciel!...

CIDALIE.

Dorinde explique tout ce noir complot dans la lettre que vous tenez; elle l'écrivoit à son amie intime, qui étoit dans ce temps mon ennemie déclarée : mais les liaisons des méchants sont fragiles; & quand ils se désunissent, ils se méprisent trop pour pouvoir se rapprocher jamais. Dorinde se brouilla avec son amie, qui, pour se venger, m'envoya cette lettre; ne doutant pas que je n'en fisse usage auprès de vous, pour perdre & démasquer celle qui vous trahissoit avec tant de noirceur...

LA BARONNE.

Ah, Cidalie!... Ah, laissez-moi respirer un moment... En recouvrant votre innocence, en faisant éclater vos vertus & la vérité, dans quel abaissement me plongez-vous?... Quoi, j'ai pu jusqu'à cet excès outrager l'amitié!... J'ai pu croire des calomnies qui maintenant me paroissent si absurdes!... Il manquoit à mes malheurs celui de rougir de moi-même; ce dernier coup épuise tout mon courage.... (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

CIDALIE.

Que dites-vous? grand Dieu! ma justifi-

cation vous affligeroit, vous humilieroit? Non, il n'eſt pas poſſible. Eh, qu'avez-vous à vous reprocher? Une crédulité que j'aurois eue à votre place; un égarement malheureux que votre cœur ne partagea jamais. La fauſſe opinion qu'on vous donna de moi, n'a ſervi qu'à faire éclater votre modération, votre généroſité, & les vertus les plus ſublimes. Quand vous deviez me haïr & me mépriſer, vous vous occupez de mon bonheur; vous aſſurez celui de mon frere, & vous me rendez tous les ſervices qu'on pourroit attendre d'une ſœur, d'une amie. Qu'ai-je fait, que ferai-je jamais, qui puiſſe égaler une telle action?

LA BARONNE.

Quoi, vous ne me mépriſez point? Vous pourriez m'aimer encore comme autrefois...

CIDALIE.

Comme autrefois!... Ah, s'il ſe peut, davantage encore; je ne puis vivre ſans vous... J'en ai fait la cruelle expérience... Que de pleurs j'ai verſés!... Ma chere, ma véritable amie, que de dédommagements vous me devez!.. Deux ans ſéparée de vous... Enfin, déſormais rien ne pourra nous déſunir. Nous ne nous quitterons plus; car il eſt inutile à préſent de diſſimuler.

LA BARONNE.

Vous êtes inſtruite de mes malheurs?

CIDALIE.

Je les ſais tous...

LA BARONNE.

Il n'en eſt plus pour moi, puiſque je vous retrouve.

CIDALIE.

Je vais donc vous parler ſans déguiſement, & je me flatte que, rendue à vous-même, & dépouillée de toute fauſſe délicateſſe, vous ne me ferez nulle objection. Je vous demande de quitter dès ce ſoir votre maiſon; de venir dans la mienne, qui, de cet inſtant, vous appartient comme à moi, ainſi que tout ce que je poſſede, & de me charger de vos affaires. Penſez bien à votre réponſe; ſongez qu'elle peut rendre heureuſe, ou bleſſer l'amitié; ſongez enfin, que j'ai, ſans héſiter, accepté vos bienfaits; que mes offres ſont ſimples & communes, & que ce que vous avez fait pour moi eſt héroïque.

LA BARONNE.

Je remets mon ſort entre vos mains; diſpoſez de moi, ordonnez, preſcrivez...

CIDALIE.

Ah, je reconnois enfin mon amie; rien ne manque plus à ma félicité.

LA BARONNE.

Oh, ma chere Cidalie, je ne me plains plus de ma deſtinée; vous devoir tout, ſera mon bonheur; vous conſolerez ce cœur abuſé, déchiré; l'amitié guérira ſes bleſſures .. Je connoîtrai donc encore les charmes de la confiance?... Hélas! depuis ſi long-temps, j'ai dévoré mes chagrins!... Mais, reprenez cette lettre; ſa lecture m'eſt

inutile pour me convaincre de mes injustices...

CIDALIE.

Je ne vous demande point de la lire dans cet instant ; mais je vous conjure de la garder.

LA BARONNE.

J'y consens ; mais j'espere que vous me permettrez d'en envoyer une copie à Dorinde ; c'est la seule vengeance que je veuille prendre d'elle.

CIDALIE.

Je ne ferois pas fâchée qu'elle fût aussi que j'ai eu le courage de garder ce témoignage de sa perfidie plus de dix-huit mois, sans en faire d'usage.

LA BARONNE.

Ah, ma chere, ma généreuse amie, combien cet effort a dû coûter à votre cœur ! je l'admire, & cependant je dois m'en plaindre ; vous me laissiez dans une funeste erreur, qui ne pouvoit me rendre heureuse ; & vous me priviez d'une amie qui vaut pour moi tous les biens du monde. Oui, Cidalie, l'excès de votre délicatesse vous abusoit ; vous m'abandonniez à des ingrats qui trahissoient ma confiance, qui mépriſoient ma tendresse ; ah, qu'un mot, un seul mot de vous, nous eût épargné de peines !...

CIDALIE.

Oublions à jamais ces peines cruelles ; vous ne me verrez occupée que du desir & de l'espoir de vous en dédommager... Mais, ma chere amie, allons rejoindre Mé-

lite & la Marquiſe; allons leur faire part de notre bonheur...

LA BARONNE.

Elles le partageront, j'en ſuis ſûre; je brûle de les en inſtruire : venez, ma chere Cidalie... Ah, les voici...

SCENE IX & derniere.

LA MARQUISE, MÉLITE, LA BARONNE, CIDALIE.

(*Ces deux premieres accourent, & vont embraſſer les deux amies.*)

LA MARQUISE.

Ma chere Cidalie!... Ma chere Baronne...

MÉLITE.

Tous nos vœux ſont remplis!

LA BARONNE.

Vous liſez donc dans nos cœurs!

LA MARQUISE.

Je vous avoue qu'il y a près d'un quart d'heure que nous ſommes à la porte de ce ſallon : nous ne pouvions vous entendre, nous n'oſions vous interrompre; mais nous jouiſſions du plaiſir de vous voir, & vous n'imaginez pas l'inexprimable ſatisfaction que nous avons éprouvée, en appercevant Cidalie qui vous embraſſoit...

CIDALIE.

Vous jouiſſez de votre ouvrage; vos ſoins généreux ont contribué à nous réunir...

LA BARONNE.

Quel sujet de reconnoissance!.. Croyez-vous qu'il puisse jamais s'effacer de mon souvenir?... (*En montrant Cidalie.*) Si vous saviez tout ce que je dois à cette amie que vous m'avez rendue!

CIDALIE.

Et mon frere!... Le mariage de mon frere, qui est son ouvrage!.. Elle a parlé ce matin à M. de Sainval; elle a reçu sa parole; & dans quel temps s'occupoit-elle de mon bonheur?... Avant notre entrevue...

LA BARONNE.

Et Cidalie, ignorant ce détail, & connoissant seulement mes malheurs, malgré mes injustices, ma funeste crédulité, vient m'offrir un asyle & sa fortune; & pour m'épargner la honte coupable qu'un tel excès de générosité peut inspirer à toute autre ame que la sienne, elle commence par me demander un léger service, qu'elle appelle une grace importante... Que ne puis-je vous peindre avec quel art & quels ménagements délicats elle a su trouver le moyen de me raccommoder avec moi-même, & par quelle touchante sensibilité elle est parvenue à porter les plus douces consolations au fond d'un cœur aigri par l'infortune, & flétri par un long enchaînement de fautes & d'égarements! Non, Cidalie, en vain vous voulez me dérober votre supériorité sur moi; ah! tout me la découvre : mais cet éclat qui brille en vous, ne rejaillit-il pas sur

moi? Et le plus délicieux de tous les ſentiments, n'eſt-il pas celui d'admirer ce qu'on aime?

LA MARQUISE.

Ah, chacune de vous eſt digne de ſon amie; cet éloge dit tout. On ne peut mieux vous louer, qu'en vous comparant l'une à l'autre.

CIDALIE, *en montrant la Baronne.*

Je ne l'ai point interrompue; j'ai voulu lui laiſſer dire tout ce que l'enthouſiaſme de ſon amitié lui inſpiroit; tant d'exagération du moins fait connoître cette nobleſſe & cette ſenſibilité ſi vive qui la caractériſent... Enfin, mes cheres amies, vous voyez à quel point je ſuis heureuſe; il ne manque plus à mon bonheur que de voir mon frere, & de lui apprendre ſon ſort. Je ne puis me ſéparer de vous; mais permettez-moi de lui écrire de venir nous trouver.

LA MARQUISE.

Venez dans mon cabinet; & pendant que vous écrirez, je cauſerai avec la Baronne; j'ai tant de queſtions à lui faire!

MÉLITE.

Sur Dorinde, par exemple; quelle vengeance en tirerons-nous?

LA BARONNE.

Vous le ſaurez. (*Elle prend la main de Cidalie.*) Mais, ma chere Mélite, quand on retrouve une amie telle que celle-ci, & quand on jouit du bonheur de lui devoir autant, la reconnoiſſance & la tendreſſe occupent & rempliſſent l'ame ſi délicieuſement,

qu'il n'en coûte guere pour oublier les méchants & les ingrats. Non, chere Cidalie, la vengeance & la haine ne troubleront point une vie qui doit être entiérement consacrée à la tendre amitié. Non, je ne veux plus exister que pour vous; & il est impossible qu'aucun sentiment étranger à vous, puisse déformais entrer dans mon ame.

CIDALIE.

Ce retour m'est dû, j'en conviens, puisque l'attachement qui me lie à vous est la passion dominante de mon cœur, & fit dans tous les temps le destin de ma vie.

LA MARQUISE.

Venez, mes charmantes amies; venez, Cidalie, écrire votre billet; car j'ai autant d'impatience que vous de voir votre frere, & d'être témoin de sa joie.

CIDALIE.

Allons, ne différons plus; venez.

(*Elles sortent.*)

FIN.

LA

BONNE MERE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

La Comteſſe D'ORSAN.

Le Comte D'ORSAN, *Mari de la Comteſſe.*

ÉMILIE,
AGATHE, } *Filles de la Comteſſe.*
HENRIETTE,

CÉLIE, *Sœur de la Comteſſe.*

La Marquiſe AURORE, *Fille de Célie.*

Madame DUFRAIGNE, *Gouvernante des Filles de la Comteſſe.*

LUCETTE, *Femme-de-chambre de la Comteſſe.*

Le Comte de MONCALDE, *Perſonnage muet.*

Pluſieurs Domeſtiques.

La Scene eſt à Paris, chez la Comteſſe.

LA

BONNE MERE,

COMÉDIE.

Le chef-d'œuvre d'amour eſt le cœur d'une mere.
M. Gaillard.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

EMILIE.

QUOI, ma Bonne, nous ne pouvons entrer chez maman? Il eſt cependant neuf heures.

Mad. DUFRAIGNE.

Elle eſt éveillée, mais vous ne pouvez

la voir; elle eſt enfermée avec Madame Célie.

AGATHE.

Comment! Avec ma tante, à l'heure qu'il eſt? Cela eſt ſingulier! ma tante qui ordinairement ne ſe leve jamais avant midi!

HENRIETTE.

Oh pour moi, quand je ſerai ma maîtreſſe, je ferai comme ma tante, je me leverai tard auſſi...

EMILIE.

En vérité, ma ſœur, quand on a le bonheur d'avoir une mere comme la nôtre, on ne doit pas ſe propoſer de ſuivre un autre exemple; pourrions-nous trouver un meilleur modele?

HENRIETTE.

Non, ſûrement; mais je crois qu'il eſt plus facile d'imiter ma tante que maman, & c'eſt ce qui me fait balancer dans mon choix.

EMILIE.

Il eſt ſans doute difficile d'atteindre à la perfection; mais du moins, Henriette, il eſt beau d'en former le projet.

HENRIETTE.

Moi, j'ai peu d'ambition, je vous l'avoue; & puis je ſens que je ne ſerai jamais parfaite; n'eſt-ce pas, ma bonne?

Mad. DUFRAIGNE.

Mais c'eſt ſelon.

HENRIETTE.

C'eſt ſelon... Comment donc, voilà une réponſe bien douce, ma bonne... Je pour-

rois devenir parfaite ?.... Cela me paroît drôle... Emilie, Agathe, entendez-vous ? Ma bonne ne déſeſpere pas de me voir parfaite : eh bien, je ne m'y attendois pas, par exemple...

AGATHE.

Cette opinion devroit vous encourager.

HENRIETTE.

Mais ma bonne a peut-être dit cela pour ſe moquer de moi...

Mad. DUFRAIGNE.

Non, point du tout, je le penſe; il eſt très-poſſible que vous ſoyez un jour bonne, douce, aimable, complaiſante, enfin une perſonne accomplie.

HENRIETTE.

Accomplie !... Oh celui-là eſt trop fort, je n'y tiens pas; ma bonne, permettez-moi de vous embraſſer... Accomplie... Comme ma ſœur aînée, comme Emilie ?.... Pardonnez, Agathe, ſi je ne vous cite pas... vous ſavez bien que vous ne valez guere mieux que moi...

AGATHE.

Je ſais du moins que je ne puis me comparer à Emilie; mais je l'aime trop, pour en être jalouſe.

EMILIE.

En me louant ainſi, ma ſœur, vous ne prouvez que l'excès de votre modeſtie.

HENRIETTE.

Fort bien, des compliments... Mais revenons à mes perfections futures; ma chere bonne, encore un mot là-deſſus;

vous croyez donc que je ſerai un petit ange ?

Mad. DUFRAIGNE.

Je vous le répete, Mademoiſelle ; ſi cela arrive, je n'en ſerai nullement ſurpriſe.

HENRIETTE.

Mais, ma bonne, ma petite bonne, ſur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui ? Vous m'enchantez.

Mad. DUFRAIGNE.

Ce n'eſt pas que je m'aveugle ſur vos défauts ; vous êtes moqueuſe à l'excès, inappliquée, légere, étourdie, contrariante, médiſante, babillarde, vous parlez à tort & à travers ; enfin, il eſt impoſſible de trouver une jeune perſonne de treize ans plus incommode, plus ridicule & plus inſupportable.

HENRIETTE, *faiſant une grande révérence.*

Voilà un très-joli portrait ; & s'il eſt reſſemblant, je ſuis dans un beau chemin pour arriver à la perfection que vous avez la bonté de me promettre.

Mad. DUFRAIGNE.

Je ne vous l'ai pas promis ; j'ai dit ſeulement qu'on pouvoit encore l'eſpérer. Vous n'êtes qu'un enfant, & votre défaut d'application vous a même laiſſée fort au-deſſous de votre âge ; vous n'avez pas plus de ſept ans pour la raiſon.

HENRIETTE, *riant.*

Sept ans !... Je n'ai que ſept ans.... Vous l'avez calculé.... Ce n'eſt pas ſept

ans & demi ou huit, c'eſt ſept ans tout juſte?... Je trouve cela très-plaiſant.

Mad. DUFRAIGNE.

Et cet excès d'enfance rend toutes vos folies plus excuſables...

HENRIETTE.

Sûrement, puiſque je n'ai que ſept ans, on me doit de l'indulgence; je ſuis pourtant bien-aiſe de ſavoir cela, j'en profiterai.

Mad. DUFRAIGNE.

Et cet enfantillage retarde le développement de votre eſprit. Mais ſi vous aimez Madame votre mere, & ſi vous avez le ſens commun, vous vous corrigerez.

HENRIETTE.

J'aime maman de tout mon cœur, cela eſt bien ſûr.

EMILIE.

Oh j'en réponds.

AGATHE.

Et moi auſſi, par exemple.

Mad. DUFRAIGNE.

Si cela eſt...

HENRIETTE.

Si cela eſt!... Ne parlez pas ainſi, ma bonne; accuſez-moi de tout ce qu'il vous plaira, excepté d'avoir un mauvais cœur.

Mad. DUFRAIGNE.

Eh bien, puiſque vous aimez Madame, vous vous corrigerez, parce que vous ne voudrez pas faire le malheur de ſa vie.

EMILIE.

Cela n'eſt-il pas conſéquent?

HENRIETTE.

Oui, j'en conviens; voilà un raisonnement qui me frappe...

AGATHE.

Ah, voici Lucette; maman nous demande peut-être?...

SCENE III.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE. AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

EMILIE.

Eh bien, Lucette, peut-on entrer chez maman?

LUCETTE.

Non, Mademoiselle, pas encore...

HENRIETTE.

Mon Dieu, que cela est long!

LUCETTE.

C'est une sérieuse conférence, je le parierois bien. Madame Célie avoit l'air si affairé.... & puis Madame est enfermée avec elle au verrou.

HENRIETTE.

Au verrou!

AGATHE.

Au verrou!

HENRIETTE.

Nous n'avons jamais vu cela.

LUCETTE.

Et Madame Célie étoit ici avant que Ma-

dame fut éveillée ; & sûrement Madame Célie ne se leve pas à huit heures pour une bagatelle.

HENRIETTE.

Oh, certainement.... Eh bien, je devine ce que c'est. Il s'agit de quelque histoire arrivée à ma cousine.

LUCETTE.

Madame la Marquise Aurore?

HENRIETTE.

Oui. Ma tante n'est pas toujours contente d'elle. Je sais cela, moi.

LUCETTE.

Bon!...

HENRIETTE.

Oh que oui; ma cousine est.... attendez donc que je me souvienne comment cela s'appelle préciſément.... ma cousine est... coquette; voilà le mot.

Mad. DUFRAIGNE.

Mais, fi donc, Mademoiselle; savez-vous de quoi vous accusez Madame votre cousine?

HENRIETTE.

Eh vraiment oui, ma bonne.... Une coquette, c'est une personne qui fait bien des mines, & qui croit & qui veut gagner tous les cœurs avec cela. C'est une folie bien bête à mon gré...

Mad. DUFRAIGNE.

Vous parlez fort bien de la coquetterie, mais fort mal de Madame votre cousine. Est-ce ainsi qu'on doit traiter une personne

absente, qui vous aime, & à qui vous appartenez d'auſſi près?

HENRIETTE.

Oh oui, elle m'aime! pas trop.... & elle eſt jalouſe de ma ſœur Emilie; je me ſuis apperçue de cela; & moi, pour la faire enrager, je dis toujours devant elle tout le bien que je ſais d'Emilie... D'ailleurs, ma bonne, elle fait gloire d'être coquette, elle le diſoit l'autre jour à mon papa.

Mad. DUFRAIGNE.

Si elle eſt imprudente & étourdie, faut-il que vous ſoyez médiſante? En un mot, Mademoiſelle, je vous défends de parler d'elle de cette maniere. Allons, aſſeyons-nous près de cette table, & prenez vos ouvrages, puiſque nous attendrons peut-être ici encore une demi-heure. (*Elles ſe rangent autour d'une table, & tirent de leurs ſacs différents petits ouvrages. Lucette reſte debout derriere la chaiſe d'Emilie.*)

HENRIETTE, *après un long ſilence, frappant un grand coup ſur la table.*

Ah, pour le coup, je l'ai deviné!...

AGATHE.

Mon Dieu, ma ſœur, vous m'avez fait peur.

Mad. DUFRAIGNE.

Mais à qui en avez-vous, Mademoiſelle?

HENRIETTE.

Je ſais le ſujet de l'entretien de maman & de ma tante.... Emilie, cela vous regarde.

EMILIE.

De grace, ma sœur, gardez vos conjectures pour vous.

HENRIETTE.

Ah, ah, vous rougissez... Vous pénétrez ma pensée.

LUCETTE, *à Henriette.*

Mais vous aussi, Mademoiselle, vous rougissez.

HENRIETTE.

Enfin, toujours je suis sûre de mon fait; on va marier Emilie...

LUCETTE.

Oh, si cela étoit, quelle joie dans la maison!...

EMILIE.

Si j'y suis aimée, peut-on desirer de me voir changer d'état, quand je suis si parfaitement heureuse!...

LUCETTE.

Mais, Mademoiselle, nous ne vous perdrions pas; sûrement vous logeriez ici; Madame votre mere ne se séparera jamais de vous.

EMILIE.

Ah, du moins, j'en suis bien certaine; elle sait bien que je ne pourrois être heureuse, non-seulement dans une autre rue, mais dans une autre maison que la sienne.

HENRIETTE, *révant, les coudes sur la table, & comptant par ses doigts.*

Mais qui... Qui est-ce qui vient ici?... Voyons.... M. de Saint-Vallier?... oh il est trop laid.., M. de Ponteran? Il est

bien ſombre; & puis c'eſt un vieux garçon; il a au moins trente-cinq ans?... M. de Bleville? Il a une perruque... M. de Cremi? Il eſt veuf; je n'aime pas les veufs... M. de Moncalde?...

AGATHE.

Fi donc, ma ſœur, un Portugais, un étranger...

HENRIETTE.

Mais vous ne me laiſſez pas achever, j'allois l'exclure... J'en ſuis fâchée pourtant; car c'eſt le ſeul aimable; l'air ſi doux, ſi noble... avec cela d'une politeſſe.... comme il aime papa & maman! il parle ſi bien de maman!... Je ſuis ſûre auſſi qu'il trouve Emilie charmante; car quand elle chante ou qu'elle joue de la harpe, il ſe fâche, ſi l'on fait le moindre petit bruit dans la chambre.... Et puis mon frere Charles, qui reſſemble tant à Emilie, eſt celui qu'il aime le mieux; celui qu'il a toujours ſur ſes genoux.... Je vois tout cela, moi, ſans faire ſemblant de rien.

Mad. DUFRAIGNE.

Ah ça, Mademoiſelle, finirez-vous? Convient-il à une jeune perſonne de parler ainſi de mariage, de chercher à pénétrer les ſecrets de ſa famille, & de publier ſes conjectures? En vérité, vous n'avez pas d'idée ni de la diſcrétion, ni de la modeſtie qui devroient vous diſtinguer.

HENRIETTE.

Ma chere bonne, ſouvenez-vous que je n'ai que ſept ans...

Mad. DUFRAIGNE.

Souvenez-vous, Mademoiselle, que je vous ai priée d'apprendre à vous taire, & ayez la bonté de commencer dans cet instant. C'est le bavardage qui produit presque toutes les indiscrétions & les méchancetés; d'ailleurs, il ôte à une femme toutes ses graces; & s'il étoit possible qu'une personne très-spirituelle eût ce défaut, malgré son mérite, on ne la regarderoit que comme une commere aussi ridicule qu'importune.

HENRIETTE, *à part.*

Voilà un discours bien long pour louer le silence.... (*Haut.*) Ma bonne, permettez-moi une question; c'est pour mon instruction : *bavardage* est-il un mot François?

Mad. DUFRAIGNE.

Mademoiselle, je l'ignore : je n'ai point appris ma langue par principes; je puis me servir de mauvaises expressions, mais je ne vous donnerai que de bons préceptes; ne vous arrêtez point aux mots, ne vous attachez qu'aux choses; c'est une habitude que je vous conseille de prendre.

HENRIETTE, *après un moment de silence, touſſe avec affectation.*

Voilà une terrible quinte, j'étouffe...

LUCETTE, *riant.*

Oui, d'envie de parler... Ah, la bonne, permettez-vous que je conte une histoire à ces Demoiselles?

HENRIETTE.

Ah, une hiſtoire!... (*Elles ſe levent toutes.*)

Mad. DUFRAIGNE.

Oui, contez.

LUCETTE.

Tenez, d'abord, regardez cette bague...

AGATHE.

Oh qu'elle eſt jolie...

LUCETTE.

On me l'apporta il y a deux jours, en me priant d'engager Madame à l'acheter.

EMILIE.

De quel prix eſt-elle?

LUCETTE.

On n'en demande que vingt-cinq louis, & elle en vaut bien cinquante.

HENRIETTE.

Eh bien, maman l'a-t-elle achetée?

LUCETTE.

Point du tout; l'excès du bon marché a fait ſoupçonner à Madame, ou que la bague étoit volée, ou qu'elle appartenoit à une perſonne qui ſe trouvoit dans un preſſant beſoin d'argent, & Madame m'a chargée de faire à cet égard les plus grandes informations.

EMILIE.

Qu'avez-vous découvert?...

LUCETTE.

Que cette bague appartient en effet à une femme de Province, très-malheureuſe dans ce moment; qui venue ici pour quelques affaires, y eſt tombée malade; & à peine

convaleſcente d'une fievre maligne qui a duré cinq ſemaines, ſe trouve ſans argent, preſſée par des créanciers, & dans un très-grand embarras. Elle ne veut avoir recours à perſonne; & en atendant les ſecours qui doivent lui être envoyés de ſa Province, elle eſt obligée de vendre cette bague pour vivre. Cette hiſtoire m'a fait découvrir auſſi que dans la même auberge où loge cette Dame, il y a une vieille fille aveugle dont elle prenoit ſoin, qu'elle a été obligée d'abandonner, & qui eſt dans la plus affreuſe miſere.

AGATHE.

Maman ſait-elle tout cela?

LUCETTE.

Non, pas encore; mais je lui en rendrai compte auſſi-tôt que Madame Célie ſera ſortie.

Mad. DUFRAIGNE.

Je ſais bien ce que fera Madame.

LUCETTE.

Oh oui; cela n'eſt pas difficile à deviner.

EMILIE.

Cette pauvre Dame, qui s'eſt vue contrainte d'abandonner cette malheureuſe fille aveugle, que je la plains!

Mad. DUFRAIGNE.

En effet, voilà un des grands motifs de compaſſion que doit exciter la miſere; c'eſt de ne pouvoir ſuivre les mouvements d'humanité qui ſont ſi naturels.

EMILIE.

Où loge cette pauvre aveugle?

LUCETTE.

Ici près. Oh, Madame lui donnera sûrement...

Mad. DUFRAIGNE.

N'importe, il ne faut pas priver ces Demoiselles du bonheur de contribuer à une bonne action.

HENRIETTE.

Je donnerai à Lucette ce que je lui destine, si elle veut bien s'en charger.

AGATHE.

Et moi aussi.

Mad. DUFRAIGNE.

Et moi, Mesdemoiselles, j'imiterai l'exemple que je reçois de vous, & je donnerai aussi suivant mes moyens.

LUCETTE.

Je ferai de même, & de bon cœur... Mais on vient... C'est peut-être Madame?

HENRIETTE.

Non, point du tout; c'est ma cousine.

LUCETTE.

Oh, Madame la Marquise Aurore... Je m'en vas.

AGATHE.

Vous ne la trouvez donc pas aimable, Lucette?

LUCETTE.

Non, Mademoiselle; tout au contraire. (*Elle sort.*)

Mad. DUFRAIGNE.

Qu'est-ce qui nous l'amene si matin?

SCENE III.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LA MARQUISE.

(*Madame Dufraigne va se mettre à la table pour travailler.*)

LA MARQUISE.

Ah, voilà mes cousines... Bon jour, chere Emilie. (*A Agathe.*) Bon jour, mon cœur. (*A Henriette.*) Bon jour, petit chaton... Votre servante, Madame Dufraigne. N'êtes-vous pas étonnées de me voir sur pied à dix heures?... Aussi je suis morte. Devinez à quelle heure je me suis couchée?.. Au jour, au grand jour. Je n'ai été que quatre heures dans mon lit. Par quel hasard ma tante n'est-elle pas avec vous? il faut que je lui parle; il le faut absolument; & mon oncle n'est pas encore levé, à ce qu'on m'a dit?

EMILIE.

Non, il s'est couché très-tard hier...

LA MARQUISE.

Cela est piquant à mourir; je viens ici pour une affaire très-importante, très-pressée. J'ai infiniment de confiance en mon oncle... Emilie, j'aime beaucoup votre coëffure; elle est simple, négligée, mais elle a

beaucoup de graces. Tous ces cheveux-là ſont-ils à vous ?

EMILIE.

Je n'en porte jamais de faux.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus ; je hais l'art...

HENRIETTE.

Oh, ma couſine, grondez donc votre femme-de-chambre.

LA MARQUISE.

Cela m'arrive ſouvent ; mais pourquoi le voulez-vous ?

HENRIETTE.

C'eſt qu'elle vous a coëffée de maniere qu'on jureroit que vous avez de chaque côté deux fauſſes boucles.

LA MARQUISE.

Oh, elles ſont bien à moi... Mais dites-moi donc, que fait votre maman ?

AGATHE.

Elle eſt enfermée avec ma tante.

LA MARQUISE.

Avec ma mere ?

AGATHE.

Oui.

LA MARQUISE.

Cela eſt ſurprenant... & cela me dérange beaucoup ; mais croyez-vous que ma mere vienne avec la vôtre ici ?

AGATHE.

Je l'ignore.

LA MARQUISE.

J'ai envie de m'en aller... Je ne ſais ce que je dois faire... En ſortant, j'ai peur

de la rencontrer... Allons, je vais attendre encore un peu... Emilie, vous avez été hier au bal; vous aviez un habit charmant, à ce qu'on m'a dit. A propos, je vous prie de m'envoyer votre tailleur; votre habit a eu beaucoup de succès, mais on a trouvé que vous n'aviez pas assez de rouge... En avez-vous ce matin?

EMILIE.

A l'heure qu'il est? Mais vous vous moquez...

AGATHE.

D'ailleurs, elle n'en met pas même pour aller au bal; elle a des couleurs si belles & si vives.

LA MARQUISE.

N'importe, il en faut pour le bal; n'en point mettre, a l'air d'une prétention. Moi, je vous avertis de ce qu'on dit. Je déteste le rouge aussi; on prétend que je pourrois m'en passer; mais je crains tant de me singulariser...

AGATHE.

Vous êtes mariée, cela est différent.

LA MARQUISE.

Henriette, comment va le clavecin?

HENRIETTE.

Pas trop bien, ma cousine; mais c'est Agathe qu'il faut entendre, & ma sœur Emilie de la harpe!...

LA MARQUISE.

Dieu merci, pour moi, on ne m'a rien fait apprendre; & quand il faut s'élever soi-même, on a quelque mérite à n'être pas

une imbécille... J'avois des dispositions pour les instruments... des dispositions incroyables... Au reste, à quoi tout cela est-il bon? Je vois qu'on n'en réussit pas mieux dans la société. Pourvu qu'on soit jolie & qu'on ait de l'esprit, c'en est bien assez pour plaire.

Mad. DUFRAIGNE, *à part.*

Voilà une conversation qui prend une mauvaise tournure... (*Haut.*) Mademoiselle Henriette, Mademoiselle Agathe, voulez-vous bien venir auprès de moi. J'ai vos livres dans mon sac, & vous lirez en attendant Madame.

HENRIETTE.

Et ma sœur?

Mad. DUFRAIGNE.

Elle est assez formée pour entretenir Madame la Marquise, & même je connois trop Mademoiselle Emilie pour n'être pas sûre qu'elle saura retirer un très-grand profit d'une telle conversation.

LA MARQUISE.

Vous faites bien de l'honneur à ma morale, Madame Dufraigne.

Mad. DUFRAIGNE.

Pas plus qu'il ne faut, Madame.

HENRIETTE, *riant.*

Non, non...

LA MARQUISE.

De quoi riez-vous, Henriette?

HENRIETTE.

Demandez à mes sœurs; car je parie qu'elles ont autant d'envie de rire...

EMILIE.

Elle eſt folle.

Mad. DUFRAIGNE.

Allons, venez, Meſdemoiſelles. (*Elles vont s'aſſeoir, & liſent.*)

LA MARQUISE.

Quel âge avez-vous, Emilie? N'êtes-vous pas dans votre dix-neuvieme année?

EMILIE.

J'ai eu dix-ſept ans le douze de ce mois.

LA MARQUISE.

Bon; j'ai quatre ans de plus!... Je croyois qu'il n'y avoit que trois années de différence entre nous... Mon Dieu, ma couſine, que je voudrois vous voir mariée... Il eſt bien temps de s'en occuper... Moi, je n'avois que ſeize ans quand je me ſuis mariée.

EMILIE.

Cela eſt tout ſimple, vous étiez un excellent parti, & moi je n'ai rien.

LA MARQUISE.

Oui, deux ſœurs & deux freres; on ne ſe marie pas avec cela... Je crains, mon cœur, que vous ne ſoyez obligée de vous réſoudre à vous établir en Province; à Paris, cela me paroît impoſſible. Il faut bien ſe faire une raiſon... Au reſte, ſi vous ſaviez tous les écueils qu'on rencontre dans le grand monde, vous ſeriez conſolée de n'être pas vraiſemblablement deſtinée à y vivre... Quand on eſt aimable & jolie, on inſpire malgré ſoi des ſentiments qui ſont bien importuns... On eſt obſédée, ſuivie,

perſécutée... Et puis la jalouſie d'un mari, l'envie des femmes!... Ah, vous ſerez bien heureuſe de ne pas connoître tout cela!... A propos, le Comte de Moncalde n'a-t-il pas dîné hier ici?

EMILIE.

Oui...

LA MARQUISE.

Je ne ſais comment il a fait; mais il a trouvé le moyen de ſe lier intimement avec tous mes parents... Je le rencontre partout. Comment éviter cela, par exemple?.. Le pauvre homme!... C'eſt une tête bien dérangée... Ne parlez point de cela, Emilie, je vous prie... Il eſt aimable; d'ailleurs, j'en fais grand cas. Il a un ton excellent; il eſt très-extraordinaire qu'un étranger, un Portugais, ait cette grace-là... Il me diſoit l'autre jour, qu'il regardoit la France à préſent comme ſa véritable patrie... Je ſais bien pourquoi; cela fait pitié... Mais ma tante ne vient point; je ne puis l'attendre plus long-temps; vous lui direz, ma couſine, que je reviendrai. Il faut que je la voye aujourd'hui. Je pars pour Verſailles après ſouper; ma ſemaine commence demain. Quel ennui! j'en ſuis excédée d'avance.

EMILIE.

Mais je vous ai vue deſirer une place avec tant d'ardeur; ſouvenez-vous donc de toutes les démarches que vous avez fait faire à maman à ce ſujet...

LA MARQUISE.

Oh, c'eſt que je ne me faiſois pas d'idée de l'ennui mortel d'un ſemblable eſclavage.

EMILIE.

Si cet eſclavage eſt ſi pénible, qui vous empêche de le quitter? Je ſais que les perſonnes dont vous dépendez, vous le permettroient volontiers.

LA MARQUISE.

Les perſonnes dont je dépends!.. Vous avez des expreſſions bien ſoumiſes...

EMILIE.

Ne dépend-on pas d'un mari, d'une mere, d'un beau-pere?...

LA MARQUISE.

A vingt-un ans, quand on eſt mariée depuis cinq?... Du moment qu'on va ſeule, on ne dépend que de ſa volonté. Vous croyez peut-être que j'ai encore beſoin d'un chaperon?...

EMILIE.

Mais... Je crois qu'un guide ne vous ſeroit pas inutile; & je penſe qu'on ne peut jamais ſe ſouſtraire à l'autorité d'un mari, & qu'on doit dans tous les temps, ſuivre, chérir & reſpecter les conſeils d'une mere.

LA MARQUISE.

Voilà une très-ſublime morale; il eſt vrai qu'elle ne renferme pas des idées bien neuves.

EMILIE.

Non, ce ſont des principes communs; ils

ſont trop naturels & trop ſacrés, pour n'être pas généralement reçus...

LA MARQUISE.

En vérité, vous parlez à ravir; cependant je vous conſeille, ſi vous vivez jamais dans le monde, de quitter ce petit ton dogmatique, dont on pourroit prendre la liberté de ſe moquer.

EMILIE.

Je ſais la déférence que je dois à une femme mariée & plus âgée que moi, & j'ai cru que ce n'étoit pas y manquer que de vous déclarer une façon de penſer, qui, j'en ſuis ſûre, au fond ſe rapporte à la vôtre. D'ailleurs, vous connoiſſant depuis mon enfance, ayant l'avantage de vous appartenir, je me ſuis flattée que vous excuſeriez une liberté que je ne prendrois ſûrement pas avec toute autre. Enfin, ſoyez ſûre, ma couſine, que ſi je vis jamais dans le monde, je ſaurai me taire, écouter, & que ſur-tout je ne haſarderai point de montrer des principes qui pourroient donner de mon caractere une opinion déſavantageuſe.

LA MARQUISE, *regardant à ſa montre.*

Eh, mon Dieu, il eſt dix heures!... Adieu, ma couſine; je vous prie de dire à ma tante que je reviendrai... (*Elle s'approche de la table.*) Adieu, ma petite Henriette; que liſez-vous-là, mon enfant?... (*Elle lit ſur ſon épaule.*) *L'Hiſtoire de France*; quel ennui!... Et vous, Agathe?... *L'Hiſtoire Romaine*... (*Elle hauſſe les*

épaules.) Pauvres malheureuſes, que je vous plains!... Emilie, vous ſavez tout cela par cœur, n'eſt-ce pas? Je vous en fais mon compliment. Pour moi, je vous déclare que j'ignore en quelle année Rome fut fondée; que je ne pourrois pas deſſiner un œil, que je ne ſais pas une note de muſique, & que, malgré cette profonde ignorance, j'ai dans la ſociété aſſez de ſuccès & d'envieux, pour être en état de voir ſans envie moi-même les talents & l'exiſtence des autres.... Mais, pourſuivez vos lectures; c'eſt toujours bien fait, ſi cela vous amuſe. Adieu, je vous ſouhaite bien du plaiſir.... Ne vous dérangez pas, Madame Dufraigne... Adieu, à ce ſoir...

SCENE IV.

Madame DUFRAIGNE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

OUI, oui, parce qu'elle ne ſait rien, elle ſe moque de l'inſtruction; mais moi, je crois qu'il eſt encore plus aiſé de ſe moquer de l'ignorance... Et puis quand elle dit qu'elle n'eſt pas envieuſe, c'eſt pour rire qu'elle prétend cela; il n'y a qu'à voir comme elle en revient toujours à ma ſœur Emilie!... Eh bien, ma bonne, c'eſt ſingulier,

mais perſonne au monde ne me donne tant d'envie d'apprendre que ma couſine : oh je ne veux pas lui reſſembler ; d'abord, quand ce ne ſeroit que pour cela, je m'inſtruirai...

EMILIE.

Ah ! j'entends la voix de maman.

AGATHE.

Oui ; c'eſt elle & ma tante.

SCENE V.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, Madame DUFRAIGNE.

LA COMTESSE.

(*Ses filles vont lui baiſer la main, elle les embraſſe.*)

MES enfants, je ne pourrai pas vous donner vos leçons ce matin ; mais allez dans ma chambre, vous y trouverez les cartes de géographie préparées, & je charge Emilie de me remplacer aujourd'hui, & de tenir mon école. Agathe, avez-vous joué du clavecin ?

AGATHE.

Oui, maman.

HENRIETTE.

Et moi, j'ai appris mes vers, mon hiſtoire, j'ai pris ma leçon d'accompagnement,

ment, j'ai écrit deux pages; & ma bonne eſt très-contente de moi.

LA COMTESSE.

Allez, mes enfants, dans ma chambre: Madame Dufraigne, conduiſez-les.

HENRIETTE.

Adieu, maman; adieu, ma tante.

CÉLIE.

Embraſſez-moi, ma chere Emilie.... Comme elle a l'air doux & raiſonnable!... Charmante perſonne!... (*Madame Dufraigne ſort avec ſes éleves.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, CÉLIE.

LA COMTESSE.

OUI, c'eſt en effet une charmante perſonne... Cette figure intéreſſante & noble, cette phyſionomie ſi douce & ſi tendre peignent bien ſon caractere & ſon ame! Remplie d'inſtruction & de talents, adorée de tout ce qui l'approche, louée par tout ce qui la connoît, elle n'en eſt pas plus vaine; elle n'attribue ſes ſuccès qu'à ſon éducation; elle imagine que toute autre, élevée comme elle, auroit les mêmes avantages. Les louanges qu'on lui donne, redoublent ſa reconnoiſſance pour moi; c'eſt à moi ſeule qu'elle croit les devoir. Elle m'en aime davantage, & ne peut s'en enorgueillir. Je ne

connois point de raiſon plus ſaine & plus ſolide que la ſienne; elle eſt d'une franchiſe incomparable, & en même-temps d'une parfaite diſcrétion; enfin, elle joint à tant de qualités ſi rares une douceur inaltérable, & toute la candeur & l'aimable timidité de ſon âge.

CÉLIE.

Que vous êtes heureuſe, ma ſœur, & que mon ſort eſt différent!... Mais il eſt injuſte d'envier un bonheur qu'on n'a pas mérité. Ah, combien cette réflexion ajoute d'amertume à nos peines!... J'ai négligé l'éducation de ma fille, & ma fille fait mon malheur!... Mais ne parlons que de la vôtre, ne parlons que d'Emilie; elle m'eſt preſque auſſi chère qu'elle vous l'eſt à vous-même.

LA COMTESSE.

Ah, ma ſœur, ſouffrez que je le diſe, nul ſentiment ne peut ſe comparer à celui que j'ai pour elle!... & je ſuis à la veille peut-être de me ſéparer pour jamais de cet objet ſi paſſionnément aimé!... Ce que vous m'avez déclaré ce matin ne m'a point étonné, je l'avois prévu; mais cette certitude m'accable, je l'avoue. Au reſte, ne craignez point ma foibleſſe, elle n'éclatera que devant vous... Ah, peut-on héſiter un inſtant à tout ſacrifier au bonheur de ce qu'on aime?...

CÉLIE.

J'avois une répugnance extrême à me charger d'une ſemblable propoſition, je ſentois le coup que j'allois vous porter;

cependant le peu de fortune d'Emilie, les avantages brillants de cette alliance, m'ont décidée à vous en parler.... D'ailleurs, vous seule avez le droit de prononcer un refus...

LA COMTESSE.

Je n'en abuserai pas, soyez-en sûre.

CÉLIE.

Vous allez voir mon frere, & lui faire part de cette proposition?

LA COMTESSE.

Je l'attends, il va venir... Hélas! je lui prépare un triste réveil.

CÉLIE.

Vous avez un empire absolu sur lui, il ne fera que ce que vous lui prescrirez.

LA COMTESSE.

En effet, sa bonté m'a laissée maîtresse absolue de mes filles... Je justifierai, je m'en flatte, une confiance si flatteuse & si chere.

CÉLIE.

Nous seules faisons notre destinée, vous en êtes bien la preuve : vous fûtes mariée sous les auspices les plus malheureux; subjugué par une passion fatale, celui qui vous donnoit sa main vous refusoit son cœur; il obéissoit avec désespoir à des parents impérieux. Aussi-tôt que vous fûtes engagés, il eut la dureté de vous faire connoître ses sentiments : toute autre à votre place n'eût suivi que les mouvements d'un dépit trop bien fondé : vous n'écoutâtes que votre devoir, & vous en rece-

vez le prix. Ce même homme qui vous dédaignoit, ſentit bientôt l'excès de ſon égarement; il en gémit, le répara d'abord par l'eſtime & les égards, & enfin par l'attachement le plus ſolide, & la confiance la plus entiere.... Mais on vient, c'eſt lui ſans doute; je vous laiſſe... Je reviendrai tantôt m'informer du réſultat de votre entretien...

LA COMTESSE.

Pourquoi me quitter déja?...

CÉLIE.

J'ai des affaires, il faut que je parle à ma fille; elle me donne un chagrin!... Elle ſe perd abſolument: je vous conterai cela ce ſoir. Adieu, ma ſœur...

LA COMTESSE.

Si j'ai beſoin de vous, où vous trouverai-je?

CÉLIE.

Chez moi; je n'en ſortirai que pour venir ici. Adieu, ma chere amie, à ce ſoir... (*Elle ſort.*)

LA COMTESSE, *ſeule.*

Emilie.... ma fille.... Je me ſéparerois d'elle... & pour jamais!... pour jamais!... moi, vivre ſans elle!... Eh, qu'importe ma vie, pourvu qu'Emilie ſoit heureuſe!... On vient... Ah, cachons mes pleurs & ma foibleſſe...

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE COMTE, *en robe de chambre.*

LA COMTESSE.

PARDONNEZ-MOI de vous avoir fait éveiller; mais j'avois à vous parler d'une affaire si importante...

LE COMTE.

Vous m'inquiétez.... Vous avez pleuré, je le vois; qu'avez-vous, ma chere amie?...

LA COMTESSE.

Je suis un peu troublée, je l'avoue; cependant je n'ai rien de fâcheux à vous apprendre... au contraire...

LE COMTE.

A cette émotion, je devine qu'il est question d'Emilie...

LA COMTESSE.

Il est vrai... Ma sœur est venue ce matin me proposer un mariage pour elle...

LE COMTE.

Eh bien?...

LA COMTESSE.

Celui qui la demande possede les avantages de la fortune, de la naissance, & d'un mérite personnel universellement reconnu. Il a trente ans; sa figure est agréable; il aime Emilie; il ne veut qu'elle, &

refuſe même la dot que nous devions lui donner...

LE COMTE.

Mais comment n'êtes-vous pas tranſportée de joie?... Je brûle de ſavoir ſon nom...

LA COMTESSE.

Vous le connoiſſez ; il vient ſouvent ici, & vous l'aimez beaucoup...

LE COMTE.

Satisfaites donc mon impatience...

LA COMTESSE.

C'eſt le Comte de Moncalde...

LE COMTE.

Le Comte de Moncalde!... un étranger... Mais ſans doute que ſon projet eſt de s'établir en France?

LA COMTESSE.

Hélas! il dit qu'il ne veut prendre aucune eſpece d'engagement à cet égard ; c'eſt aſſez déclarer le deſſein qu'il a de retourner dans ſa patrie.

LE COMTE.

Et vous ſeriez tentée de lui donner votre fille?...

LA COMTESSE.

Je le vois depuis quatre ans ; je connois parfaitement ſon caractere ; il n'en eſt point de plus vertueux & de plus eſtimable ; il eſt rempli d'eſprit & d'agréments ; il eſt ſenſible, inſtruit, naturel, il a pour les talents un goût paſſionné : enfin, il a toutes les qualités qui peuvent rendre ma fille

heureuſe; & je la lui refuſerois?.... Ah, mon ami, pourriez-vous me croire perſonnelle, à un excès ſi coupable?...

LE COMTE, *lui prenant la main.*

Mais dois-je ſouffrir un ſacrifice qui feroit le malheur de votre vie?... D'ailleurs, moi-même je ne pourrois me réſoudre à perdre Emilie; elle eſt ma fille; elle eſt mieux encore, elle eſt votre ouvrage. Je retrouve en elle votre eſprit, vos vertus; non, non, n'eſpérez pas que je conſente jamais à m'en ſéparer... Je me fais une idée ſi douce de la voir dans le monde, de jouir de ſes ſuccès; combien les éloges qu'elle recevra me feront chers, puiſqu'ils ſeront dus à vos ſoins!... Quoi, vous auriez conſacré les plus belles années de votre vie à ſon éducation, pour la voir cruellement arrachée de vos bras & de ſa patrie, & pour perdre en un inſtant le fruit de quinze ans de peines & de travaux?

LA COMTESSE.

J'ai travaillé pour ſon bonheur, & non pour la vanité. Songez-vous à la médiocrité de ſa fortune, & aux avantages ineſpérés & brillants de l'alliance qui nous eſt offerte? Un homme aimable & vertueux, de la naiſſance la plus diſtinguée, & poſſeſſeur d'une fortune immenſe!.... Il eſt vrai, je ſerai ſéparée d'Emilie, mais elle ne m'oubliera jamais; cette idée me conſolera; oui, tranquille ſur le ſort de ma fille, je pourrai tout ſupporter...

LE COMTE.

Mais, Emilie elle-même se résoudra-t-elle à vous quitter?...

LA COMTESSE.

La raison peut tout sur elle... Cet effort sans doute lui coûtera, j'aime à le penser; mais si le caractere & la personne du Comte de Moncalde lui conviennent, je me charge de la décider à ce sacrifice, tel pénible qu'il puisse être.... Enfin, je vous conjure de vous reposer sur moi du soin de son bonheur.

LE COMTE.

Eh bien, vous le voulez, j'y consens; c'est vous en effet, ma chere amie, qui devez disposer d'elle; pourrois-je vous disputer un empire qui vous est acquis par tant de peines?... Vous vous sacrifierez pour cet objet si cher, je le prévois; je n'aurois pas votre courage, mais je l'admire, & ne puis vous résister davantage... Que vous allez vous préparer de regrets; & moi-même, comment soutiendrai-je vos chagrins & les miens; vos larmes, & la privation d'Emilie?...

LA COMTESSE.

Non, ne le craignez point, je ne troublerai pas votre vie par des plaintes superflues; pourrois-je me livrer à ma douleur, quand ma plus grande consolation sera l'espoir d'adoucir la vôtre?...

LE COMTE.

Ah, vous seule pouvez me tenir lieu de tout... Vous le savez... l'amitié, l'ad-

miration, la reconnoiſſance : voilà les nœuds qui m'attachent à vous ; l'empire que vous avez ſur moi eſt ſi bien juſtifié par vos vertus, que, loin de la déſavouer, je mets ma gloire à le reconnoître.... Je vous dois tout, ma raiſon, mes ſentiments, mes principes, mon bonheur. Je trouve en vous l'amie la plus aimable & la plus indulgente, & les conſeils les plus utiles ; ſoyez donc à jamais l'arbitre du ſort de nos enfants, comme vous l'êtes du mien.... Mais du moins faiſons toutes les tentatives poſſibles pour engager le Comte de Moncalde à s'établir en France... Il paroiſſoit ſi touché de votre tendreſſe pour Emilie ; il témoignoit pour vous un attachement ſi ſincere !.... Comment peut-il concevoir le projet de vous ſéparer de votre fille ?... Je ne puis croire qu'il ſoit inflexible à cet égard.

LA COMTESSE.

Non, ne nous flattons point : ſon caractere eſt ferme & décidé ; il a déclaré poſitivement à ma ſœur qu'il étoit inutile de vouloir lui impoſer la condition de ſe fixer en France ; qu'il ne pouvoit s'y ſoumettre. Son parti eſt irrévocablement pris de retourner en Portugal ; n'en doutez pas.

LE COMTE.

Ah ! que vous m'affligez.... Mais, je vous le répete, la deſtinée d'Emilie eſt entre vos mains ; quoi qu'il puiſſe m'en coûter, je vous en laiſſe la maîtreſſe abſolue,

je ne m'en dédirai point. Lui parlerez-vous aujourd'hui ?

LA COMTESSE.

Oui, après le dîner... Mais il eſt tard ; il faut nous habiller.... Je n'ai point encore vu mes fils, allons chez eux...

LE COMTE.

Je voulois vous conſulter ſur ce qui les regarde ; je ſuis mécontent de leur Gouverneur ; on m'en a propoſé un autre, que je deſirerois que vous viſſiez ; il parle, dit-on, parfaitement l'Anglois ; je n'en pourrai juger...

LA COMTESSE.

Je vous dirai s'il eſt vrai qu'il le ſache bien...

LE COMTE.

Comment ?... Mais vous n'avez jamais appris l'Anglois.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, il y a un an que je l'apprends pour être en état de l'enſeigner à Henriette, qui m'en avoit demandé un maître. Les maîtres en général montrent avec tant de négligence !... Deux ans de leurs leçons ne valent pas trois mois de celles d'une mere...

LE COMTE.

Quelle femme vous êtes !... Ainſi donc, juſqu'à ce que vos enfants ſoient établis, vous paſſerez une partie de votre vie avec des maîtres, vous en conſacrerez une moitié à vous inſtruire, & l'autre à enſeigner... Mais, que dis-je, au milieu de tant de ſoins

& d'occupations, en multipliant ainſi vos devoirs, il vous reſte encore du temps à donner à l'amitié & à la ſociété; comment faites-vous donc?...

LA COMTESSE.

On trouve toujours aſſez de temps pour remplir les devoirs qui ſont chers.

LE COMTE.

Vous m'étonnez ſans ceſſe, je l'avoue... Ah, ſi vos enfants ne vous rendent pas heureuſe, quelle mere pourroit eſpérer des ſiens le bonheur de ſa vie!... Et notre aimable Emilie ſeroit perdue pour vous!... Cette idée eſt affreuſe..... je ne puis la ſupporter. Reverrez-vous votre ſœur aujourd'hui; la chargerez-vous d'une réponſe pour le Comte de Moncalde?

LA COMTESSE.

Il en deſire une prompte; & je la ferai, puiſque vous le permettez, auſſi-tôt que j'aurai connu les diſpoſitions d'Emilie.

LE COMTE.

Emilie refuſera ce mariage, j'en ſuis ſûr...

LA COMTESSE.

Je le crois comme vous; mais ne ſuffit-il pas que ſon cœur ne ſoit pas contraire au Comte de Moncalde, & qu'elle ait pour lui l'eſtime dont il eſt digne?...

LE COMTE.

Allons, il faut donc ſe décider à ce ſacrifice, je le vois.... Parlez à votre fille, parlez-lui ſans moi; je ne pourrois ſoutenir cet entretien; je gâterois votre ouvrage, je ne le ſens que trop... A propos,

dites-moi, si votre niece est instruite de cette affaire ?

LA COMTESSE.

Elle l'ignore entiérement.

LE COMTE.

Elle est venue ce matin deux fois chez moi avant que je fusse éveillé ; que me veut-elle ?

LA COMTESSE.

Mais, n'êtes vous pas son confident ?

LE COMTE.

Oui, quelquefois ; elle me conte toutes les déclarations qu'elle reçoit ; me nomme les gens qui meurent d'amour pour elle ; me demande des conseils : je lui dis qu'elle est jolie, qu'elle me tourneroit la tête si j'avois quinze ans de moins, & elle est enchantée de nos conversations, & soutient à tout le monde que je suis rempli d'esprit & de bon sens.

LA COMTESSE.

Vous feriez bien mieux de lui donner des avis qui lui seroient nécessaires...

LE COMTE.

Si je lui parlois raison, elle ne m'écouteroit pas. Je ne lui sais nul gré de ses prétendues confidences ; je ne les dois qu'à sa ridicule vanité... A propos d'elle, je me rappelle qu'elle m'a fait dire qu'elle reviendroit ; je vais donner l'ordre qu'on ne la laisse pas entrer ; car pour aujourd'hui je ne suis nullement disposé à goûter son en-

tretien... Voulez-vous venir chez nos enfants.

LA COMTESSE.

Volontiers.

LE COMTE.

Venez, ma chere amie. (*Elle lui donne le bras. Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCETTE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Eh bien, Lucette... achevez-moi donc l'hiſtoire de la bague; vous l'avez renvoyée à cette pauvre Dame?

LUCETTE.

Oui, avec quinze louis que Madame lui prête.

HENRIETTE.

Quinze louis!... J'en ſuis bien-aiſe... Et la fille aveugle?

LUCETTE.

Madame lui donne ſix louis...

HENRIETTE.

Oh bien, je lui donnerai auſſi, moi... J'ai deux louis, elle en aura la moitié... Je ferai comme maman, j'aimerai à donner...

LUCETTE.

Oui, mais Madame ne donne jamais rien qu'il ne lui en coûte le ſacrifice de quelque ſuperfluité. On ne peut être véritablement généreuſe ſans cela.

HENRIETTE.

Cependant j'aime bien auſſi les ſuperfluités... Il n'y a que cela de joli. Ah, la voilà, maman.

SCENE II.

LA COMTESSE, ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

HENRIETTE.

MAMAN, maman, je vous prie de me permettre de donner un louis à la pauvre fille aveugle.

LA COMTESSE.

Volontiers : vos sœurs m'ont demandé la même permission ; Emilie donne trois louis ; & Agathe deux ; mais je vous préviens que chacune de nous, en donnant, a fait un sacrifice ; moi, celui d'un tableau ; Emilie, d'un porte-feuille ; & Agathe, d'un chapeau ; j'espere, Henriette, que vous aurez la même raison...

HENRIETTE.

Mais, maman, je n'ai point de sacrifice à faire ; moi, je n'ai envie de rien...

LA COMTESSE.

Il me semble que vous aviez hier le projet d'acheter un pupitre fort joli, que nous avons vu chez un marchand...

HENRIETTE.

Ah, cela est vrai... Mais il me restera un louis ; le pupitre ne coûte que trente-six francs ; Emilie me prêtera douze francs, & je pourrai l'acheter.

LA COMTESSE.

Quoi, recourir aux emprunts, pour une bagatelle dont vous pouvez vous paſſer ſi facilement ! D'ailleurs, il ne faut jamais s'endetter à moins d'une néceſſité abſolue. Si vous n'aviez pas un bon cœur, je ne pourrois pas vous le donner; mais il m'eſt poſſible de vous apprendre à raiſonner juſte. Si, en faiſant une bonne action, on ne retranche rien de ſa dépenſe ordinaire, on ne fait qu'une folie; ſi l'on emprunte d'un côté pour donner de l'autre, l'on dérange ſa fortune, & l'on uſurpe le nom de bienfaiſant; car il n'y a point de vertu ſans la raiſon. Soyez donc conſéquente, c'eſt tout ce que j'ai le droit d'exiger de vous : achetez le pupitre, ou ſecourez la pauvre femme; mais ne prétendez jamais allier le plaiſir de ſatisfaire toutes vos fantaiſies, avec le bonheur d'être utile aux infortunés; cela eſt impoſſible.

HENRIETTE.

Puiſqu'il faut choiſir, je n'héſiterai ſûrement pas; je renonce au pupitre de tout mon cœur...

LA COMTESSE.

Alors vous aurez du mérite à ce que vous faites, puiſqu'il vous en coûtera une privation. Sans cela, de quel prix ſeroit votre action ?

HENRIETTE.

Je ſens cela, ma chere maman; toutes les fois que je regretterai mon pupitre,

je penſerai à la pauvre aveugle, & je ne le regretterai plus...

LA COMTESSE.

Et même vous pourrez dire : „ Si je „ n'avois pas été compatiſſante, j'aurois „ un pupitre dont je ne me ſoucierois plus „ à préſent; au-lieu de cela, le ſouvenir „ d'une bonne action me reſte, & une hon„ nête & pauvre femme me bénit, & ma„ man m'en aime mieux... (*Elle l'embraſſe.*)

HENRIETTE.

Oh, maman, dès cet inſtant, je ne penſe plus au pupitre, je vous aſſure; & je vois que ce que je croyois d'abord un ſacrifice n'en eſt point un, au contraire.

LA COMTESSE.

Il en eſt ainſi de tous ceux qu'exige l'honnêteté; ils ne ſont pénibles qu'avant l'exécution : en les projettant, on n'envisage que ce qu'ils peuvent coûter; en les faiſant, le ſeul orgueil qu'ils inſpirent ſuffiroit pour en récompenſer. Vous connoîtrez un prix plus doux encore, chere Henriette, je l'eſpere, celui qu'une amie ſenſible peut donner. Mais, allez avec Agathe rejoindre votre bonne... Vous, Emilie, reſtez...

EMILIE.

Quelqu'un vient...

AGATHE.

C'eſt ma couſine.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle importunité!... (*Haut.*) Allez,

mes enfants ; quand ma niece ſera ſortie, Emilie, vous reviendrez... Allez, ma fille. (*Elles ſortent toutes.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, LA MARQUISE.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'a-t-elle à me dire? Que cette viſite m'eſt déſagréable dans l'état où je ſuis!..

LA MARQUISE.

Ah, ma tante, je vous trouve à la fin... Ah, que j'ai beſoin de votre amitié, de vos conſeils...

LA COMTESSE.

Mes conſeils!... Vous m'étonnez ; je ne penſois pas qu'ils puſſent jamais vous être utiles ; vous les avez dédaignés ſi long-temps : mais n'importe, parlez, s'il m'eſt poſſible de vous rendre quelque ſervice, comptez ſur moi.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai, ma tante, que j'ai bien des torts avec vous : je ſuis légere, inconſéquente ; mais vous êtes ſi bonne, mon repentir eſt ſi vrai ; je ſuis diſpoſée à une confiance ſi entiere...

LA COMTESSE.

De quoi s'agit-il donc?

LA MARQUISE.

Je ſuis dans la ſituation la plus cruel-

le... Je ne vous déguiſerai rien, je ne chercherai point à diminuer mes torts ; d'ailleurs, je déteſte l'artifice. Mon plus grand défaut, c'eſt de ne pouvoir me contraindre ; tout ce que je ſens, s'exprime ſur mon viſage malgré moi...

LA COMTESSE.

Venons au fait, je vous prie...

LA MARQUISE.

Ma tante, vous me voyez au déſeſpoir ; mes parents me perſécutent d'une maniere qui n'eut jamais d'exemple : mes belles-ſœurs me déteſtent, & m'ont perdue dans l'eſprit de mon beau-pere...

LA COMTESSE.

Et d'où vient cette averſion de vos belles-ſœurs ?

LA MARQUISE.

Ah ! ma tante, d'une jalouſie atroce dont je ſuis la victime. Elles ſont envieuſes à l'excès ; & les foibles ſuccès que j'ai eus dans le monde, m'ont fait d'elles deux ennemies déclarées & irréconciliables.

LA COMTESSE.

Vous ne deviez pas vous attendre à cela... car enfin, je ne vois pas pourquoi vos belles-ſœurs vous envieroient ; elles ſont jeunes, aimables, jolies ; la Vicomteſſe ſurtout eſt charmante...

LA MARQUISE.

Oh, charmante !... Si vous la voyiez au jour, ſon teint eſt affreux... & ſa taille n'eſt pas droite...

LA COMTESSE.

Mais, que dites-vous donc! elle eſt faite à peindre...

LA MARQUISE.

Oui, avec des corps garnis; mais au vrai elle eſt boſſue... Avec cela, elle a ſi peu d'eſprit & tant de prétentions... & une méchanceté.... J'aimerois encore mieux ſa ſœur; elle eſt ſûrement moins déſagréable...

LA COMTESSE.

Sont-ce là, ma niece, les confidences que vous aviez à me faire?

LA MARQUISE.

Mais, ma tante, il faut bien que je vous parle des perſonnes qui cauſent mes malheurs.

LA COMTESSE.

Je vous conſeille de tout employer pour vous raccommoder avec elles; votre beau-pere & votre mari les aiment tendrement, &...

LA MARQUISE.

Elles ont eu la noirceur de me brouiller avec tous les deux.

LA COMTESSE.

Quoi, votre mari eſt auſſi contre vous?

LA MARQUISE.

Il fait le tourment de ma vie; il eſt d'une jalouſie qui devient tous les jours plus inſupportable; ma patience eſt pouſſée à bout...

LA COMTESSE.

Vous me faites-là un aveu, qui, par exem-

ple, prouve une grande confiance; car il eſt bien cruel & bien humiliant d'être forcée de convenir de la jalouſie de ſon mari.

LA MARQUISE.

Cela eſt cruel ſans doute; mais je ne vois là-dedans nulle humiliation : il eſt jaloux, parce qu'il a la folie d'être amoureux de moi.

LA COMTESSE.

Et l'injuſtice de ne pas vous eſtimer...

LA MARQUISE.

Oh, il m'eſtime dans le fond; je n'ai point d'inquiétudes là-deſſus.

LA COMTESSE.

Je le crois facilement. Mais s'il eſt ſi jaloux, il ſe fait une violence bien eſtimable; car il n'eſt pas gênant, & vous laiſſe une entiere liberté.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'aux yeux du monde il ne veut pas paroître jaloux.

LA COMTESSE.

Vous l'aidez bien à cacher cette foibleſſe, & vous ne ménagez guere la peine qu'elle peut lui cauſer. Perſonne ne ſe livre plus que vous à la diſſipation, & ne vit moins dans ſa famille.

LA MARQUISE.

C'eſt que j'y ſuis tourmentée...

LA COMTESSE.

Voilà vos plaintes. Je vais vous apprendre celles que vos parents font de vous. Votre beau-pere prétend que vous n'avez pour ſes amis qu'une politeſſe froide & dé-

daigneuſe ; que vous vous moquez de ſa ſociété ; que vous accuſez tous ceux qui ne ſont pas de la vôtre, d'avoir un *mauvais ton*, ou d'être *ennuyeux à la mort* ; que vous n'avez d'honnêteté que pour les femmes à la mode, pourvu qu'elles ne ſoient pas trop diſtinguées par leur eſprit & leur figure ; que celles qui, par défaut de fortune ou par raiſon, ne ſont pas miſes avec élégance & recherche, ſont les objets de votre mépris ; que la frivolité & les faux airs ont ſeuls le droit de vous plaire & de vous ſéduire ; enfin, que vous êtes d'une coquetterie qui révolte tous les gens raiſonnables, & que vous penſez que toute la gloire d'une femme conſiſte à faire une dépenſe folle, à ſe ſervir de la marchande de modes le plus en vogue, & à être ſuivie conſtamment, par-tout, par trois ou quatre jeunes étourdis qui mettent leurs ſoins à la bien afficher. On dit encore qu'une de vos folies, c'eſt de vous perſuader avec une extrême facilité, qu'on eſt amoureux de vous, & de prendre ſouvent les attentions les plus ſimples pour l'effet d'une paſſion ſecrete. Voilà ce qu'on vous reproche : je veux croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans des accuſations ſi graves ; mais c'eſt trop, ma niece, d'avoir pu y donner lieu par votre légéreté. Ouvrez les yeux, je vous en conjure, il en eſt temps encore ; vous êtes bien jeune, les fautes à votre âge ſont excuſables, & peuvent ſe réparer...

LA MARQUISE.

A ces imputations dictées par la haine & la méchanceté, je reconnois l'ouvrage de mes belles-sœurs. Je conviens que je suis légere; mais j'abhorre la coquetterie; & loin d'imaginer aisément qu'on soit amoureux de moi, il faut les preuves les plus positives pour me le persuader...

LA COMTESSE.

Mais, ma niece, c'est toujours la faute d'une femme, quand un homme ose lui laisser entrevoir ses sentiments; songez que ce n'est pas la plus jolie qui attire, mais la plus étourdie...

LA MARQUISE.

Cependant, ma tante, quand on est obsédée, suivie en tous lieux; quand, par un dédain très-marqué, une humeur visible, on témoigne son indifférence, sa colere même, & qu'avec tout cela on n'en est que plus persécutée, quel parti faut-il donc prendre?

LA COMTESSE.

Je ne sais de qui vous voulez parler; mais je vous assure que, sans dédain, sans humeur & sans colere, il est très-facile de se débarrasser d'une semblable poursuite; il ne faut pour cela que le vouloir sincérement...

LA MARQUISE.

Ah, ma tante, si vous saviez ce que j'éprouve à cet égard... Il y a des passions invincibles... Depuis deux ans, je suis bien, malgré moi, l'objet d'une fantaisie

qui m'importune à l'excès..... C'eſt un homme eſtimable d'ailleurs, mais qui s'eſt mis dans la tête cette malheureuſe folie, qui véritablement le rend digne de pitié... On en parle beaucoup, je ne l'ignore pas, & j'en ſuis déſolée... Imaginez qu'il s'eſt lié intimement avec tous mes parents, mon beau-pere, ma mere, vous, ma tante... Cela eſt inoui... de maniere que je le rencontre par-tout; c'eſt exactement une ombre attachée à mes pas...

LA COMTESSE.

Voulez-vous me le nommer?

LA MARQUISE.

C'eſt le Comte de Moncalde.

LA COMTESSE.

Le Comte de Moncalde? & vous le croyez amoureux de vous?

LA MARQUISE.

A un point d'extravagance qui paſſe toute expreſſion.

LA COMTESSE.

J'imagine qu'il ne vous l'a pas dit.

LA MARQUISE.

Je lui en impoſe un peu trop pour qu'il oſe faire un ſemblable aveu; mais ſa conduite parle aſſez. Cette folie m'afflige réellement; il eſt aimable, & fait pour intéreſſer; je ne conçois pas qu'il ait pu, avec autant de raiſon & d'eſprit, ſe livrer à une paſſion auſſi ridicule, d'autant plus qu'aſſurément je n'ai rien épargné pour l'en guérir.

LA COMTESSE.

Eh bien, ma niece, rassurez-vous, je puis vous protester qu'il n'a point de *passion* pour vous.

LA MARQUISE.

Ah, que je le voudrois! Mais, ma tante...

LA COMTESSE.

Mais, j'en suis sûre; & pour vous ôter tous vos doutes à ce sujet, je vous avouerai que je sais son secret. En effet, il aime; je connois l'objet de son attachement, & ce n'est pas vous.

LA MARQUISE.

Vous m'enchantez, ma tante.... Voilà une découverte qui me charme... Enfin, le dépit l'aura rendu à lui-même.

LA COMTESSE.

Non, en vérité, il n'a jamais eu, depuis qu'il est en France, que cette passion dont je vous parle; il y a trois ans qu'il en est uniquement occupé...

LA MARQUISE, *avec un ris forcé.*

Ah, pour *uniquement*, je pourrois nier cela...

LA COMTESSE.

Vous pouvez me croire, vous savez que je n'exagere jamais; je suis sûre de la vérité de ses sentiments, ils sont aussi tendres que solides...

LA MARQUISE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a eu avec moi une étrange conduite... Je ne lui pardonnerai jamais l'ennui mortel qu'il

m'a causé par toutes ses assiduités... Il est un peu ennuyeux de son naturel.... & avec cela d'une pédanterie assommante, il en faut convenir.... On dit dans le monde qu'il est très-faux.... Et en effet, je pourrois bien l'accuser de fausseté.... Oh, cette aventure est véritablement comique... elle me divertit beaucoup... Et... oserois-je vous demander, ma tante : connoissez-vous l'objet de sa passion de trois ans?...

LA COMTESSE.

Oui, c'est une personne digne d'en inspirer.

LA MARQUISE.

Et cette personne *accomplie* aime-t-elle M. le Comte de Moncalde?

LA COMTESSE.

Je l'ignore.

LA MARQUISE.

Il a une tournure *à passion malheureuse!*... J'ai peur que l'histoire de ses amours ne fasse pas un roman fort gai.... & ma tante confidente de cette intrigue.... rien n'y manque... Pardonnez-moi mes plaisanteries, ma tante, j'ai le défaut d'être rieuse... & je ne puis laisser échapper une aussi bonne occasion de rire... Cela est véritablement trop plaisant... trop plaisant... (*Elle rit avec affectation.*)

LA COMTESSE.

Je suis charmée de vous voir une gaieté aussi naturelle; mais, ma niece, vous n'a-

vez plus rien à me dire, ainſi permettez-moi de vous quitter...

LA MARQUISE.

Adieu, ma tante, pardonnez-moi mon importunité & ma folie; quand les rires me gagnent, il m'eſt impoſſible de me contraindre... Au reſte, je ſors pénétrée de tout ce que vous m'avez dit; je n'oublierai point vos conſeils; je vous proteſte, ma tante, qu'ils ſont profondément gravés dans mon eſprit.

LA COMTESSE.

Adieu, ma niece; ſi vous voulez de bonne foi vous raccommoder avec vos parents, je vous offre ma médiation .. Ils deſireroient que vous allaſſiez paſſer avec eux ſix mois en Languedoc; cette complaiſance de votre part les rameneroit, j'en ſuis ſûre. Si vous y conſentez, vous me donnerez par-là une véritable preuve de déférence & d'amitié. A cette condition, je verrai votre beau-pere, votre mari; je leur parlerai, & je me charge de vous réunir.

LA MARQUISE.

Vous êtes trop bonne, ma tante; j'y penſerai, j'y réfléchirai mûrement, je vous le promets... Adieu, ma chere tante ... (*A part en s'en allant.*) Ah l'ennuyeuſe choſe qu'une *femme de mérite!* (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, *seule.*

QUELLE mauvaise tête! & la bonté du cœur ne la corrigera pas... il n'y a pas de ressources. Que je plains ma sœur d'avoir une telle fille! Hélas! dans un autre genre serai-je une plus heureuse mere? A la veille de perdre Emilie... Ah, puis-je me plaindre de ma destinée! tels que soient les événements de la vie, les vertus de nos enfants doivent en faire la gloire & le bonheur... J'entends Emilie... Je tremble. Ah, quel entretien, & qu'il sera déchirant pour son cœur!

SCENE V.

LA COMTESSE, ÉMILIE.

EMILIE.

MA cousine est enfin partie.... J'attendois ce moment avec impatience; maman, vous vouliez me parler; vous avez depuis ce matin un air sombre & rêveur qui m'inquiete... Maman daignera-t-elle m'ouvrir son cœur?... Vous ne répondez rien, maman.... O Ciel! qu'est-il donc arrivé.... (*Elle prend ses mains.*) Vous soupirez...

vous détournez les yeux... Maman, vous me glacez de crainte...

LA COMTESSE.

Mon enfant... Ma chere Emilie, raſſurez-vous...

EMILIE.

Que je me raſſure!.... & vous pleurez....

LA COMTESSE, *à part.*

Ah, que lui dirai-je?... Par où commencer?... (*Haut.*) Ma fille, vous me connoiſſez; vous ſavez avec quelle facilité je m'affecte... Je ne t'ai jamais caché les foibleſſes de mon cœur; avec toi je ne puis me contraindre... Je ne puis te déguiſer un excès de ſenſibilité ſouvent déraiſonnable.

EMILIE.

Non, je ne vous ai jamais vue dans l'état où vous êtes... Ah, maman, vous me cauſez un ſaiſiſſement....

LA COMTESSE.

Ma fille, calmez-vous, je vous en conjure... Il eſt vrai, je ſuis agitée... mais le ſujet de mon trouble n'eſt pas fâcheux, au contraire... il doit m'inſpirer de la joie... Il m'en inſpire...

EMILIE.

De la joie!... & la douleur eſt peinte ſur votre viſage... Vous vous contraignez... Ah, vous voulez me préparer à quelque malheur... Un malheur affreux, ſans doute... Il eſt queſtion de moi, je le vois... Maman, maman, je ſupporterai tout, excepté de me ſéparer de vous... Vos pleurs

redoublent.... Juſte Ciel! j'ai deviné.... Ah, vous me donneriez la mort!...

LA COMTESSE.

Eh bien, le voilà ce ſecret terrible!...

EMILIE.

Qu'entends-je! quoi, maman m'abandonne; ah! le puis-je croire!

LA COMTESSE.

Que dis-tu? Grand Dieu!... O ma fille, vous dépendez de moi! n'êtes-vous pas ſûre de diſpoſer vous-même de votre deſtinée?...

EMILIE.

Je reſpire... Ah, maman, quel coup vous m'aviez porté.... Mais, pourquoi donc vous livrer à cette profonde triſteſſe?

LA COMTESSE.

Hélas! je gémis des conſeils que la raiſon & la tendreſſe m'obligent à te donner.

EMILIE.

Eſt-ce là me laiſſer ma maîtreſſe? Vos conſeils, maman, ne ſont-ils pas des loix ſacrées pour moi?... Mais quoi, la meilleure des meres ordonneroit à ſa malheureuſe fille de la quitter?... Non, non, il n'eſt pas poſſible que vous puiſſiez exiger un ſacrifice qui me coûteroit la vie... oui la vie, maman, ſoyez-en ſûre.

LA COMTESSE.

Ce que j'exige, ma chere Emilie, c'eſt que vous m'écoutiez, & que vous répondiez ſans détour aux queſtions que je vais vous faire.

EMILIE.

Eh pourrois-je vous répondre autrement?

LA COMTESSE.

De tous les hommes qui viennent ici, quel eſt celui qui vous paroît le plus aimable, & que vous eſtimez le plus?

EMILIE.

Maman... mais... Ciel!... Qu'eſt-ce que j'entrevois?... Il veut m'épouſer, & m'emmener en Portugal... Non, non, jamais...

LA COMTESSE.

Cette réponſe naïve me ſuffit...

EMILIE.

Qu'ai-je dit!... Ah, maman, non, ce n'eſt pas celui que j'eſtime le plus; j'ai parlé ſans réflexion... Se pourroit-il qu'un mot dit au haſard, fît le deſtin de ma vie?... Non, maman, vous êtes trop juſte....

LA COMTESSE.

Votre cœur s'eſt expliqué, ma fille...

EMILIE.

Mon cœur!... Ah, les ſeuls ſentiments de la nature le rempliſſent & lui ſuffiſent.

LA COMTESSE.

Va, je le connois mieux que toi-même... Ne déſavoue aucun de ſes mouvements, ils ſont tous dignes de toi... C'eſt votre raiſon & votre eſprit, mon enfant, qui vous ont fait préférer le Comte de Moncalde à tout autre; par ſes vertus & ſon caractere, il méritoit d'être diſtingué d'Emilie. Enfin, il vous aime, il vous demande...

EMILIE.

Et ne s'établit point en France?...

LA COMTESSE.

Hélas!...

EMILIE.

Ah! m'aime-t-il, s'il nous sépare?... Le cruel!... il oseroit concevoir cette idée... m'arracher d'auprès de vous!... me ravir à ma mere... Mais pourquoi serois-je allarmé?.... Vous daignez me laisser ma maîtresse, je refuse ses offres, n'en parlons plus, maman, je vous en conjure.

LA COMTESSE.

Vous m'avez promis de m'écouter.

EMILIE.

Ah! qu'allez-vous me dire?...

LA COMTESSE.

Emilie, vous connoissez votre situation; je vous en ai souvent parlé...

EMILIE.

Oui, je n'ai point de fortune, je le sais; eh bien, qu'importe? je ne me marierai jamais; je ne vous quitterai point; tous les vœux de mon cœur seront remplis...

LA COMTESSE.

Ah, ma chere Emilie, quel chagrin vous me causez! je vois avec plaisir l'effet de votre tendresse pour moi; cependant j'en désapprouve l'excès : la raison doit régler tous nos sentiments; sans elle, tels légitimes qu'ils puissent être en eux-mêmes, ils deviennent condamnables, & ne servent plus qu'à nous égarer. Eh quoi, ma fille, mes leçons, mes soins, n'auroient pu vous inspirer qu'un attachement nuisible à votre fortune; est-ce là tout le fruit que j'en dois

recueillir?... Hélas! que je me ſuis abuſée!... Je penſois que tous les ſacrifices auxquels je pourrois me réſoudre, ne ſeroient jamais au-deſſus des forces d'Emilie; je me flattois que ſon courage égaleroit le mien; je m'enorgueilliſſois de ſa raiſon!...

EMILIE.

Eh, qui peut vous être comparée?... Non, non, jamais je n'y dois prétendre... Vous pouvez vous réſoudre à quitter votre fille; & moi, je ne puis penſer ſans frémir à m'éloigner de ma mere... Je n'ai pas votre courage: pardonnez.... ſi j'oſe vous dire que je ne voudrois pas l'avoir... Oui, de toutes vos vertus, voilà, maman, la ſeule que je ne vous envie point... elle eſt trop cruelle...

LA COMTESSE.

Eſt-ce Emilie qui m'accuſe de cruauté?... A quelles épreuves tu réduis mon cœur...

EMILIE.

Ah, pardonnez... je m'égare... pardonnez, maman...

LA COMTESSE.

Avec un peu de réflexion, vous ſerez plus juſte, ma fille, j'en ſuis ſûre. Si vous n'aviez pas pour le Comte de Moncalde un ſentiment de préférence très-marqué, s'il n'étoit pas digne de l'inſpirer, ſi je n'étois pas certaine qu'il a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une femme vertueuſe, malgré ſon rang, ſa fortune & les agréments de ſa perſonne, je n'inſiſterois

pas. Mais vous n'avez rien, vous trouvez l'établiſſement le plus avantageux & le plus brillant; l'époux qui ſe propoſe eſt jeune, aimable, vertueux; il vous plaît, il vous aime; comment pourrois-je ne pas exiger de vous un ſacrifice que tant de raiſons doivent vous preſcrire...

EMILIE.

Exiger!... grand Dieu! Quoi, vous l'exigeriez cet affreux ſacrifice?... Et n'avez-vous pas daigné me dire que vous me laiſſeriez maîtreſſe de mon ſort? Maman, ma chere maman, ayez pitié de moi.... Je ſuis foible, déraiſonnable, hélas! j'en conviens; ne me jugez donc point par vous; ne prononcez point un arrêt cruel qui me mettroit au déſeſpoir... Ne me demandez point mon conſentement.... Non, je ne puis le donner... Qui, moi, je vous quitterois; je me verrois tyranniquement arrachée à ma famille!... vous, mon pere, mes ſœurs, mes freres, ces objets ſi chers... j'en ſerois ſéparée pour toujours.... Ah, Ciel!...

LA COMTESSE.

Si vous ſaviez, Emilie, le mal que vous me faites, vous rappelleriez, j'en ſuis ſûre, cette raiſon que vous dédaignez, & qui vous abandonne.... Voilà donc tout ce que je puis obtenir de vous, l'aveu d'une foibleſſe invincible... Eh bien, puiſque la raiſon ne vous paroît qu'une tyrannie, n'en parlons plus, ſoyez votre maîtreſſe; mes prieres vous bleſſent, mes conſeils ne

peuvent vous persuader; c'en est fait, je renonce au droit de vous guider...

EMILIE.

Que dites-vous, maman, vous me percez le cœur!... Ah, daignez excuser un égarement si coupable; disposez de moi, ordonnez.... Telles rigoureuses que doivent me paroître vos volontés, ne dois-je pas m'y soumettre avec une aveugle confiance? Ne sais-je pas que vous n'avez en vue que mon intérêt?... Oui, je me résigne; oui, maman, sur cette main chérie, arrosée de mes pleurs, j'abjure une criminelle résistance... Que mon repentir expie ma faute...

LA COMTESSE.

Mon enfant!... vois couler mes larmes, laisse-moi la douceur de les mêler avec les tiennes... Pourquoi craindrois-je de te montrer mon attendrissement? tu n'en abuseras point. Lis donc dans mon cœur... Tu souffres, tu gémis; eh bien, je ne suis pas moins à plaindre; ce sacrifice est affreux... mais la raison l'ordonne... Que mon exemple t'apprenne à n'écouter qu'elle... Nous ne nous verrons plus; mais sûre de vivre à jamais dans ton souvenir, je supporterai ton absence... L'absence peut nous séparer, mais non nous désunir; cette idée n'est-elle pas consolante?... Nous aurons fait notre devoir, moi, celui d'une mere tendre, toi, celui d'une fille soumise: nous serons à l'abri du repentir, le plus grand, le plus insupportable de tous

les maux.... Vos vertus, ma chere Emilie, feront la félicité de votre nouvelle famille. On ceſſe d'être étranger, où l'on eſt aimé : par-tout où vous vivrez, vous trouverez une patrie; j'apprendrai votre bonheur, j'en jouirai avec tranſport. La plus intime correſpondance nous dédommagera d'un funeſte éloignement; l'occupation de nous écrire ſans ceſſe, adoucira toutes nos peines; enfin, croyez mon enfant, que, malgré le ſort & l'abſence, deux cœurs unis par une vive tendreſſe trouvent toujours le ſecret d'être heureux. Ah! tant que le ſentiment eſt mutuel, peut-on être véritablement à plaindre?

EMILIE.

Mais cependant quel tourment cruel de ne plus voir ce qu'on chérit!... Que deviendrai-je en perdant mon guide, un guide tel que vous.... De quel œil pourrai-je regarder l'auteur de ma peine... celui qui aura la barbarie de m'arracher d'auprès de vous?.... Je l'eſtimois, il eſt vrai; je croyois qu'il vous aimoit tant!...

LA COMTESSE.

Il gémit lui-même de ne pouvoir ſe fixer près de moi; mais la ſituation de ſes affaires l'oblige à retourner dans ſon pays.

EMILIE.

Et mon pere?... Sans doute, maman, vous êtes ſûre de ſon conſentement?...

LA COMTESSE.

Il vous aime trop pour balancer...

EMILIE.

Tout m'abandonne... Nul espoir ne me reste, je le vois.... Du moins daignera-t-on m'accorder du temps, voilà ma derniere priere, me sera-t-elle refusée?...

LA COMTESSE.

Je vais vous laisser à vos réflexions, ma fille; j'ai besoin moi-même d'un peu de solitude... Il faut aussi que j'aille bientôt retrouver votre pere... que je lui rende compte de cet entretien... il verra que je ne m'abusois pas sur la raison d'Emilie.

EMILIE.

Ah, ne lui vantez point ma raison, vous le tromperiez... Dites-lui, maman, que sa fille infortunée... obéira... si cet effort est possible; qu'elle le veut... & cependant n'oseroit le promettre... Enfin, que je me soumettrai, s'il le faut... mais que je demande à genoux un délai, un long délai pour m'y préparer.

LA COMTESSE.

Adieu, ma fille...

EMILIE.

Adieu... dites-vous? Ah, quel mot!.. Ah, laissez-moi vous suivre... Que je voye mon pere...

LA COMTESSE.

Emilie, vous repentez-vous déja de votre obéissance, de cette soumission si touchante que vous me témoigniez tout-à-l'heure?... vous me tuez, ma fille... Je suis épuisée; c'est trop de combats en un jour.

EMILIE.

Hélas!... Je ne me connois plus... Allez, maman, je resterai... Mais du temps, du temps, qu'on m'accorde du temps.

LA COMTESSE, *à part.*

Prévenons un retour inévitable, achevons mon cruel ouvrage... (*Elle sort.*)

SCENE VI.

ÉMILIE *seule.*

(*Elle tombe accablée dans un fauteuil, & dit après un moment de silence :*)

Je suis anéantie!... Ai-je promis?... Est-il bien vrai?... O ma mere! n'avez-vous point abusé de votre pouvoir sur moi?... Deux fois j'ai vu de la sévérité dans ses regards... Elle le veut, elle l'ordonne, cet affreux sacrifice?.. (*Elle se leve, & regarde autour d'elle.*) Quoi, je quitterois cette maison si chere?... Que dis-je, il faudra quitter la France... & pour n'y revenir jamais!... Et j'ai pu souscrire à cet arrêt cruel!... Mon pere avoit donné son consentement!... Hélas! avec quelle facilité on s'est décidé à m'exiler pour toujours!... Ma mere, vous l'exigez, j'obéirai. Mais, comment pouvez-vous m'ordonner de vivre loin de vous!... Elle me parloit de bonheur! il n'en est plus pour moi. Ah! puis-je être

heureuſe ſans elle?.. Et mes ſœurs, mes freres!.. ma bonne!.. Agathe, pauvre Agathe, après ma mere, ma plus tendre amie, que deviendra-t-elle en apprenant cette terrible nouvelle?.. Que de peines à la fois! Mon pere, ma mere, au milieu de leur famille, pourront ſe conſoler... mais moi, je perds tout... Le ſacrifice n'eſt entier que pour moi... On vient... Ciel! c'eſt Agathe...

SCENE VII.

ÉMILIE, AGATHE.

AGATHE.

Je vous cherchois, ma ſœur... Dieu! que vois-je, dans quel état vous êtes?.. Ah, ma chere Emilie!...

EMILIE.

Avez-vous vu maman?

AGATHE.

Non, elle vient de ſortir; elle eſt allée chez ma tante...

EMILIE.

Et mon pere?...

AGATHE.

Il eſt enfermé dans ſon cabinet... Mais, Emilie, ſans doute qu'il eſt queſtion d'un mariage pour vous; je le devine par le trouble où je vous vois...

EMILIE.

Ah, ma sœur, vous ne devineriez jamais le nom de celui qu'on me destine... Agathe, ma chere Agathe, si vous m'aimez comme je vous aime, que vous êtes à plaindre!...

AGATHE.

Juste Ciel!.. Expliquez-vous...

EMILIE.

On m'ordonne d'épouser le Comte de Moncalde; il m'emmene en Portugal...

AGATHE.

Grand Dieu!.. Vous obéissez!.. Vous nous quitteriez; ma mere y peut consentir... Est-il possible?

EMILIE.

Il n'est que trop vrai, ma chere Agathe.

AGATHE.

Non, je ne puis le croire... Non, vous ne devez point obéir...

EMILIE.

Que dites-vous?.. Eh puis-je résister à ma mere?..

AGATHE.

Elle se sépareroit de vous!.. Elle pourroit s'y résoudre!.

EMILIE.

Elle ne voit que ce qu'elle appelle mon intérêt; elle s'oublie elle-même : hélas! elle oublie aussi qu'il m'est impossible de goûter un bonheur dont elle ne seroit pas témoin...

AGATHE.

Ah, ma sœur, n'y consentez pas...

EMILIE.

Ma parole eſt donnée...

AGATHE.

Ah, rétractez-la, par tendreſſe même pour ma mere; votre funeſte obéiſſance lui prépareroit des regrets éternels...

EMILIE.

Agathe, vous ne connoiſſez pas le courage de ma mere; conduite par une raiſon ſupérieure, ſa ſenſibilité la peut faire ſouffrir, mais ne produira jamais en elle un inſtant de foibleſſe... Elle, ſe repentir d'avoir fait ſon devoir! non, non, elle en eſt incapable...

AGATHE.

Emilie... ma ſœur, ſi vous partez, je ne ſurvivrai point à ce malheur affreux...

EMILIE.

Ah, ſi vous m'aimez, cachez-moi l'excès d'une douleur qui n'eſt que trop faite pour m'affoiblir encore davantage... N'achevez pas de déchirer un cœur déja ſi partagé entre le devoir! la tendreſſe & la raiſon...

AGATHE.

N'attendez point que je vous affermiſſe dans ce devoir cruel... Je ne puis que m'affliger, que me déſeſpérer!...

EMILIE.

J'entends Lucette... Eſſuyons nos pleurs, chere Agathe.

SCENE VIII.

ÉMILIE, AGATHE, LUCETTE.

LUCETTE *à Emilie.*

AH, Mademoiſelle, que viens-je d'apprendre?...

EMILIE.

Quoi donc?...

LUCETTE.

Madame vient de rentrer dans l'inſtant avec Madame Célie & M. le Comte de Moncalde...

EMILIE.

Comment?...

LUCETTE.

Votre mariage eſt déclaré.

EMILIE.

O Ciel! déja!...

AGATHE.

Ah, ma ſœur!...

LUCETTE.

Monſieur attendoit Madame dans ſon cabinet; ſon valet-de-chambre... Bernard étoit préſent... Quand Madame eſt arrivée... elle pleuroit... M. le Comte de Moncalde s'eſt jetté dans les bras de Monſieur... Alors on a renvoyé Bernard, mais il a entendu Madame prononcer deux fois votre nom.

EMILIE.

C'en eſt donc fait!.. & ſi promptement!.. malgré mes prieres... Ah, ma mere!.. Elle pleuroit, dites-vous?

LUCETTE.

Bernard dit qu'elle ſanglottoit à fendre le cœur.

AGATHE.

O ma chere Emilie! venez vous jetter aux pieds de mon pere; venez implorer ſa pitié...

EMILIE.

Suivez-moi, ma ſœur, ne m'abandonnez pas, j'oſerai tout tenter... Oui, j'aurai la force de vaincre ma timidité naturelle; s'il le faut, j'aurai celle de parler à M. de Moncalde lui-même... Je puis tout enfin... excepté déſobéir... Venez. (*Elles ſortent précipitamment.*)

LUCETTE, *ſeule.*

Sans doute on veut l'emmener en Portugal... O Ciel! que de regrets pour toute la maiſon! Madame en mourra... Et la pauvre bonne... ſi elle eſt inſtruite, dans quel état elle doit être... Allons la chercher, & du moins pleurer avec elle en liberté. (*Elle ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, Madame DUFRAIGNE.

LA COMTESSE.

OUI, ma chere Madame Dufraigne, tout eſt d'accord, Emilie elle-même eſt ſoumiſe & réſignée... Le Comte de Moncalde doit revenir dans une heure; tous mes parents ſont avertis, le Notaire eſt mandé, les articles ſe ſigneront ce ſoir... Mon ſacrifice eſt accompli...

Mad. DUFRAIGNE.

Ah, Madame, quel ſacrifice!.. Mais, mon Dieu, pourquoi tant de précipitation?...

LA COMTESSE.

Que gagnerois-je à différer? Puis-je avoir une plus parfaite connoiſſance du caractere de celui que je choiſis... Je le vois depuis cinq ans, & je l'étudie depuis dix-huit mois; car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que j'ai découvert ſon penchant pour Emilie... Et croyez que depuis plus d'un jour j'ai ſu lire auſſi dans le cœur de ma fille; ce cœur innocent & pur qui s'ignore lui-même...

Mad. DUFRAIGNE.

Vous croyez, Madame, qu'elle aime M. de Moncalde?

LA COMTESSE.

De tous les hommes qu'elle connoît, c'eſt celui qu'elle trouve le plus aimable, & qui lui paroît le plus digne d'eſtime. Trop honnête & trop raiſonnable pour ſe livrer à des idées romaneſques, je ſuis bien ſûre que loin de s'exagérer les ſentiments qu'elle a pour lui, le ſeul inſtinct de ſa modeſtie naturelle l'empêche d'y réfléchir & de s'en occuper. Ce qu'on appelle l'amour, cette paſſion impétueuſe & violente, n'eſt jamais qu'un égarement produit par l'imagination. C'eſt d'une tête vive & déréglée, & non d'un cœur tendre, qu'elle tient ſa plus grande force; funeſte mouvement, dont la cauſe eſt honteuſe, dont les effets ſont criminels; qui n'eſt impérieux que par notre foibleſſe; qui ſouvent laiſſe après lui d'affreux remords, & toujours les regrets amers de la perte d'une illuſion fragile que le temps & la raiſon doivent inévitablement ravir *.

* On ne veut parler ici que de cette paſſion prétendue *invincible*, dont malheureuſement plus d'une jeune perſonne a lu l'imaginaire & dangereuſe deſcription dans des Romans; de cette paſſion qui ſubjugue la raiſon, & fait trahir tous les devoirs: ce n'eſt point à la ſenſibilité ſeule, qu'il faut attribuer de tels effets; c'eſt à l'imagination, & au défaut de réflexion & de principes. On a rougi des véritables cauſes, on a cherché à les

La conformité des esprits & des goûts, une véritable & profonde estime ; voilà les liens qui peuvent seuls nous attacher solidement ; voilà les sentiments purs & durables faits pour l'ame d'Emilie ; elle n'en connoîtra jamais d'autres, j'en suis certaine...

Mad. DUFRAIGNE.

Elle aura votre raison & toutes vos vertus, Madame ; ah, pourquoi faut-il qu'elle nous soit enlevée!.. Pardonnez-moi des larmes que je ne puis retenir... Les articles seront signés ce soir... La pauvre enfant espéroit un délai ; son cœur est bien oppressé, j'en suis sûre...

LA COMTESSE.

Le mien ne l'est pas moins!... Si l'on pouvoit y lire, mon courage peut-être paroîtroit de quelque prix!.. J'ai pressé moi-même la signature des articles, parce que j'ai craint la foiblesse & l'irrésolution de ma fille...

Mad. DUFRAIGNE.

Et Monsieur lui-même pourroit se laisser attendrir & retirer sa parole, je sens bien cela... Mais ce soir... que cela est prompt!...

LA COMTESSE.

A présent, Madame Dufraigne, je n'ai

---

déguiser ; c'est ainsi que souvent le cœur est accusé des égarements produits par une tête vive & déréglée.

plus qu'un desir à former ; c'est que votre tendresse pour ma fille soit assez forte, pour vous faire desirer de la suivre en Portugal...

Mad. DUFRAIGNE.

Ah, Madame, il n'y a rien que je ne fisse pour elle... Mais il y a quinze ans que je vous sers ; mon attachement pour vous...

LA COMTESSE.

Et pouvez-vous m'en donner une plus grande preuve qu'en suivant ma fille ?...

Mad. DUFRAIGNE.

Mais, Madame, j'ose croire que je vous suis utile ; vous avez d'autres enfants...

LA COMTESSE.

Je sais qu'on ne peut espérer de vous remplacer ; aussi ne me reposerai-je sur personne que sur moi-même, je donnerai à mes enfants plus de soins encore...

Mad. DUFRAIGNE.

Enfin, Madame, je suis à vos ordres... décidez... S'il me falloit prendre un parti, à quoi pourrois-je m'arrêter... puisque je ne pourrois faire un choix sans faire un sacrifice ?.. Je balancerois toujours entre vous, Madame, & cette chere enfant, qui ne sortit de vos bras que pour passer dans les miens ; vous fûtes sa nourrice, & moi sa sévreuse : vous êtes sa mere ; mais une Gouvernante attachée n'est-elle pas une seconde mere ? Pardonnez-moi cette expression, Madame ; pourroit-elle ne pas me convenir, quand j'ai pour elle tous les sen-

timents d'une mere... Mais cependant je ſerai bien à plaindre en vous quittant; ah, Madame, quel mariage!... Quelle cruelle journée!...

LA COMTESSE.

Bonne & honnête femme!... de quel attendriſſement vous me pénétrez!..... Vous n'aimez point une ingrate, je ſais tout ce que je vous dois : par la maniere dont vous avez ſecondé mes ſoins, vous avez bien mérité le titre de mere de mes enfants... Je ſens combien le ſacrifice que je vous demande doit vous coûter; quitter ma maiſon, c'eſt quitter vos amis, votre famille : mais vous ſuivrez notre Émilie, notre enfant; vous contribuerez beaucoup à la conſoler; vous lui donnerez des conſeils, vous lui parlerez de ſa mere : il me ſera ſi doux de penſer que tous les jours vous lui prononcerez mon nom!... Vous m'écrirez avec détail ſur tout ce qui la touche; enfin, vous me procurerez la ſatisfaction de recevoir à chaque courier une lettre de plus qui m'entretiendra d'Émilie; voyez donc tout ce que je vous devrai, & tout ce que vous ajouterez à ma reconnoiſſance.

Mad. DUFRAIGNE, *lui baiſant la main.*

O Madame, Madame, que ne feroit-on pas pour vous? Recevez ma parole; oui, Madame, je partirai, vous y pouvez compter.

LA

LA COMTESSE.

Embraſſez-moi, ma chere amie... Vous me donnez la premiere conſolation que j'aye reçue aujourd'hui; cette idée ſeule, j'en ſuis ſûre, ſuffiroit pour vous récompenſer. J'entends du bruit.... ce ſont mes filles peut-être. Cachons à tous les yeux notre attendriſſement; donnons l'exemple du courage.... Quand tout le monde ſera couché, vous viendrez ce ſoir, nous cauſerons, & nous pleurerons ſans contrainte.

Mad. DUFRAIGNE.

Ah, Madame... mais ce ſoir... vous voulez me parler... penſeriez-vous que notre départ fût prochain?

LA COMTESSE.

Hélas! à la précipitation des démarches du Comte de Moncalde, j'ai lieu de craindre que des affaires preſſantes ne le rappellent en Portugal; & dans ce doute, je ne veux pas perdre un moment pour vous donner, ainſi qu'à ma fille, toutes les inſtructions que je crois néceſſaires... Mais paix, on vient.

Mad. DUFRAIGNE.

Je ſors, Madame; car dans cet inſtant je ne ſuis en état ni de parler, ni de me montrer... (*Elle ſort.*)

LA COMTESSE.

Que cette journée en effet eſt pénible & cruelle!

SCENE II.

LA COMTESSE, AGATHE.

LA COMTESSE.

APPROCHEZ, Agathe.... j'ai à vous parler...

AGATHE.

Maman?...

LA COMTESSE.

J'ai des reproches à vous faire, ma fille, ſur l'excès de douleur que vous témoignez.

AGATHE.

Ah, maman, vous ſavez combien j'aime ma ſœur ...

LA COMTESSE.

Penſez-vous que mon affection pour elle ſoit moins vive?... Je ſais me contraindre cependant; je ſais lui cacher des larmes qui déchireroient ſon cœur, & qui troubleroient ſa raiſon... Je lui donne des conſeils qui me percent l'ame; je parois condamner en elle un déſeſpoir que je partage, & dont ma tendreſſe jouit en ſecret... D'où me vient tant de force, tant d'empire ſur moi-même? D'une ſeule cauſe : c'eſt que je ne ſuis point perſonnelle; c'eſt que je n'enviſage que l'intérêt d'Emilie; je ne l'aime que pour elle... Je ne ſuis point née, mon enfant, avec un courage ſupérieur : mais je ſuis ſenſible, je ſais aimer.

Une amitié véritable perfectionne nos vertus & nous en donne de nouvelles, & surtout elle nous corrige de tous les défauts qui pourroient nuire aux objets qui nous sont chers.

AGATHE.

Ah, maman, daignez excuser l'effet d'un premier mouvement; je sens l'étendue de ma faute; je la réparerai, n'en doutez pas... Ma foiblesse ajouteroit à vos peines; cette seule idée suffiroit pour me la faire surmonter.

LA COMTESSE.

Songez, mon enfant, que vous pouvez contribuer à me dédommager de ce que je perds... Rien ne sauroit jamais effacer Emilie de mon souvenir; mais que son bonheur soit assuré, & que je retrouve dans ses sœurs sa tendresse & ses vertus, je ne me plaindrai point de mon sort.... Hélas, si je ne l'avois pas uniquement aimée pour elle-même, j'aurois pu l'établir d'une maniere aussi brillante, & ne jamais me séparer d'elle.

AGATHE.

O Ciel! Et comment?

LA COMTESSE.

Le Baron de Verneuil me la demandoit.

AGATHE.

Le Baron de Verneuil!...

LA COMTESSE.

Il m'écrivit il y a six mois; j'ai gardé sa lettre, je vous la montrerai.

AGATHE.

Comment, avec un extérieur si peu fait pour plaire, pouvoit-il penser à ma sœur ?... D'ailleurs, il a plus de cinquante ans.

LA COMTESSE.

C'est cette disproportion d'âge, & les désagréments révoltants de sa figure, qui me le firent refuser. Cependant il a le plus beau nom du monde, & cent mille livres de rente. Emilie jamais ne m'auroit quittée; j'étois sûre de son obéissance; je n'avois qu'un mot à dire : mais je n'hésitai pas un instant. Le premier devoir d'une mere, est de donner à sa fille un mari qu'elle puisse aimer. J'avois depuis long-temps réfléchi sur cette obligation sacrée; trop souvent oubliée par l'avarice & l'ambition; & je répondis au Baron de maniere à lui ôter toute espérance.

AGATHE.

Hélas! je ne puis que vous admirer... Et ma sœur sait-elle ce détail ?

LA COMTESSE.

Non, je le lui ai caché, dans la crainte que la certitude de passer sa vie avec moi ne lui fît préférer cet établissement à tout autre. C'est un secret que je vous confie, ma chere Agathe, parce que vous pourrez en retirer une utile leçon sur la maniere dont on doit aimer... Je vous dirai bien plus... le Ciel, sans doute, vouloit m'éprouver aujourd'hui sur tous les points... ce matin encore, j'ai reçu une lettre du Baron de Verneuil, dans laquelle il re-

nouvelle, avec plus de force que jamais, ſes dernieres propoſitions...

AGATHE.

Ah, Dieu!...

LA COMTESSE.

Enfin, j'ai fait mon devoir.... Mais, j'entends la voix de Lucette... Que vient-elle nous dire?

AGATHE.

Mes ſœurs la ſuivent.... Hélas, elles pleurent!...

SCENE III.

LA COMTESSE ÉMILIE, AGATHE, HENRIETTE, LUCETTE.

LUCETTE, *à la Comteſſe.*

AH, Madame!...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LUCETTE.

Le Notaire eſt arrivé... M. le Comte de Moncalde & tout le monde eſt dans le ſallon.... Monſieur fait dire à Madame qu'on n'attend plus que Madame la Marquiſe Aurore...

LA COMTESSE.

Il ſuffit.... Agathe, Henriette, allez rejoindre votre pere; dites-lui qu'auſſi-tôt que ma niece ſera arrivée, je le prie de me

faire avertir... Allez;... laiſſez-moi ſeule avec Emilie. (*Elles ſortent toutes en pleurant.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, EMILIE.

EMILIE.

MAMAN, ma chere maman, quel moment!... Comment pourrai-je paroître là-dedans... Quelle effrayante précipitation... Ah! je ne vois que trop ce qu'elle me préſage... Sans doute, un prompt départ!... J'en mourrai... oui, je le crois...

LA COMTESSE.

Rappellez toute votre raiſon, ma fille... la mienne ſeule ne me ſuffiroit pas, ſongez-y... J'ai beſoin que vous me ſecondiez, mon enfant; vous me l'avez promis, & j'y compte. Hélas! je le prévois, il faut nous réſoudre à une prompte ſéparation...

EMILIE.

Juſte Ciel!... Eh quoi, dans un mois?... vous ne répondez rien... Dans quelques jours peut-être?... Ah, grand Dieu, quelle cruauté!... Vous le ſavez, maman; ne me cachez rien; du moins que j'apprenne mon ſort de votre bouche...

LA COMTESSE.

J'ignore l'inſtant... mais je le crois prochain...

EMILIE.

Ah ! ſe peut-il ?...

LA COMTESSE.

Les moments nous ſont chers, n'en perdons point en regrets ſuperflus... Que nos derniers entretiens du moins puiſſent être utiles à mon Emilie... Elle connoît tous les devoirs d'une fille tendre ; il me reſte à lui apprendre ceux de femme & de mere...

EMILIE.

Eh, que pourriez-vous me dire que votre exemple ne m'ait enſeigné ?.. Je ne vous ai jamais quittée ; ah ! je connois & je chéris tous ces devoirs ſacrés dont vous voulez m'entretenir... Je dois mettre tous mes ſoins à plaire, & ſur-tout à gagner la confiance & l'eſtime de celui qui, déſormais, hélas ! ſera le ſeul arbitre de ma deſtinée... par devoir, & pour l'empêcher d'abuſer jamais de ſes droits ſur moi, & de me les faire ſentir avec dureté, je le convaincrai, par ma conduite, que je les reconnois tous, & que j'y ſuis ſoumiſe ; s'il eſt injuſte, je ne dois employer pour le ramener, que la douceur & l'indulgence, m'interdire les reproches avec lui, & nier ſes torts à tout le monde ; s'il m'aime, je tâcherai de lui donner des conſeils ſalutaires, & je ne profiterai de l'empire que j'aurai ſur ſon cœur, que pour ſon intérêt, ſon bonheur, & ſa gloire ; enfin, je ſais que ſans l'économie, & une application aſſidue aux ſoins domeſtiques, je ne

remplirois qu'imparfaitement mes devoirs... Pour ceux de mere, le même modele a su m'inſtruire auſſi bien... Ne vivre que pour ſes enfants; renoncer à la diſſipation, aux plaiſirs, pour ſe livrer entiérement à leur éducation; paſſer le jour à leur donner des leçons, & une partie des nuits à étudier, à s'inſtruire pour eux; leur ſacrifier avec joie ſa jeuneſſe, ſon temps, ſa ſanté... Voilà, non ce qui leur eſt dû, mais l'exemple ſublime qui me fut donné. (*Elle tombe aux pieds de ſa mere.*) O ma mere! ſouffrez que l'aînée de vos enfants, que celle qui, par ſon âge, doit le mieux ſentir l'étendue de vos bienfaits dans ce moment douloureux, vous exprime, au nom de tous, leur amour & leur reconnoiſſance... Ils feront votre bonheur, n'en doutez pas; ces heureux enfants qui vous reſtent, vous dédommageront de la perte d'une fille infortunée... Et moi, aux pieds de la meilleure des meres, je lui jure que ſes vertus & ſes leçons ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir... Oui, je ſerai digne de vous; je ne puis vous promettre de vous égaler, mais du moins je le tenterai, & j'attacherai à cette noble ambition toute la gloire de ma vie.

LA COMTESSE.

Ma fille!... ô ma chere & véritable amie! le Ciel qui t'enleve à ta mere, pouvoit-il mieux adoucir la rigueur d'une ſéparation ſi douloureuſe, qu'en me faiſant connoître que déſormais du moins mes con-

feils te ſont inutiles ? O récompenſe ineſtimable de mes ſoins !... Vas, pars avec courage; tu me laiſſes ſans inquiétude... Mes larmes coulent toujours, mais elles ſont délicieuſes... Je ſuis ſûre de tes principes, de ta raiſon; le premier vœu de mon cœur eſt exaucé... Si le ſort ne nous eût ſéparées, quelle félicité eût jamais pu ſe comparer à la mienne !... Mais hélas ! doit-on aſpirer à jouir d'un bonheur ſans mélange ?... Emilie eſt ma fille.... Ah ! le Ciel fit aſſez pour moi... Mais, on vient... pour nous chercher ſans doute...

EMILIE.

Quoi, ſitôt ?...

SCENE V.

LA COMTESSE, EMILIE, LUCETTE.

LUCETTE.

MADAME, on vous attend.

LA COMTESSE.

Ma niece eſt arrivée ?...

LUCETTE.

Non, Madame; mais elle ne viendra pas; elle s'eſt fait excuſer.

LA COMTESSE.

Allons, mon enfant...

EMILIE.

Un moment... Je ne puis me ſoutenir...

ah, qu'allez-vous faire? Qu'allez-vous ſigner?... vous allez vous démettre d'une autorité qui m'étoit ſi chere, & qui ne fut jamais exercée que pour mon intérêt & mon bonheur; ce ſoir, grand Dieu, je dépendrai d'un autre!... Cette idée, dans cet inſtant, m'épouvante plus que jamais... Ah, maman, il en eſt temps encore, différons, je vous en conjure; prenez pitié du trouble & du déſordre affreux où je ſuis...

LA COMTESSE.

Y penſez-vous, ma chere Emilie?...

SCENE VI.

LA COMTESSE, EMILIE, CÉLIE, LUCETTE.

CÉLIE, *arrivant précipitamment, & avec l'air de l'émotion & de la joie.*

JE viens vous chercher.... Eh quoi, toutes les deux en pleurs!... Embraſſez-moi, ma ſœur, & vous auſſi, mon aimable Emilie... Je ne puis contenir ma joie... Si vous ſaviez... le Comte de Moncalde!... Je l'aime à la folie... Quand vous entendrez la lecture du contrat de mariage... je crois que vous ſerez contente...

EMILIE.

Ah, ma tante, l'intérêt & les avantages les plus brillants, peuvent-ils un inſtant me diſtraire d'une douleur ſi juſte...

CÉLIE.

Enfin... je sais ce que je dis... Allons, allons, venez ; car vous êtes attendues avec une vive impatience...

LA COMTESSE.

Allons, ma fille.

EMILIE.

O maman!... (*La Comtesse prend sa fille sous le bras, & passe devant.*)

CÉLIE, *à part.*

Je suis transportée;... un moment de plus, & le secret m'échappoit. (*Elle sort.*)

LUCETTE, *seule.*

Madame Célie a un air de gaieté bien extraordinaire... J'ai vu que Madame & Mademoiselle Emilie en étoient choquées; & moi aussi je le suis... De l'attendrissement & des transports semblables pour un intérêt d'argent!... Fi, cela est vilain; on feroit bien de cacher cet excès de joie, car il est révoltant. Ah, voici la pauvre bonne.

SCENE VII.

Mad. DUFRAIGNE, LUCETTE.

LUCETTE.

Vous n'avez pu rester à la lecture des articles?

Mad. DUFRAIGNE.

Non, je n'en ai pas le courage...

LUCETTE.

Ni moi non plus. Mon Dieu, qui nous auroit dit que nous ſerions ſi triſtes aux noces de Mademoiſelle Emilie! Toute la maiſon eſt conſternée., il n'y a pas un domeſtique qui ne ſoit au déſeſpoir.

Mad. DUFRAIGNE.

Je ſuis ſûre du moins que le contrat eſt fait de la maniere la plus avantageuſe pour Mademoiſelle Emilie; car en paſſant dans un cabinet, pendant qu'on attendoit Madame, j'ai vu Madame Célie & M. de Moncalde tête-à-tête; & la premiere exprimoit ſa ſurpriſe & ſa joie par des exclamations très-vives & même exagérées, ſi je l'oſe dire, tels que puiſſent être les avantages qu'on fait à ſa niece.

LUCETTE.

Apparemment qu'il lui donne tout ſon bien.

Mad. DUFRAIGNE.

Je n'en doute point. Mais ce ne ſera ſûrement pas une conſolation pour la pauvre enfant... N'entends-je pas la voix de Madame?...

LUCETTE.

Mon Dieu oui, c'eſt elle!.... Comme elle eſt pâle!.... Madame Célie la ſoutient...

SCENE VIII.

LA COMTESSE, CÉLIE, Madame DUFRAIGNE, LUCETTE.

CÉLIE.

UN fauteuil, un fauteuil!.. J'avois prévu cela; elle n'a pu soutenir cette lecture... Asseyez-vous, mon cœur. (*La Comtesse s'assied, & tire son mouchoir dont elle se couvre le visage.*)

LUCETTE.

Madame va se trouver mal!...

CÉLIE.

Cela passera, cela passera...

LUCETTE, *bas à Madame Dufraigne.*

Mais, regardez donc la mine satisfaite de Madame Célie...

Mad. DUFRAIGNE, *bas.*

Cela est inoui...

CÉLIE.

Laissez-moi seule avec elle... Allez, allez, je vous en prie, la Bonne; & vous Lucette, ne vous inquiétez pas... En vérité, il n'y a pas de quoi: laissez-nous seulement.

LUCETTE, (*à part*) *en regardant Célie.*

Cela est trop singulier; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. (*Elle sort avec Madame Dufraigne.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, CÉLIE.

CÉLIE, *à part.*

COMMENT la préparer à tant de bonheur!.. (*Haut.*) Ma sœur, calmez-vous donc. Réellement votre douleur eſt déraiſonnable...

LA COMTESSE.

Elle eſt exceſſive du moins... Mais en fut-il jamais de mieux fondée?...

CÉLIE.

Oh, pour fondée!.. Il faut pourtant tâcher d'en modérer l'excès... car enfin, vous ne pouvez vous diſpenſer de retourner là-dedans...

LA COMTESSE, *ſe levant.*

Ah, vous avez raiſon, & je ne devois pas en ſortir; mais vous m'avez entraînée...

CÉLIE.

Vous étiez prête à vous évanouir...

LA COMTESSE.

Et ma fille, que penſera-t-elle d'une ſemblable foibleſſe? Venez, rentrons; conduiſez-moi...

CÉLIE.

Rien ne preſſe.

LA COMTESSE.

Mais ma fille va venir me trouver...

CÉLIE.

Non, j'ai chargé ſon pere de la retenir, & il eſt convenu qu'on lira toujours le contrat en votre abſence; quand la lecture ſera finie, on viendra vous chercher; vous pourrez ſigner aveuglément... oui, oui... ſur ma parole...

LA COMTESSE.

Mais j'étois préſente, & je ne vous ai point entendu dire tout cela...

CÉLIE.

Oui, vous étiez préſente, mais vous n'aviez pas votre tête... Emilie n'avoit pas la ſienne davantage... Je ſuis convenue de mes faits avec votre mari & le Comte de Moncalde, & je vous ai emmenée au moment où vous alliez perdre tout-à-fait connoiſſance... Aſſeyez-vous, car vous avez encore un regard effaré qui m'effraye...

LA COMTESSE, *s'aſſeyant.*

En effet... je n'ai que des idées confuſes de tout ce qui s'eſt paſſé dans le ſallon.

CÉLIE.

Je le crois bien : en ſortant vous vous êtes évanouie ; vous avez été près d'un quart d'heure dans l'antichambre, abſolument ſans connoiſſance.

LA COMTESSE.

Et ma fille l'a-t-elle ſu?...

CÉLIE.

Non, non; ſoyez tranquille...

LA COMTESSE.

Retournons là-dedans... Donnez-moi le bras.

CÉLIE.

Pas encore...

LA COMTESSE, *se levant.*

Pourquoi donc me retenir?.. Emilie ne s'eſt-elle pas trouvée mal? ne me cachez-vous rien?

CÉLIE.

Regardez-moi bien, & voyez ſi mon viſage annonce quelque choſe de fâcheux? (*La Comteſſe la regarde, Célie ſourit & l'embraſſe.*)

LA COMTESSE, *avec étonnement.*

Ma ſœur!...

CÉLIE.

Je ris... je pleure... Je ne me poſſede pas...

LA COMTESSE, *avec une extrême émotion.*

Quoi?.. Comment... que ſignifie?...

CÉLIE.

Eh bien, vous voilà déja hors de vous... Je ſais un petit ſecret qui vous feroit plaiſir, mais...

LA COMTESSE.

Ah, pourriez-vous le garder dans l'état où je ſuis, ma ſœur!...

CÉLIE.

C'eſt peu de choſe, mais enfin... D'abord, le Comte de Moncalde aſſure tout ce qu'il poſſede à votre fille... & puis... je n'oſe achever...

LA COMTESSE.

Ma sœur, ma chere amie, que me faites-vous entrevoir?.. Son départ ne sera pas si prochain?...

CÉLIE.

C'est cela...

LA COMTESSE.

Dieu, Dieu!.. Et combien de temps restera-t-il?

CÉLIE.

Ah, doucement... D'abord calmez-vous, & je vous répondrai...

LA COMTESSE.

O mon Dieu!.. Se pourroit-il!.. Six mois, un an peut-être?...

CÉLIE.

De la modération... ou je me tairai...

LA COMTESSE.

Ma chere sœur, mon amie... Pardonnez... Parlez, ne craignez rien... Je suis tranquille...

CÉLIE.

Et vous tremblez; vous n'en pouvez plus... vous respirez à peine...

LA COMTESSE.

Dites-moi donc?.. Parlez par pitié...

CÉLIE.

Ecoutez-moi donc avec patience. Ce soir le Comte de Moncalde, enchanté de me devoir son bonheur, par reconnoissance m'a confié ce petit secret, il se faisoit un plaisir de vous surprendre: mais l'état où nous vous avons vue au commencement de la lecture, l'a convaincu qu'il falloit

quelques préparations pour vous l'annoncer; je m'en suis chargée... Dans ce moment, on prépare aussi votre fille, &...

LA COMTESSE.

Ah, ma sœur, achevez donc de vous expliquer; craignez, par vos ménagements, de me faire concevoir peut-être de trop grandes espérances...

CÉLIE.

Oh, je ne crains rien:..

LA COMTESSE.

Ciel!.. & si au-lieu d'un an, j'allois me flatter de deux?.. de trois?...

CÉLIE.

Vous en êtes bien la maîtresse...

LA COMTESSE.

Seroit-il possible?.. ma sœur!.. Emilie... ma fille!.. où est-elle?.. Allons...

CÉLIE.

On la prépare, vous dis-je...

LA COMTESSE.

Eh bien?...

CÉLIE.

Eh bien, chere amie, je n'y puis résister davantage... Vous êtes la plus heureuse des meres...

LA COMTESSE.

Quoi?.. ma fille!.. Juste Ciel! je l'entends...

CÉLIE.

Oui, c'est elle; je lui sacrifie le plaisir inexprimable de vous apprendre l'excès de votre bonheur.

SCENE X & derniere.

LA COMTESSE, CÉLIE, ÉMILIE.

EMILIE *éperdue, accourant avec la plus grande précipitation.*

MA mere!... (*Elle se jette dans ses bras.*)

LA COMTESSE.

Mon enfant!...

EMILIE.

Maman!.. Je ne vous quitterai jamais!..

LA COMTESSE.

Jamais!.. Grand Dieu!...

CÉLIE.

Ah, ma sœur!.. Elle chancele; elle pâlit... Asseyons-la... (*La Comtesse tombe dans le fauteuil, Emilie la soutient dans ses bras.*)

EMILIE.

O ma mere, concevez-vous ma félicité?.. Ah, vous seule pouvez en juger!..

LA COMTESSE.

Tu ne me quitteras jamais!.. Jamais!.. & comment?.. Quelle assurance en recevrai-je?.. Ne nous abuse-t-on point!.. Une fausse espérance me donneroit la mort...

CÉLIE.

Le Comte de Moncalde vouloit éprouver votre estime pour lui, & le désintéressement de votre tendresse pour Emilie;

il vouloit que vous eussiez le courage & la gloire de faire le sacrifice de votre fille, afin d'avoir le mérite & le bonheur de vous rendre cette enfant chere... Tout son bien est en France; il ne retournera jamais en Portugal...

LA COMTESSE.

Est-il possible; ô Ciel!... (*A Emilie.*) Et votre pere?...

EMILIE.

Je l'ai laissé dans les bras de M. de Moncalde; je les ai devancés, j'ai volé...

LA COMTESSE.

O le plus généreux des hommes!.. Ah, courons les chercher...

CÉLIE.

On vient; ce sont eux...

LA COMTESSE.

Ah, je le vois... ô mon fils!... (*Elle court au-devant du Comte de Moncalde, qui s'avance & se précipite à ses pieds. Henriette, Agathe, la Bonne, Lucette & plusieurs autres Domestiques accourent en foule, entourent la Comtesse, & expriment par leurs attitudes la joie la plus vive.*) (*La Comtesse, embrassant le Comte de Moncalde.*) Mon fils, mon fils!.. que vous méritez bien un titre si doux!... Vous me rendez ma fille... Ah, c'est la vie que je reçois de vous... (*Au Comte d'Orsan.*) Mon ami!... ma fille... mes enfants... ma sœur... Embrassez donc la plus fortunée de toutes les meres!.. (*Le Comte de Moncalde, toujours aux genoux de la Comtesse,*

tient une de ſes mains qu'il baiſe en pleurant ; le Comte d'Orſan & Emilie s'avancent, & ſoutiennent la Comteſſe dans leurs bras ; Célie, Agathe, Henriette courent l'embraſſer, tandis que la Bonne & Lucette ſaiſiſſent & baiſent ſa main : les autres Domeſtiques reſtent à quelques pas, & par différents geſtes, expriment le tendre intérêt qu'ils prennent à cette ſcene. Il faut que tous les mouvements de cette ſcene muette ſoient extrêmement vifs & rapides. La toile ſe baiſſe.)

F I N.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

La Baronne D'ARZELE.

LAURETTE, *Fille de la Baronne.*

LISETTE, *Femme-de-chambre de la Baronne.*

BELINDE, *Amie de la Baronne.*

Madame ROGER, *Gouvernante de Laurette.*

La Marquiſe DE BLEVILLE,

CAROLINE, *Fille de la Marquiſe.*

Un Valet-de-chambre.

La Scene eſt à Paris, chez la Marquiſe.

L'INTRIGANTE,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

Madame ROGER, LISETTE.

LISETTE.

OUI, cela eſt ſûr; Madame en eſt convenue ce matin devant moi; ſon fils épouſe Mademoiſelle Caroline.

Mad. ROGER.

La fille de Madame la Marquiſe de Bléville?

LISETTE.

Oui, mais Madame ne veut pas qu'on le diſe encore publiquement; elle a même prié Madame de Bléville de n'en point parler.

Mad. ROGER.

Et pourquoi cela?

LISETTE.

Oh, que fais-je; Madame passe sa vie à faire des cachotteries auxquelles on ne comprend rien: c'est son caractere; entre nous, elle est indiscrete & mystérieuse; j'ai remarqué cela mille fois.

Mad. ROGER.

Elle a bien de l'esprit, toujours.

LISETTE.

Eh bien, dans le monde on prétend que non: mais cependant elle fait ce qu'elle veut; elle connoît l'univers, se mêle de tout; oh, c'est une femme d'une activité incomparable.

Mad. ROGER.

Je la blâme seulement de tenir sa fille au couvent depuis l'âge de trois ans; elle est si riche, elle auroit bien pu l'élever chez elle.

LISETTE.

Cependant elle aime beaucoup Mademoiselle Laurette; mais elle a tant d'affaires, qu'elle ne peut pas s'occuper de son éducation.

Mad. ROGER.

C'est dommage, car Mademoiselle Laurette a le plus joli naturel...

LISETTE.

Elle a un bon cœur, par exemple; elle paroît aimer son frere à la folie.

Mad. ROGER.

Oui, il vient souvent nous voir au cou-

vent; & quand Mademoiſelle Laurette eſt au parloir avec lui, c'eſt un plaiſir de les entendre jaſer.

LUCETTE.

En effet, elle parle beaucoup.

Madame ROGER.

Oh, vous ne voyez rien : il n'y a que trois jours qu'elle eſt ici, elle n'eſt pas encore bien à ſon aiſe. Mais au couvent, elle divertit tout le monde. Elle eſt née comme cela; à quatre ans elle avoit déja *de petites raiſons* à faire mourir de rire.

LISETTE.

Et à quinze ans, il me paroît qu'elle a *des petites hiſtoires* qui durent bien longtemps, & qui, je crois, ne ſont pas toujours très-vraies. Enfin, pour trancher le mot, je ſoupçonne qu'elle eſt un peu menteuſe.

Mad. ROGER.

Dame, écoutez donc; à force de babiller, cela arrive quelquefois.

LISETTE.

Mais, fi donc, cela eſt affreux.

Mad. ROGER.

Oh, elle ne fait jamais que de petites menteries innocentes, & qui ne font tort à perſonne.

LISETTE.

Mais, quand on ment pour ſon plaiſir, on pourroit bien auſſi mentir par intérêt.

Mad. ROGER.

Oh que non; c'eſt de l'enfance, cela

paſſera. Il faut qu'elle parle, d'abord; c'eſt un enfant qui a tant d'eſprit, qu'elle ne peut jamais reſter un moment la bouche fermée. Quelquefois, quand elle eſt à côté de moi à travailler, elle jaſe, elle jaſe; c'eſt comme une lecture, & cela des heures entieres.

LISETTE.

Mais que peut-elle vous dire?

Mad. ROGER.

Oh, des contes... des folies.... Enfin, plutôt que de ne pas parler, elle diroit du mal d'elle.

LISETTE.

Jugez ſi elle ſeroit capable d'en dire de ſon prochain.

Mad. ROGER.

Cela paſſera, cela paſſera; moi, j'étois tout de même dans ma jeuneſſe.

LISETTE.

Mais vous en avez encore de beaux reſtes.

Mad. ROGER.

A propos, dites-moi donc, Madame eſt fort amie avec Madame de Saint-Alban; je ne ſavois pas cela.

LISETTE.

Oh, ce n'eſt que depuis peu; c'eſt pour quelqu'affaire ſans doute.

Mad. ROGER.

Elle y va juſqu'à trois ou quatre fois par jour; j'ai appris cela par ma fille, qui eſt femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban, & favorite; car ma fille eſt ſa confidente; je puis dire cela. C'eſt auſſi une

bonne condition que celle de Madame de Saint-Alban ; on n'en sort jamais sans obtenir quelque emploi. Avec tout cela, Madame a encore plus de crédit ; voyez la fortune qu'elle a faite à ce vieux Bernard, son valet-de-chambre ; il a une bonne place dans les Fermes ; Madame ne lui devoit que sept années de gages, & lui donne pour cela un emploi qui vaut mille écus. Voilà de la générosité, d'autant plus que Bernard est un idiot qui n'étoit propre qu'à rester dans une anti-chambre. Et le Gouverneur de M. le Marquis, à qui elle n'avoit promis qu'une pension de douze cents francs au bout de dix ans, & que voilà Secretaire d'Ambassade. Madame surpasse toujours ses promesses, & ne donne rien de sa poche ; cela est admirable...

LISETTE.

Avec tout cela, croiriez-vous qu'elle n'est pas heureuse ?

Mad. ROGER.

Comment ! elle n'est pas heureuse ?

LISETTE.

Je vous assure qu'il n'y a personne de plus à plaindre ; je vois cela de près. Premièrement, la vie agitée qu'elle mene a ruiné sa santé ; & puis elle ne jouit pas de son crédit, par la peur continuelle qu'elle a de le perdre : en rendant service à une personne, elle en désoblige plusieurs, & se fait tous les jours de nouveaux ennemis ; & par un malheur singulier, ceux qu'elle comble de graces se dispensent de la reconnoissan-

ce, en prétendant qu'elle y trouve toujours son intérêt personnel. D'ailleurs, elle est éternellement dévorée d'inquiétude, de chagrin. Elle est beaucoup moins satisfaite d'un succès, qu'elle n'est affligée d'un revers. La disgrace d'un homme en place, le plus léger changement dans le Ministere, lui causent des insomnies & des agitations affreuses; elle se plaint sans cesse des calomnies de ses ennemis, des malignes interprétations du monde, de l'ingratitude de ses protégés, & de l'ennui mortel qu'elle est forcée de subir si souvent en sacrifiant toujours son goût à l'intérêt; en composant sa société, non des personnes les plus aimables, mais de celles qui peuvent être utiles à ses projets; enfin, en renonçant aux plaisirs, au repos, à l'amitié, pour se livrer entiérement à l'intrigue & aux affaires.

Mad. ROGER.

Elle n'a point d'amis!.. Mais Madame Bélinde?...

LISETTE.

Bon! elle s'est déja bronillée deux ou trois fois avec elle; Madame Bélinde est si légere... mais elle avoit quelques liaisons avec la Marquise de Bléville, & voilà la cause de ce dernier raccommodement.

Mad. ROGER.

J'entends la voix de Mademoiselle Laurette...

LISETTE.

L'on commence toujours par l'entendre avant de la voir. Oui, la voici.

SCENE II.

LAURETTE, Madame ROGER, LISETTE.

LAURETTE.

MA Bonne!.. Ah, vous voilà, Liſette, je ſuis charmée de vous trouver enſemble, j'ai mille choſes à vous dire... je ſuis au comble de mes vœux; mon frere ſe marie, ce n'eſt plus un myſtere; maman a bien voulu me le confier, je m'en doutois... M. de Mirvaux, comme vous ſavez, eſt frere de Madame la Marquiſe de Bléville; j'ai vu que maman avoit pour lui des attentions ſurnaturelles... Je dis *ſurnaturelles*, parce que c'eſt la plus ennuyeuſe perſonne que ce M. de Mirvaux... ſourd & begue... le pauvre homme!.. & ſilencieux à un excès... Paſſe encore pour cela; mais ne pas entendre un mot de ce qu'on lui dit!.. & maman, malgré tout cela, avoit des graces pour lui!.. & j'entendois qu'elle lui diſoit qu'il pouvoit être ſûr qu'elle lui feroit obtenir ce Gouvernement vacant; qu'elle attachoit ſon bonheur à cette affaire... Oh, je comprenois bien qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous; & juſtement c'eſt que M. de Mirvaux eſt frere de Madame de Bléville, & par conſéquent l'oncle de ma future belle-ſœur... Liſet-

te, connoiſſez-vous Caroline!.. N'eſt-ce pas qu'elle eſt charmante; une douceur, une grace!.. un caractere d'une égalité parfaite; & de la gayeté, des talents, de l'eſprit, & un naturel!.. un naturel incomparable...

Mad. ROGER.

Mais, Mademoiſelle, on diroit que vous avez paſſé votre vie avec elle. vous ne l'avez cependant vue qu'une ſeule fois au bal l'hyver dernier; & hier environ un quart-d'heure, chez Madame votre mere.

LAURETTE.

Oui; mais j'ai beaucoup cauſé avec elle...

Mad. ROGER.

Mais, comment? hier vous n'avez pu lui parler.

LAURETTE.

Cela eſt vrai; mais le jour que je l'ai vue au bal, nous eûmes enſemble une longue converſation... Rien n'eſt plus ſingulier; je me rappelle qu'elle me dit qu'il manquoit à ſon bonheur d'avoir une ſœur. Je lui répondis que j'aurois été bien heureuſe d'en avoir une comme elle... Cela eſt fort extraordinaire... Mais, vous n'y êtes pas... Elle s'attendrit, m'embraſſa; & dans l'inſtant, je penſai à mon frere, & je m'écriai: mais j'ai un frere!.. Elle rougit, & moi auſſi. Elle comprit fort bien mon idée... je le vis clairement. Un moment après, mon frere vint la prier à danſer...

LISETTE.

Ah, Mademoiſelle, permettez-moi de

vous arrêter là : Monsieur votre frere n'étoit point à Paris ; il a passé tout l'hyver dernier à Strasbourg.

Mad. ROGER, *riant.*

Ah, ah, ah, la pauvre enfant, la voilà toute déroutée... quel dommage que vous l'ayez interrompue! elle alloit nous conter la plus jolie histoire...

LISETTE.

Je n'en doute pas; Mademoiselle conte fort bien, il ne lui manque que d'avoir la mémoire un peu plus sûre.

LAURETTE, *embarrassée.*

Réellement... je croyois... Mais vous avez raison, Lisette ; je ne vous sais point mauvais gré de m'avoir reprise.

LISETTE.

Mademoiselle, c'est par attachement. Je suis fâchée de vous voir un défaut.

LAURETTE.

Quel défaut, Lisette?

LISETTE.

Hélas, Mademoiselle, je n'ose même pas le nommer...

LAURETTE.

Comment donc?.. Mais, ma bonne!..

Mad. ROGER.

Eh bien, Mademoiselle, c'est que vous jasez trop; je vous l'ai déja dit...

LAURETTE, *à Madame Roger.*

Mais vous aimiez à m'entendre conter des histoires... je vous en ai toujours vu rire... Et vous-même, ma bonne, vous en dites tous les jours de nouvelles.

Mad. ROGER.

Sans doute pour paſſer le temps... Mais ce qui étoit bon dans votre enfance, ne vaut plus rien à préſent; vous avez quinze ans, il faut quitter cette habitude.

LAURETTE.

Eh bien, ôtez-la-moi donc, puiſque c'eſt vous qui me l'avez donnée.

LISETTE.

Ah, malheureuſement, elle eſt plus facile à prendre qu'à quitter... Mais paix, voici Madame... Allons-nous-en. (*Elle ſort avec Madame Roger.*)

SCENE III.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE.

LA BARONNE, *un paquet de lettres à la main, un Valet-de-chambre eſt derriere elle.*

QUEL énorme paquet! (*Elle lit tout bas.*)

BÉLINDE.

Et... faudra-t-il répondre à tout cela?

LA BARONNE, *liſant toujours.*

Ah, mon Dieu!...

BÉLINDE.

Quoi donc?...

LA BARONNE.

Cela eſt affreux... Ce malheureux Si-

mon, à qui j'ai fait avoir un emploi dans les Fermes, vient de faire une banqueroute frauduleuse!

BÉLINDE.

Je n'en suis pas surprise, c'étoit un mauvais sujet... A propos, savez-vous que le Précepteur que vous avez donné à la Vicomtesse, & qui étoit si fortement recommandé par vous, a pris la fuite avant-hier, après avoir volé pour vingt mille francs de diamants?

LA BARONNE.

Oui, c'est une désagréable aventure... Comme cet homme-là m'a trompée!.. Je lui croyois, je l'avoue, un mérite supérieur.

LAURETTE.

Ah, que j'en suis fâchée!.. je le connoissois. C'est lui, maman, qui chantoit des chansons si drôles, & qui contrefaisoit si bien Arlequin & Pierrot, n'est-ce pas?

LA BARONNE, *à son Valet-de-chambre.*

Mettez tous ces papiers dans mon cabinet... Ecoutez... Un homme vêtu de noir viendra peut-être dans une demi-heure; vous le ferez passer dans ma chambre, & vous m'avertirez aussi-tôt... Dites à la Pierre qu'il mette un habit gris, donnez-lui cette lettre; il la portera à son adresse, mais au jour tombant... entendez-vous... attendez. que je me rappelle... Ah, si ce jeune Peintre revient; annoncez-lui qu'il sera sûrement reçu de l'Académie des Peintures... Mais qu'il finisse donc le portrait

de ma petite chienne; n'oubliez pas de lui dire cela... Allez... Un moment!.. Voilà tout, je crois... Oui, allez. (*Le Valet-de-chambre sort.*) Ah çà, Laurette, j'ai à vous parler : Madame & Mademoiselle de Bléville viendront aujourd'hui, je vous prie de mettre tous vos soins à plaire à cette derniere.

LAURETTE.

Caroline?.. Ah, maman, volontiers, je l'aime de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Comment! vous la connoissez?

LAURETTE.

Oui, maman, beaucoup; je l'ai vue au bal; nous causions toujours ensemble. Je lui ai parlé souvent de mon frere; & je la crois fort bien disposée en sa faveur. D'ailleurs, elle a réellement de la confiance en moi...

LA BARONNE.

Mais voilà un hasard très-heureux, il faut tirer parti de cela. Tâchez de l'entretenir aujourd'hui en particulier, & vous me rendrez compte de votre conversation.

LAURETTE.

Oui, maman.

LA BARONNE.

Allez, ma fille, rejoindre votre bonne...

LAURETTE.

Voulez-vous, maman, que je vous dise de quelle maniere je m'y prendrai pour lui parler de mon frere... D'abord je commencerai...

LA BARONNE.

Il suffit, nous en raisonnerons tantôt.

LAURETTE.

Oh, je meurs d'envie de causer avec elle; je voudrois y être... Premiérement, je lui dirai...

LA BARONNE.

C'est assez, Laurette Allez, mon enfant. (*Laurette baise la main de sa mere, & sort.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

LA BARONNE.

ENFIN, me voilà sûre de ce mariage que je desirois passionnément : j'ai conduit cette affaire avec assez d'adresse... Je n'ai rien négligé... J'ai su, par exemple, que Lisette connoissoit une des femmes-de-chambre de la Marquise, & je l'ai chargée de la gagner; Lisette a de l'esprit, & s'est acquittée de cette commission avec beaucoup d'intelligence.

BÉLINDE.

Je crois que ce n'est pas la premiere de ce genre qu'elle a reçue de vous.

LA BARONNE.

C'est sur-tout en ne négligeant aucun des petits moyens, qu'on réussit.

BÉLINDE.

Eh, vraiment oui; voilà le secret du métier, & ce qui a fait dire aux gens mal intentionnés, que nous autres intrigants, nous devons moins nos succès à l'esprit qu'à une certaine souplesse de caractere.

LA BARONNE.

Intrigants... Réellement vous avez des expressions...

BÉLINDE.

Un peu grossieres, n'est-ce pas?.. Si j'étois aussi consommée que vous l'êtes dans les affaires, je ne ferois pas un pareil aveu; mais je ne suis intrigante que par caprice & par accès, & j'en conviens bonnement : quand je serai perfectionnée, je changerai de langage; car je sens bien que la sublimité de la profession est de déguiser toujours la vérité, même tête-à-tête avec son amie. Mais revenons à notre mariage, je vous avoue que je conserve encore des craintes.

LA BARONNE.

Et moi, je n'en ai nulle, si vous voulez continuer à me servir aussi bien auprès de la Marquise.

BÉLINDE.

Je vous l'ai promis, vous y pouvez compter; mais je suis curieuse, il faut ne me rien cacher; je soupçonne que vous ne me dites pas tout..

LA BARONNE.

Moi!...

BÉLINDE.

Oh, j'en ſuis ſûre. Que ſignifient toutes ces viſites que vous faites depuis huit jours à Madame de Saint-Alban? Allons, de la franchiſe, ou bien je vous déclare que j'ai une intrigue toute prête pour découvrir ce que vous prétendez diſſimuler.

LA BARONNE.

Vous me prévenez; en vérité, mon projet étoit de vous en parler.

BÉLINDE.

Ah ça, point de fauſſes confidences, car je vous avertis que mon frere eſt ami intime de Madame de Saint-Alban, & il revient ce ſoir de ſes terres; ainſi je vous aſſure que je ſaurai par lui la vérité de cette affaire.

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu! ce n'eſt pas vous que je voudrois tromper; vous m'offenſez, ma chere Bélinde...

BÉLINDE.

Je crains vos diſtractions; je me rappelle de vous en avoir vu quelques-unes dans ce genre. Mais revenons au fait.

LA BARONNE.

Le voici : j'ai imaginé, pour aſſurer notre mariage, de tâcher d'obtenir la promeſſe d'une place à la Cour pour ma future belle-fille. J'ai fait des démarches, & j'ai appris qu'il y avoit un engagement qui s'oppoſoit à ma demande; on n'a pu me nommer la perſonne; mais j'ai découvert que Madame de Saint-Alban ſe mêloit de

cette affaire : comme elle n'a point d'enfants, j'ai senti qu'elle n'y pouvoit mettre un vif intérêt; & ayant la possibilité de la servir dans une chose qu'elle desiroit personnellement, j'ai été la trouver.

BÉLINDE.

Comment, vous lui avez proposé de renoncer à la place, & de faire réussir son affaire personnelle?

LA BARONNE.

Ecoutez jusqu'au bout J'ai commencé par lui offrir mes services, ensuite je lui ai demandé le nom de la personne à qui la place étoit promise; comme vous croyez bien, cette question n'a pas été faite sans art...

BÉLINDE.

Oh, je m'en rapporte bien à vous.

LA BARONNE.

Véritablement je me suis surpassée... Elle m'a répondu que la place étoit promise à la fille d'un de ses amis, mais qu'elle avoit donné sa parole d'honneur de ne pas la nommer.

BÉLINDE.

Eh bien, voilà tout votre art perdu; combien de fois vous en avez prodigué ainsi sans utilité, & pour la seule satisfaction de votre conscience!...

LA BARONNE.

Alors je me suis retournée; j'ai demandé si cet homme étoit un militaire... & susceptible d'un Gouvernement: elle a répondu qu'oui...

BÉLINDE.

Vous avez offert de lui faire avoir ce Gouvernement vacant, s'il vouloit céder la place?

LA BARONNE.

Juſtement; mais j'ai pris la précaution de faire promettre à Madame de Saint-Alban, qu'elle ne me nommeroit point à cet homme, qui veut lui-même reſter inconnu. Enfin, elle lui a fait ma propoſition ce matin; il en a paru fort tenté; il a demandé quelques heures pour y réfléchir, & rendra ce ſoir une réponſe poſitive.

BÉLINDE.

Je ne reviens point de ma ſurpriſe.

LA BARONNE.

Comment trouvez-vous ce tour-là... Il faut vous dire que depuis hier, je ſuis ſûre de faire donner ce Gouvernement à qui je voudrai.

BÉLINDE.

Mais, vous avez promis à M. de Mirvaux, au frere de la Marquiſe de Bléville, d'employer tout votre crédit, pour le lui faire obtenir; comment vous tirerez-vous de là?

LA BARONNE.

Oh, rien n'eſt plus facile; il croira que j'ai échoué: j'annoncerai à la Marquiſe que ſa fille aura une place; je preſſerai la noce; & le mariage fait, j'aurai peu d'inquiétudes ſur le reſte. Je ne vous cache pas que je ſuis véritablement peinée d'avoir donné de fauſſes eſpérances à ce pauvre M. de

Mirvaux, & d'être forcée de l'abuſer encore là-deſſus ; au reſte, je lui rendrai ſervice dans une autre occaſion ; & d'ailleurs, je ne le ſacrifie qu'à l'intérêt de ſa niece : il l'aime beaucoup ; ainſi le fond de tout cela eſt aſſez innocent...

BÉLINDE.

Oui, oui ; il ſeroit encore à ſouhaiter que les intrigues ne produiſiſſent jamais rien de plus noir... Mais, dites-moi, vous ne ſoupçonnez pas quel eſt l'homme qui avoit obtenu une place pour ſa fille ?

LA BARONNE.

Non. Je n'ai pu le découvrir... On ne connoît aucun des amis particuliers de Madame de Saint-Alban qui ait une fille...

BÉLINDE.

Enfin, ce ſoir vous ſaurez la réponſe.

LA BARONNE.

Oui, à ſept heures il reviendra chez Madame de Saint-Alban, à qui j'ai permis de me nommer, s'il accepte ; mais elle lui demandera encore le ſecret juſqu'à la concluſion du mariage.

BÉLINDE.

Il eſt certain qu'une place de plus à offrir, rend encore votre fils un meilleur parti ; cependant, je crois que, ſans vous donner tant de peines, vous auriez pu réuſſir peut-être plus ſûrement : car ſi la Marquiſe découvre toutes ces intrigues, le mariage eſt rompu ; c'eſt une femme extraordinaire ; elle a vécu jadis à la Cour ;

mais depuis dix ans, consacrée entiérement à l'éducation de sa fille, elle a presque renoncé au monde, & passe la plus grande partie de sa vie dans ses terres; la solitude a donné à son caractere une tournure originale; elle a des idées tout-à-fait singulieres; par exemple, elle a l'aversion la plus décidée pour tout ce qui peut ressembler à l'intrigue, & elle conserve encore des préventions contre vous à cet égard, malgré les soins que j'ai pris pour la dissuader. Ainsi, prenez garde à vous; si vous aviez voulu m'en croire, vous n'aviez qu'à vous tenir tranquille, & ce mariage étoit sûr; mais vous avez une activité que rien ne peut modérer, & une étonnante antipathie pour le repos...

LA BARONNE.

Nous réussirons, n'en doutez pas. La Marquise auroit-elle consenti à venir chez moi, à m'amener sa fille, & à me parler elle-même sur cette affaire, si au fond du cœur elle n'étoit pas déterminée?

BÉLINDE.

Mais elle n'a commencé à venir chez vous que d'hier; elle ne vous a point donné de parole positive; & d'ailleurs, savez-vous pourquoi elle s'est décidée à vous voir? Pour vous étudier & vous connoître...

LA BARONNE.

Ah, m'étudier; je le trouve charmant... Et pensez-vous que cet examen soit bien embarrassant? Vous inquiete-t-il beaucoup?

BÉLINDE.

Mais, un peu...

LA BARONNE.

Sans vanité pourtant, je crois qu'ayant un grand intérêt à ſubjuguer Madame de Bléville, j'en viendrai à bout.

BÉLINDE.

Je ſais que vous avez fait des miracles en ce genre; mais vous n'avez jamais eu affaire à une perſonne qui eût par devers elle quinze ans d'expérience, & dix de réflexions.

LA BARONNE.

En vérité, c'eſt une femme très-bornée, ſoyez ſûre de cela.

BÉLINDE.

Tout ce qui n'eſt pas ſubtil & raffiné, vous paroît ſtupide; j'ai fait cette remarque-là mille fois. Comme vous avez ſupérieurement d'adreſſe, vous déroutez facilement l'artifice; mais vous ne vous défiez point aſſez de la ſimplicité & de l'eſprit naturel; & cependant croyez que rien ne déconcerte plus la fineſſe & la ruſe, que la franchiſe & la bonne foi... J'y ai été attrapée, moi, qui vous parle, & voilà pourquoi j'ai renoncé à l'intrigue & aux détours... Enfin, je vais cependant les employer encore pour vous ſervir; je vais mentir à cette pauvre Marquiſe, qui ſe fie à moi; je vous donne là une grande preuve d'amitié : cette affaire eſt ſi intéreſſante pour vous, que je ne puis m'y refuſer; mais je ne vous cache pas que

j'ai de mauvais preſſentiments. Madame de Bléville m'en impoſe, je l'avoue; elle a une candeur, un naturel, qui m'attendriſſent malgré moi; quand je veux la ſéduire, c'eſt elle qui me gagne; & ſa droiture & ſa bonté me font mille fois rougir en ſecret de mes tromperies & de moi-même.

LA BARONNE.

Vos tromperies!... Mais vous êtes folle; mon fils n'eſt-il pas un excellent parti? Par ſa naiſſance & ſa fortune, n'eſt-il pas fort en droit de prétendre à la fille de Madame de Bléville? En contribuant aſi ſuccès de cette affaire, ferez-vous faire un mauvais mariage à cette jeune perſonne?

BÉLINDE.

Non, ſans doute; mais enfin, pour décider la Marquiſe, il faut la tromper ſur votre caractere; il faut, en un mot, faire mille menſonges...

LA BARONNE.

Vous voulez peut-être me perſuader que vous n'avez jamais menti?...

BÉLINDE.

Oh, mon Dieu non; j'ai eu tant de fois cette complaiſance pour vous! mais je ne mens que par foibleſſe, & point par inclination, & dans ce cas le remords & le dégoût ſuivent de près la faute

LA BARONNE.

Je ne comprends rien à tout cet étalage de beaux ſentiments; ce que j'entrevois, c'eſt que ſûrement quelque intérêt que j'ignore, vous fait parler.

BÉLINDE.

Ainſi, vous ne me croyez pas?

LA BARONNE.

Mais le *galimathias* ne m'a jamais ſéduite, vous le ſavez, ma chere Bélinde.

BÉLINDE.

Malheur à celui qui nomme *galimathias*, des mouvements ſi ſimples de repentir & de ſenſibilité. Quand j'agis contre ma conſcience, je me ſais gré du moins du combat que j'éprouve; s'il me fait ſouffrir, en même-temps il me conſole, en me prouvant que l'action que ma raiſon condamne, répugnoit à mon cœur, & n'étoit pas faite pour lui : alors j'attribue mes fautes à de mauvais conſeils, à des liaiſons dangereuſes; je me raccommode avec moi-même, & je puis eſpérer que l'expérience & les réflexions m'arracheront à des égaremens dont je gémis & que je hais.

LA BARONNE.

Quelle déclamation!... Quelle violence!.. Vous êtes véritablement en colere...

BÉLINDE.

Oui, j'en conviens. Je ne puis ſupporter de vous voir une défiance injurieuſe qui ne vous quitte jamais; vous avez la manie de ſupporter toujours des deſſeins ſecrets & myſtérieux; les paroles ne ſont pour vous que des ſignes trompeurs, faits pour déguiſer la vérité... Avec des idées ſemblables, comment voulez-vous conſerver des amis? Mais je ne veux plus me fâcher ni me brouiller; vous m'avez rendu pluſieurs

ſervices; tels que fuſſent vos motifs, je ne dois pas l'oublier. Je puis vous être utile, j'y ferai mes efforts, ſoyez-en certaine; mais je proteſte que c'eſt la derniere fois que je me laiſſerai aller à une complaiſance contraire à mes principes & à mon inclination.

LA BARONNE.

Pour moi je ne prends point le même engagement; car je ſens que rien ne me coûtera pour vous obliger & vous témoigner ma reconnoiſſance.

BÉLINDE.

Eh bien, vous m'offenſez encore; penſez-vous qu'il ſoit néceſſaire de me promettre des récompenſes pour réchauffer mon zele?

LA BARONNE.

Mon Dieu, que vous êtes pointilleuſe & ſuſceptible!... tout ce que je vous dis vous révolte...

BÉLINDE.

C'eſt que vous employez l'artifice, que vous m'en ſuppoſez, & que je n'en ai point; & voilà comme l'art peut devenir nuiſible!.. Ah! je vous le répete, craignez Madame de Bléville; craignez, en voulant la flatter, de la choquer mortellement: ſongez qu'elle eſt la droiture & la franchiſe même; &, croyez-moi, renoncez avec elle à tous ces vains détours.

UN VALET-DE-CHAMBRE, *à la Baronne.*

L'homme vêtu de noir eſt dans le cabinet de Madame...

LA BARONNE.

C'eſt bon. Mes chevaux ſont-ils mis?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Oui, Madame.

LA BARONNE, *à Bélinde.*

Il faut que je ſorte dans l'inſtant, pour une importante affaire. Je reviendrai bientôt, ne vous en allez pas; car j'ai encore pluſieurs choſes à vous dire.

BÉLINDE.

A la bonne-heure; je vous attendrai.

(*La Baronne ſort précipitamment.*)

SCENE V.

BÉLINDE, *ſeule.*

QUELLE femme!.. quel caractere!.. C'eſt une grande folie d'avoir de l'amitié pour elle... Eſt-elle capable d'y répondre?.. S'engager avec Monſieur de Mirvaux à lui faire avoir ce Gouvernement, & le faire donner à un autre!.. Et, ce matin encore, elle lui renouvelloit en ma préſence toutes ſes proteſtations!.. Quelle fauſſeté!.. Enfin, j'ai promis de la ſervir encore dans cette occaſion; malgré ma répugnance & mes ſcrupules, je tiendrai ma parole... Dans quelle ſituation embarraſſante je me trouve!.. Il faut que j'agiſſe contre ma conſcience, ou que je trahiſſe une perſonne que j'ai aimée, & avec laquelle je parois aux yeux du monde intimément liée!..

liée!.. Ah! je le sens, nos vertus dépendent sur-tout du choix heureux de nos amis... On vient... c'est Madame de Bléville : allons, dissimulons...

SCENE VI.

LA MARQUISE, BÉLINDE.

BÉLINDE, *s'avançant vers la Marquise.*

LA Baronne vient de sortir; mais elle va rentrer tout-à-l'heure.

LA MARQUISE.

Je ne suis pas fâchée de vous trouver seule; vous me témoignez tant d'intérêt, Madame, que chaque jour ajoute à ma confiance pour vous : je pourrois cependant vous soupçonner de partialité, puisque vous êtes l'amie intime de la Baronne; mais je suis sûre que votre cœur est bon, ainsi il m'est impossible de craindre que vous ayez l'intention de me tromper.

BÉLINDE.

Eh bien, Madame, vous avez déja vu deux fois la Baronne; comment la trouvez-vous?

LA MARQUISE.

Mais elle m'a paru bien affectée... J'ai facilement remarqué qu'elle se contraignoit avec moi... Elle a trouvé le secret de débiter dans une demi-heure de conversa-

tion, dix sentences contre l'intrigue & la dissimulation : elle a vanté cent fois sa *franchise* & sa *bonhommie*; elle cherchoit tous les moyens imaginables de me louer & de me flatter... Tout cela m'a beaucoup déplu, je vous l'avoue.

BÉLINDE.

Ne la jugez point là-dessus. Elle savoit vos préventions contre elle; n'est-il pas simple que, d'après cela, elle ait été mal à son aise avec vous?

LA MARQUISE.

A une ame noble & franche, cette espece d'embarras n'auroit dû inspirer que de la sécheresse & de la froideur; il n'est pas naturel d'accabler de caresses & d'éloges, une personne qu'on croit prévenue contre nous; elle a voulu me séduire, & elle a manqué d'adresse dans cette occasion. Sans un cœur droit & sensible, les calculs de l'esprit sont souvent faux... Mais je veux suspendre mon opinion; je sais combien il est déraisonnable de juger légérement, & j'ai un si grand intérêt à connoître parfaitement la Baronne!... Vous savez, Madame, la tendresse que j'ai pour ma fille; j'ai mis tous mes soins à former son caractere; mais elle n'a que seize ans; en la mariant aussi jeune, je ne puis me dissimuler que c'est la belle-mere que je saurai lui choisir, qui perfectionnera ou gâtera mon ouvrage : cette réflexion peut tout sur moi, dois-je céder mes droits sur ma fille à une personne que je n'estimerois pas?...

BÉLINDE.

Non, sans doute; mais soyez sûre qu'elle ne recevra de la Baronne que les meilleurs conseils...

LA MARQUISE.

Les conseils, Madame, ne sont rien sans l'exemple.

BÉLINDE.

Je vois à quel excès les ennemis de la Baronne l'ont calomniée auprès de vous.

LA MARQUISE.

On prétend qu'elle est intrigante; & si cette imputation est fondée, je ne lui donnerai sûrement pas ma fille. Mais je sais avec quelle légéreté & quelle injustice le monde juge à cet égard, & je n'ignore pas que l'envie & la malignité attribuent presque toujours à l'intrigue, ce qui n'est souvent que l'effet du bonheur ou du mérite. Ainsi, je vous le répete, je me dépouillerai de toutes préventions, & je ne jugerai que par moi-même.

BÉLINDE.

Il est certain que la Baronne a de l'activité dans le caractere; rien ne lui coûte pour servir ses amis; &, comme toutes les personnes obligeantes, elle est accusée d'intrigue par ceux qui ne la connoissent pas.

LA MARQUISE.

Eh, comment peut-on confondre une vertu si précieuse avec un défaut si haïssable!.. Le desir d'obliger vient du mouvement le plus naturel & le plus doux d'un bon cœur, d'une bienfaisance qui saisit tous

les moyens de ſe ſatisfaire : ce ſentiment reſpectable & pur n'égarera jamais; il fera craindre, en rendant un ſervice, de commettre une injuſtice; il ne produira jamais les trames ſecretes, les complots nuiſibles de l'intrigue, qui, toujours perſonnelle, ſourde aux remords, inſenſible à l'amitié, n'agit que pour l'orgueil & pour ſon intérêt.

BÉLINDE.

Quelle peinture!.. oui... ſi je connoiſſois des intrigants, vous me les feriez haïr... Mais, vous dites qu'ils n'ont point de remords : j'en ſuis fâchée; ils ne ſont donc pas punis?

LA MARQUISE.

La privation de tous les délicieux ſentiments des ames pures, n'eſt-elle pas une aſſez grande punition?... Le plus méchant de tous les hommes ne l'eſt que par ſa faute; parce qu'il a dédaigné de réſiſter à ſes paſſions : avant que ſa foibleſſe l'en ait rendu l'eſclave, il a connu ſans doute la douce compaſſion, la tendreſſe, & quelques mouvements de généroſité; parvenu au terme funeſte du dernier degré de corruption, ce ſouvenir de ſa premiere jeuneſſe lui reſte encore, & devient ſon cruel & juſte châtiment, en lui prouvant l'exiſtence de la vertu qu'il a trahie, & du bonheur auquel il a renoncé.

BÉLINDE.

Que j'ai de plaiſir à vous entendre!...

Mais, mon Dieu, qui vient déja nous troubler?...

LA MARQUISE.

C'eſt ma fille...

SCENE VII.

LA MARQUISE, BÉLINDE, CAROLINE.

CAROLINE.

MAMAN...

LA MARQUISE.

Eh bien?...

CAROLINE, *bas.*

Je deſirerois bien vous parler...

BÉLINDE.

Je ne veux point vous gêner... Vous dînez ici?

LA MARQUISE.

Oui.

BÉLINDE.

La Baronne va ſûrement rentrer; je vous laiſſe; je vous ferai avertir de ſon arrivée.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LA MARQUISE, CAROLINE.

LA MARQUISE.

QUE vouliez-vous dire, mon enfant?..

CAROLINE.

Mon oncle m'a chargée de vous apprendre, maman, qu'on lui propose le Gouvernement qu'il desiroit, s'il veut renoncer à la place qui lui a été promise pour moi. Il ajoute, qu'avec le temps, il pourroit faire passer ce Gouvernement à celui que vous choisirez pour votre fils, & qu'en attendant, il lui en donneroit tous les appointements; ainsi que vous décidiez, & que vous lui écriviez sur le champ ce que vous préférez.

LA MARQUISE.

Proposer le troc d'une place pour un Gouvernement!.. Que signifie toute cette intrigue-là?...

CAROLINE.

Mon oncle desire que vous n'en parliez point, sur-tout ici.

LA MARQUISE.

Je vois bien pourquoi; mon frere, depuis long-temps, a reçu la parole de la Baronne qu'elle solliciteroit cette grace pour lui, & qu'il veut lui cacher qu'il s'est adressé à un autre; je n'aime pas tout cela... Je

ne reconnois point mon frere à cette conduite myſtérieuſe & détournée... Au reſte, je vois qu'il préfere le Gouvernement : il eſt très-fait pour y prétendre par ſes ſervices, ainſi je vais lui conſeiller de l'accepter. Mais, parlons d'un objet plus important, de votre mariage, ma chere Caroline : je trouve dans le parti qui ſe préſente, beaucoup d'avantages relativement à la fortune ; mais je deſire avant tout que la famille à laquelle je remettrai ce que j'ai de plus cher, ſoit digne de recevoir & d'adopter une fille telle que vous. Je veux que vous puiſſiez y trouver des exemple de vertu, des amis, & ſur-tout des guides éclairés dont votre âge a tant de beſoin. Je n'ai rien promis ; je ne prendrai aucun engagement ſans votre aveu : vous verrez ce ſoir celui qui ſe propoſe, vous paſſerez la journée avec ſa mere & ſa ſœur ; vous avez l'eſprit juſte, de la raiſon, & une ame pure ; c'en eſt aſſez pour être en état d'obſerver par vous-même : examinez avec attention la Baronne & ſa fille ; ſongez que la premiere deſire me remplacer auprès de vous, & que l'autre, ſi ce mariage a lieu, doit être votre compagne, votre ſœur & votre amie.

CAROLINE.

Ah, maman, qui pourroit jamais vous remplacer auprès de moi ?... La belle-mere que vous me donnerez, me ſera chere, ſans doute ; elle pourra compter ſur mon attachement & mon obéiſſance : mais je n'au-

rai jamais qu'une *seule mere*, mon vrai guide & ma premiere amie, ma mere enfin, car ce titre ſacré renferme tous les autres; je ne les trouverai qu'en vous, maman, qu'en vous ſeule...

LA MARQUISE.

Ce ſentiment de préférence eſt juſte; il fait mon bonheur, & j'y compte à jamais: mais enfin, ma fille, votre belle-mere aura le droit de prétendre à votre confiance, à votre attachement; il faut que vous puiſſiez l'eſtimer, puiſqu'un de vos devoirs ſera de la chérir... Ce choix, ma fille, eſt donc également important & pour vous & pour moi...

CAROLINE.

Il dépend de vous; pourrois-je en être inquiete? Votre expérience, maman, votre tendreſſe pour moi, vous feront facilement pénétrer le caractere de la Baronne.

LA MARQUISE.

J'y mettrai tous mes ſoins. Mais Caroline, je vous charge d'entretenir ſa fille, & de tâcher de découvrir quels ſont à-peu-près ſes principes; je regarde ce moyen comme un des plus certains pour bien juger ſa mere.

CAROLINE.

Ma couſine eſt dans le même couvent que Laurette; elle m'en a beaucoup parlé...

LA MARQUISE.

Eh bien.

CAROLINE.

Elle m'a conté qu'elle avoit une tendreſſe

touchante pour ſon frere, qu'elle a un cœur excellent : elle m'en a cité mille traits de bienfaiſance & de bonté, réellement intéreſſants; enfin, ma couſine dit qu'elle ne lui connoît qu'un ſeul défaut, celui de trop parler...

LA MARQUISE.

Ah, tant pis. Ce défaut peut entraîner à tant de vices!... Les médiſances, les indiſcrétions, les tracaſſeries, les menſonges viennent ſouvent bien moins de la méchanceté, que de ce deſir immodéré de toujours parler, d'avoir toujours quelque choſe à dire. D'ailleurs, ce défaut eſt auſſi ridicule qu'il eſt dangereux; il enlaidit particuliérement les femmes, en leur ôtant cet air de réſerve, de modeſtie & de réflexion qui leur ſied ſi bien; enfin, il nuit à l'eſprit comme aux agréments, en privant des plus ſûrs moyens de s'inſtruire, que la jeuneſſe ne peut trouver que dans le ſilence & l'obſervation. Mais nous nous oublions enſemble... Il faut que j'écrive à votre oncle avant le dîner; paſſons dans le cabinet de la Baronne. Venez, ma fille. (*Elles ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CAROLINE, LAURETTE.

LAURETTE.

RESTONS ici, ma chere Caroline, & causons en liberté... Que je suis heureuse de trouver une occasion de vous entretenir sans témoins.... & de pouvoir vous dire à quel point je desire votre amitié....

CAROLINE.

En vérité, vous n'aurez pas de peine à l'obtenir.

LAURETTE.

Maman me recommandoit ce matin de mettre tous mes soins à la gagner; mais cet ordre de sa part étoit inutile; je ne suis que le mouvement de mon cœur, & je n'agis point du tout par politique, je vous assure... Il en faut pourtant quelquefois, de *la politique;* c'est ma bonne qui dit cela, en parlant de maman, que l'on me cite toujours pour son esprit & son adresse... Mais, revenons à ce que nous disions; je vous proteste que je vous aimerai toujours, je le sens... Mon Dieu, que n'avons-nous

été élevées ensemble!... Mais peut-être n'avez-vous jamais été mise au couvent?... Non?... Que vous êtes heureuse, c'est un grand bonheur de n'avoir jamais quitté sa mere, n'est-ce pas?... Ah, vous avez bien raison, je le pense comme vous... Ah ça, maintenant parlons de mon frere; parlons-en sans déguisement; n'y consentez-vous pas... Vous souriez; que j'aime cette réponse! Oui, c'est m'en dire assez; vous êtes d'une franchise qui me charme; je me rendrai digne de votre confiance, soyez-en sûre; & puisque vous m'ouvrez votre cœur, je vous avouerai naturellement que mon frere n'a rien de caché pour moi; il est transporté de son bonheur... Il y a plus d'un an qu'il vous aime... Vous êtes étonnée; je sais bien que vous ne l'avez jamais vu, mais il vous connoît... En allant à Strasbourg, il a passé par... la Terre où vous demeurez tous les étés, n'est-elle pas en Languedoc? Oui... Eh bien, il s'est un peu détourné pour passer près de votre château; il se déguisa en paysan, il vous vit plusieurs fois, il vous trouva charmante, & il m'écrivit là-dessus une lettre!... oh, la plus jolie lettre!... je vous la montrerai quelque jour... Il est bien aimable, mon frere... j'espere qu'il vous plaira... Il y avoit à Strasbourg une jeune Demoiselle qui auroit bien voulu l'épouser; il m'a conté cela. Elle étoit belle comme un ange; mais mon frere étoit insensible pour elle, parce qu'il

vous aimoit... Et... avez-vous lu l'hiſtoire de Grandiſſon? Eh bien, celle-là y reſſemble. Oui... cette pauvre Demoiſelle eſt devenue folle comme Clémentine, &... il y a trois ans qu'elle eſt dans ce triſte état... Voyez un peu de quoi vous êtes cauſe!...

CAROLINE.

J'avoue...

LAURETTE.

Mais, dites-moi, quand mon frere me queſtionnera ſur vos ſentiments, que lui répondrai-je?..

CAROLINE.

Comment?..

LAURETTE.

Rien?... Oh, cela ſeroit trop cruel!... Je lui dirai que vous êtes touchée de ſa conſtance. Vous ne le voulez pas?... Vous devez être plus réſervée?... Votre remarque eſt très-juſte. Eh bien, j'éviterai de me trouver ſeule avec lui, afin de ne pas céder à la tentation de lui détailler tout notre entretien... Et le jour du mariage n'eſt pas encore fixé?... Tant pis, je voudrois que ce fût demain... A propos, j'ai déja commandé ma robe pour le jour de la noce; elle ſera blanche & lilas... Vous n'aimez pas le lilas... Il eſt vrai que je ſuis bien brune, il ne me ſiéra pas; vous avez raiſon, je vous remercie de l'avis. J'en aurai une autre bleue & argent, faite à l'Angloiſe, & relevée en draperie avec des glands de paillon... Ne faudroit-il

pas que la jupe fût coupée ? de satin blanc, par exemple ?... A la bonne heure, je l'aime mieux aussi... Voilà un excellent conseil ; en vérité, vous avez bien du goût, &...

CAROLINE, *regardant à sa montre.*

Pardonnez, mais il est quatre heures, je suis obligée de vous quitter...

LAURETTE.

Quoi ! sitôt ?...

CAROLINE.

Il faut que j'aille retrouver ma mere.

LAURETTE.

Embrassez-moi donc. Voilà un entretien qui m'a fait un bien grand plaisir. Je ne l'oublierai jamais ; mais je n'en abuserai point ; soyez sûre que je serai discrete. Adieu, ma chere Caroline.

CAROLINE, *à part.*

Pauvre Laurette !... Ah, que sa mere est condamnable, de ne l'avoir pas corrigée de cet odieux défaut !...

LAURETTE.

Vous me parlez, je crois ?

CAROLINE.

Non... Adieu... Je ne puis rester plus long-temps... (*A part en s'en allant.*) Elle m'intéresse, & je la plains ; mais jamais, je l'espere, elle ne sera ma sœur. (*Elle sort.*)

SCENE II.

LAURETTE *seule.*

ELLE a l'air attendri... J'ai gagné ſon amitié, je m'en flatte; cela eſt juſte, car je l'aime déja véritablement; elle eſt ſi douce, ſi obligeante! comme ſa converſation eſt aimable!... Que je ſerai heureuſe d'avoir une belle-ſœur ſi charmante; elle fera le bonheur de mon frere; & mon frere m'eſt ſi cher!... Oui, ſi ce mariage manquoit à préſent, je ſens que je ne m'en conſolerois jamais.

SCENE III.

LA BARONNE, LAURETTE.

LA BARONNE.

LAURETTE...

LAURETTE.

Maman...

LA BARONNE.

Je vous cherchois... J'ai appris de jolies choſes de vous... Comment vous compoſez des hiſtoires, vous mentez, & avec moi?...

LAURETTE.

Quoi donc, maman?...

LA BARONNE.

Vous prétendiez ce matin que vous connoiſſiez beaucoup Mademoiſelle de Bléville ; c'étoit, diſiez-vous, votre amie intime ; & vous ne l'aviez vue qu'une fois.

LAURETTE.

Cela eſt vrai, maman... Mais je la connoiſſois de réputation... Elle a une de ſes couſines dans mon couvent.

LA BARONNE.

Oui, je le ſais ; ſans quoi je croirois que c'eſt encore un nouveau menſonge que vous me faites : quand on eſt menteuſe, on perd le droit d'être crue, même lorſqu'on dit la vérité. Eh bien, cette couſine vous a beaucoup parlé d'elle ?...

LAURETTE.

Oui, maman ; elle m'a même montré pluſieurs de ſes lettres, & ſouvent je la chargeois de quelques petites commiſſions pour Caroline ; de maniere que nous avons une eſpece de correſpondance l'une avec l'autre : ainſi je n'avois pas tort de dire que je la connoiſſois.

LA BARONNE.

Vous avez toujours au moins fort exagéré, & c'eſt un grand tort ; je vous prie de n'y plus retomber : ſi cela vous arrivoit encore, vous ne me trouveriez pas la même indulgence. Dites-moi, vous venez de cauſer long-temps avec Mademoiſelle de Bléville ; que vous a-t-elle dit ?

LAURETTE.

Ah, maman, j'en ſuis enchantée...

LA BARONNE.

Comment?

LAURETTE.

Je vais vous rendre compte de notre entretien...

LA BARONNE.

Ah ça, Laurette, point de broderies...

LAURETTE.

Non, maman, je ne me permettrai pas la moindre exagération. D'abord, c'eſt moi qui ai parlé la premiere.

LA BARONNE.

Je m'en doute, car vous trouvez un grand plaiſir à parler.

LAURETTE.

Je lui ai fait des proteſtations d'amitié; elle m'a répondu de la maniere la plus tendre : je ne pourrois pas bien répéter les termes, je ne veux pas mentir, je ne m'en ſouviens pas; mais je me rappelle que j'en étois charmée : & puis j'ai vanté mon frere; & elle m'a témoigné que cet éloge lui plaiſoit beaucoup : cependant elle m'a priée inſtamment de ne le pas dire à mon frere; elle a ajouté que la réſerve ne lui permettoit pas de lui avouer encore ſes ſentiments...

LA BARONNE.

Elle a dit cela...

LAURETTE.

Oui, maman, mot à mot...

LA BARONNE.

Prenez garde, Laurette; ſi vous mentez, je ne vous croirai de ma vie.

LAURETTE.

Maman, je vous jure, je vous proteſte que je n'invente rien...

LA BARONNE.

Allons, pourſuivez ; qu'avez-vous répondu ?

LAURETTE.

Attendez, maman, car j'ai tant de peur d'exagérer... Ah, je me ſouviens... Je lui ai promis la plus grande diſcrétion... & enfin j'ai parlé du jour de la noce ; j'ai dit que j'aurois une robe lilas ; là-deſſus elle a répondu que le bleu me ſiéroit davantage...

LA BARONNE.

Elle eſt entrée dans ces détails?...

LAURETTE.

Tout ſimplement ; & elle m'a conſeillé une robe à l'angloiſe coupée, & relevée avec des glands de paillon bleu...

LA BARONNE.

Je voudrois pour toute choſe au monde que ce récit fût vrai ; mais Laurette...

LAURETTE.

Maman, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas exagéré d'un mot ; & pour mieux vous prouver ma véridicité dans ce moment, je vous avouerai que quelquefois j'ai l'habitude d'ajouter un peu à ce que je conte, & que même tout-à-l'heure, avec Caroline, j'ai inventé une petite hiſtoire pour faire valoir mon frere ; mais à préſent, dans tout ce que je viens de vous dire, je vous jure que je ne crois

pas avoir menti, ni même exagéré le moins du monde. Enfin, demandez à Mademoiſelle de Bléville elle-même, je ſuis ſûre qu'elle en conviendra.

LA BARONNE.

Allons, ma fille, je vous crois, & vous me cauſez une joie infinie; je regarde maintenant le mariage de votre frere comme une choſe faite; car Mademoiſelle de Bléville peut tout ſur ſa mere.

LAURETTE.

Ah, maman, j'oubliois... Quand elle m'a quittée, notre converſation l'avoit tellement touchée, qu'elle avoit les larmes aux yeux en m'embraſſant; je crois bien qu'elle vouloit me le cacher; car elle eſt ſortie avec beaucoup de précipitation.

LA BARONNE.

J'entends la voix de Bélinde; laiſſez-nous, Laurette; Madame de Bléville ramenera ce ſoir ſa fille à huit heures pour l'entrevue.

LAURETTE.

Maman, vous me ferez avertir?

LA BARONNE.

Oui, ſûrement. Allez, ma fille.

LAURETTE *à part, en s'en allant.*

Je ſuis contente de moi, car pour le coup je n'ai dit que la vérité. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, BÉLINDE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, ma chere Bélinde, j'ai plusieurs choses à vous dire qui vous feront plaisir. A présent j'imagine que vous ne douterez plus du succès de notre affaire.

BÉLINDE.

La Marquise vous a donc donné sa parole?

LA BARONNE.

Non, pas encore; mais elle m'a fait entendre qu'elle laisseroit cette décision à sa fille; & je suis sûre que Mademoiselle de Bléville desire vivement ce mariage, & même qu'elle y compte.

BÉLINDE.

Mais comment pouvez-vous savoir cela positivement?

LA BARONNE.

Par Laurette, à qui Mademoiselle de Bléville l'a dit.

BÉLINDE.

Laurette me paroît une charmante enfant; elle est douce & sensible, mais bien étourdie, & j'ai cru remarquer qu'elle altere un peu ce qu'elle conte... Elle a un tel besoin de parler!...

LA BARONNE.

Cela eſt vrai, & je viens dans l'inſtant de la gronder fortement là-deſſus. Mais pour cette fois, je ſuis certaine qu'elle m'a dit l'exacte vérité, & avec des détails ſi naïfs & ſi naturels, qu'il ne peut me reſter aucun doute à cet égard. Je voulois vous dire encore que je reçois à l'inſtant un billet de Madame de Saint-Alban, qui me mande que notre homme acceptera ſûrement le Gouvernement, parce qu'il a envoyé chez elle pour la prier de le recevoir avant l'heure convenue, étant, dit-il, fort preſſé de terminer.

BÉLINDE.

Eh bien, l'affaire eſt donc faite à préſent?

LA BARONNE.

Non, parce que Madame de Saint-Alban étoit forcée de ſortir, & que, d'après la premiere convention, elle s'étoit arrangée pour ne rentrer qu'à ſept heures.

BÉLINDE.

Il en eſt cinq; ainſi dans deux heures nous ſaurons le nom de cet homme, & il apprendra le vôtre.

LA BARONNE.

La Marquiſe revient à huit heures, & je pourrai lui annoncer que ſa fille aura une place; tout cela eſt arrangé à merveille. Convenez que j'ai bien conduit cette affaire: je vous avoue que mon amour-propre eſt véritablement ſatisfait. Vous l'aviez piqué ce matin par toutes vos craintes, & je ne ſuis pas fâchée de vous prou-

ver qu'il n'y a rien dont je ne puiſſe venir à bout, quand je le veux décidément. Cette femme, que vous m'aviez repréſentée comme une perſonne ſi redoutable, ſi pénétrante, eſt au vrai d'une médiocrité... & avec ſon air froid & ſérieux, elle eſt fort loin d'être inſenſible à la louange ; d'ailleurs, j'ai pris la forme qui pouvoit lui plaire, & je vous aſſure qu'elle eſt perſuadée que je ſuis la meilleure femme, la plus unie & la plus naturelle qu'elle ait jamais connue.

BÉLINDE.

Je ſouhaite qu'aucun revers ne vienne troubler cet enivrement de joie & d'amour-propre... Mais, voici Liſette, qui a ſûrement quelque choſe de très-preſſé à vous dire ; car elle paroît bien agitée...

SCENE V.

LA BARONNE, BÉLINDE, LISETTE.

LA BARONNE.

QUE voulez-vous ?

LISETTE.

Ah, Madame, j'ai de mauvaiſes nouvelles à vous apprendre.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc ?

LISETTE.

Mademoiselle Laurette... je suis forcée de vous en avertir, vous a beaucoup nui auprès de Madame de Bléville...

LA BARONNE.

Comment?...

LISETTE.

La femme-de-chambre de Madame de Bléville, qui est dans vos intérêts, est venue me donner cet avis. Elle a entendu une conversation de ses deux maîtresses, dans laquelle Mademoiselle Caroline disoit à sa mere que Mademoiselle Laurette lui avoit fait mille mensonges; qu'elle avoit toujours parlé, sans lui laisser jamais la possibilité de répondre un mot; enfin, Mademoiselle Caroline a ajouté que Mademoiselle Laurette, par ses mensonges & ses indiscrétions, lui avoit donné contre vous, Madame, & contre votre famille, les préventions les plus fâcheuses & les mieux fondées.

LA BARONNE.

Appellez-moi, Laurette... Je suis outrée...

BÉLINDE.

Modérez-vous... tenez, justement la voici. Comme elle vient précipitamment!... Qu'a-t-elle à nous dire?

SCENE VI.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTTE.

LAURETTE, *toute eſſoufflée.*

MAMAN... maman.... J'ai fait la découverte la plus importante...

LA BARONNE.

Taiſez-vous. J'ai découvert, moi, que vous êtes un monſtre de fauſſeté, & que vous déshonorez votre famille par le vice le plus bas & le plus odieux.

LAURETTE.

O Ciel!... Maman, je ne vous ai pas menti la derniere fois que vous avez daigné m'entendre; je le proteſte...

LA BARONNE.

Otez-vous de mes yeux, vous me faites horreur... Mademoiſelle de Bléville eſt furieuſe contre vous; & tout ce que vous m'avez conté d'elle, n'étoit qu'un tiſſu de menſonges.

LAURETTE.

Juſte Ciel!... Mais j'aurois donc menti ſans le ſavoir; car je vous jure, maman...

LA BARONNE.

Préparez-vous à retourner au couvent tout-à-l'heure.

LAURETTE.

Mais auparavant, maman, écoutez-moi,

je vous en conjure; j'ai l'avis le plus essentiel à vous donner...

LA BARONNE.

J'admire votre audace; comment osez-vous seulement soutenir mes regards?

LAURETTE.

Votre colere & mon repentir m'accablent, mais je dois parler...

LA BARONNE.

Encore une fois, taisez-vous; je vous ordonne de ne pas prononcer une parole de plus...

LAURETTE, *à part.*

Ah, quel supplice!...

LA BARONNE.

Venez, Bélinde; voyons quel parti nous prendrons... Venez. (*Elle sort.*)

SCENE VII.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE, *arrêtant Bélinde.*

AH, Madame, par pitié, un moment...

BÉLINDE.

Laissez-moi, je ne veux pas vous entendre...

LAURETTE.

L'intérêt de ma mere... Celui de mon frere...

BÉLINDE.

BÉLINDE.

A votre âge, quel avis utile peut-on donner?...

LAURETTE.

Le hasard m'a fait découvrir...

MÉLINDE.

Vous êtes jeune, corrigez-vous d'un vice déshonorant; pleurez-en les tristes conséquences, voilà tout ce que je puis vous dire. (*Elle veut sortir.*)

LAURETTE, *l'arrêtant toujours.*

Madame... Madame... écoutez-moi...

BÉLINDE.

En vérité, vous êtes folle; Lisette, débarrassez-moi d'elle, je vous prie...

LISETTE, *arrachant des mains de Laurette la robe de Bélinde.*

Mais finissez donc, Mademoiselle, la tête vous tourne.

LAURETTE.

Ah, quelle violence!... Madame...

BÉLINDE.

Lisette, retenez-la... (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LAURETTE, LISETTE.

LAURETTE.

MADAME... Elle m'échappe... que je suis malheureuse... Eh bien, Lisette, je n'ai plus d'espérance qu'en vous...

LISETTE.

Ah, Mademoiſelle, point d'hiſtoires, de grace...

LAURETTE.

Quoi, Liſette, refuſez-vous auſſi de m'entendre?

LISETTE.

Ma foi, Mademoiſelle, quoique je ne ſois qu'une femme-de-chambre, je n'ai pas plus de goût pour les menſonges que Madame Bélinde.

LAURETTE.

Je mérite toutes ces humiliations.... mais, Liſette, n'achevez pas de me déſeſpérer; je n'ai que quinze ans, j'ai été mal élevée, plaignez-moi, & ſoyez ſûre que cette terrible leçon m'a corrigée pour la vie.

LISETTE.

Ah, que ce langage me fait plaiſir!...

LAURETTE.

Ecoutez-moi donc...

LISETTE.

Hai, hai... Vous allez retomber.

LAURETTE.

Eh, grand Dieu, voyez mes pleurs, voyez l'état où je ſuis; pouvez-vous me ſoupçonner de vouloir dans cet inſtant inventer une hiſtoire?...

LISETTE.

Hélas, Mademoiſelle, c'eſt que l'habitude en eſt forte chez vous, que je ſuis convaincue que vous mentez ſouvent ſans le vouloir.

LAURETTE.

Le temps ſe paſſe... & bientôt l'avis que j'ai à donner ſera inutile... Ah, Liſette, ſi vous êtes capable de quelque compaſſion, encore une fois, laiſſez-moi parler; faut-il vous en prier à genoux? rien ne me coûte pour l'intérêt de mon frere. Liſette, ma chere Liſette, laiſſez-vous toucher... (*Elle ſe jette à genoux.*)

LISETTE, *la relevant.*

Eh, bon Dieu, Mademoiſelle, que faites-vous? La fille de ma maîtreſſe à mes pieds, pour me demander de l'écouter!... Ah, ma chere Demoiſelle, voyez donc à quel excès d'abaiſſement de certaines fautes peuvent conduire! Moi, que votre confiance honoreroit tant, ſi vous étiez ce que vous devriez être, il faut que je ſois humblement ſuppliée pour me décider à vous entendre... Pardonnez cette réflexion, je ne la fais que pour votre bien, car votre douleur & vos larmes me rendent tout mon reſpect pour vous. Parlez, Mademoiſelle, parlez; je vous écoute.

LAURETTE.

Hélas, l'heure s'avance, & nous n'avons pas un inſtant à perdre. Vous ſavez que la fille de ma bonne eſt femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban?

LISETTE.

Oui...

LAURETTE.

Eh bien, elle eſt venue il y a une heure pour voir ſa mere; & la trouvant ſortie,

elle m'a demandée, & elle m'a conté que ſa maîtreſſe lui avoit fait la confidence qu'une affaire qui devoit aſſurer le ſuccès du mariage de mon frere, ſeroit terminée ce ſoir à ſept heures.

LISETTE.

Mademoiſelle, permettez, il n'eſt guere naturel que cette femme-de-chambre aille vous conter les confidences de ſa maîtreſſe.

LAURETTE.

Mais elle me connoît beaucoup ; elle vient ſans ceſſe me voir au Couvent. D'ailleurs, elle a cru ſe faire un mérite auprès de moi, en me diſant un ſecret qui ne lui paroît pas bien important, puiſqu'il ceſſera d'en être un ce ſoir...

LISETTE.

Mais je vous obſerverai...

LAURETTE.

Au nom de Dieu ne m'interrompez plus... Cette fille m'a donc dit qu'un homme de la connoiſſance de ſa maîtreſſe renonçoit à une place, en faveur d'un Gouvernement que maman lui faiſoit avoir ; cet homme vient ce ſoir à ſept heures chez Madame de Saint-Alban ; il ne ſait pas le nom de maman, & maman ignore le ſien, &...

LISETTE.

En vérité, Mademoiſelle, je veux mourir ſi je comprends un mot à toute cette hiſtoire....

LAURETTE.

Mais cet homme eſt juſtement M. de Mirvaux ; voilà ce que cette femme-de-

chambre m'a appris ; vous devez sentir que lorsqu'on lui nommera maman, il sera furieux, puisque...

LISETTE.

Eh bien, Madame n'a-t-elle pas promis un Gouvernement à M. de Mirvaux ; il l'aura, pourquoi seroit-il en colere ?...

LAURETTE.

Mais vous ne m'avez donc pas écoutée ?

LISETTE.

J'étois un peu en distraction, je vous l'avoue...

LAURETTE.

Oh, mon Dieu, quelle épreuve !... ma patience est à bout... Lisette, je vous en conjure, allez trouver ma mere ; dites-lui seulement que cet homme inconnu de Madame de Saint-Alban, est M. de Mirvaux, & qu'elle aille sur le champ chez Madame de Saint-Alban, pour la prier de ne la point nommer, sans quoi le mariage de mon frere est rompu sans retour... Allez, ma chere Lisette, je vous en supplie...

LISETTE.

Madame me recevra fort mal...

LAURETTE.

Mais elle vous écoutera, dites-lui cela...

LISETTE.

Quoi ? que lui dirai-je ?... que M. de Mirvaux ne veut plus du Gouvernement ?...

LAURETTE.

Vous me mettez à la torture ; véritablement vous me tuez...

LISETTE.

Tenez, voilà Madame Bélinde, donnez-lui cette commiſſion; car pour moi, Mademoiſelle, je ne ſaurois m'en charger.

SCENE IX.

BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

BÉLINDE.

VENEZ, ma chere Laurette, j'ai obtenu votre pardon; votre mere conſent à vous voir & à vous embraſſer.

LAURETTE.

Madame, j'ai parlé à Liſette, ſouffrez qu'elle vous diſe...

BÉLINDE.

Eh bien, vous allez recommencer?... Eh, mon Dieu, apprenez donc à vous taire...

LAURETTE.

Madame, le mariage eſt rompu ſi l'on ne m'écoute...

BÉLINDE.

Ah ça, je ſuis chargée de vous impoſer, de la part de votre mere, un ſilence abſolu. Si vous dites un mot, un ſeul mot, je vous laiſſe... Vous n'avez ouvert la bouche depuis ce matin que pour conter des hiſtoires qui n'ont pas le moindre fondement, & pour mentir avec une aſſurance qui, réellement, n'a point d'exemple; ainſi,

comment eſpérez-vous qu'on puiſſe vous croire, & même vous écouter une minute? Taiſez-vous donc, votre pardon n'eſt qu'à ce prix... Quels pleurs!... quels ſanglots!... Garder le ſilence eſt donc un affreux tourment pour vous?... Je n'ai jamais rien vu de pareil...

LAURETTE, *regardant à ſa montre.*

Il eſt ſept heures un quart!... Allons, c'en eſt fait, je puis me taire à préſent ſans effort... l'avertiſſement que je voulois donner eſt inutile maintenant .. O mon frere, je n'ai donc pu vous ſervir!...

BÉLINDE.

Que vient-elle de dire?... Mais j'entends la Baronne; venez, Laurette, au-devant d'elle.

SCENE X.

LA BARONNE, BÉLINDE, LAURETTE, LISETTE.

LA BARONNE.

AH, Bélinde!... quelle aventure!... Tout eſt rompu...

BÉLINDE.

Quoi donc?...

LA BARONNE.

Un billet de Madame de Saint-Alban m'apprend la choſe la plus imprévue... Elle m'a nommée à cet homme inconnu,

qui auſſi tôt s'eſt levé, & l'a quittée avec fureur...

BÉLINDE.

Et pourquoi?...

LA BARONNE.

Vous allez le comprendre; cet homme étoit M. de Mirvaux lui-même...

BÉLINDE.

O Ciel!...

LAURETTE.

Ah, maman!... voilà de quoi je voulois vous avertir; je le ſavois...

LISETTE.

Oui, je dois rendre témoignage à la vérité; Mademoiſelle Laurette me l'a dit... J'avoue que je l'écoutois à peine, & que j'ai refuſé de vous informer de ce détail.

LA BARONNE.

Elle le ſavoit?...

LAURETTE.

Oui, maman; la femme-de-chambre de Madame de Saint-Alban me l'avoit appris: j'ai compris toute l'importance de cette découverte; mais vous n'avez pas voulu m'entendre.

LA BARONNE.

Eh bien, ſentez donc toutes les conſéquences du vice odieux qui vous domine. Vous pouviez me donner l'avis le plus utile; vous pouviez rendre un ſervice eſſentiel à votre frere; mais vous êtes ſi mépriſée, que perſonne n'a daigné vous croire. Enfin, la vérité, quand elle eſt dans votre bouche, ne peut ni perſuader, ni même ſe

faire écoûter ; &, parce qu'elle vient de vous, elle eſt méconnue & confondue avec l'impoſture.

LAURETTE.

Ah, maman, épargnez votre malheureuſe fille ; depuis deux heures accablée d'une douleur mortelle, je me ſuis dit à moi-même tout ce qu'on peut me reprocher. Oui, j'avois un vice odieux qui me fait horreur, & que je déteſte maintenant ; mais du moins, daignez croire que ſi l'on m'en eût fait plutôt connoître les affreuſes conſéquences, ſi j'avois toujours eu le bonheur d'être ſous les yeux de ma mere, je ne ſerois pas aujourd'hui rejettée par elle, odieuſe à moi-même, & mépriſée par tout ce qui m'entoure... O maman, vous m'avez éloignée de vous !... votre fille infortunée vous étoit inconnue... ne me réduiſez donc point au déſeſpoir, en m'accablant de vos dédains & de votre haine... Non, je ne ſuis point mépriſable... je le ſens, je ne le ſuis point... & ſi mon repentir ne peut toucher, ſi l'on veut aggraver encore mon humiliation profonde... oui... j'oſerois peut-être alors me plaindre à mon tour de l'éducation que j'ai reçue, & n'accuſer qu'elle de mes fautes & de mes malheurs.

BÉLINDE, *à part.*

Affreux reproche !... & qui n'eſt que trop mérité.

LA BARONNE.

Quoi donc, vous vous oubliez à ce point !.. Sortez.

LAURETTE.

Ah, pardonnez-moi, maman... J'implore votre compaſſion.

LA BARONNE.

Vous n'en êtes pas digne; ſortez, vous dis-je... Liſette, ſuivez-la...

LAURETTE, *en s'en allant.*

Ah, que je ſuis à plaindre!... (*Elle ſort avec Liſette.*)

SCENE XI & derniere.

LA BARONNE, BÉLINDE.

BÉLINDE.

En vérité, vous la traitez avec trop de rigueur.

LA BARONNE.

Je ſuis hors de moi, je l'avoue...

BÉLINDE.

En effet, voilà d'étrangers revers!.. M. de Mirvaux étoit cet inconnu : mais il n'eſt point ami de Madame de Saint-Alban; il n'a point de fille?...

LA BARONNE.

Afin qu'on le ſoupçonnât moins, il avoit prié Madame de Saint-Alban d'ajouter ces deux circonſtances, qui m'ont en effet abuſée, & la place qu'il avoit obtenue étoit pour ſa niece.

BÉLINDE.

Pour cette même Mademoiſelle de Bléville pour qui vous la vouliez... Quel haſard ſingulier!...

(*Un valet-de-chambre apportant un billet à la Baronne.*)

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Madame, c'eſt de la part de Madame la Marquiſe de Bléville.

LA BARONNE.

Il ſuffit... (*Le valet-de-chambre ſort, la Baronne lit le billet.*)

BÉLINDE, *à part.*

Je devine aiſément ce que ce billet contient!...

LA BARONNE, *après avoir lu.*

Je m'y attendois... Elle me rend ma parole, & rompt entiérement.

BÉLINDE.

Ah, ma chere Baronne, je vous l'avois prédit; vous êtes la victime de vos propres artifices. Que de peines perdues! que de ſubtilités nuiſibles!... Dans l'affaire la plus importante de votre vie, l'art & les détours ont détruit ce que la ſeule droiture auroit fait réuſſir; ouvrez-donc les yeux, & voyez qu'on peut échouer par l'intrigue même; que dans les affaires publiques & particulieres, la bonne foi eſt utile autant qu'elle eſt aimable; que l'intrigant n'aura jamais que des ſuccès paſſagers, & qu'à mérite égal, l'honnête homme franc dans ſes démarches, inviolable dans ſa parole, déconcertera ſes ruſes, dévoilera ſon manege, & l'emportera toujours ſur lui.

LA BARONNE.

Oui..... j'ai fait une grande faute; j'aurois dû, avant de me laiſſer nommer, dé-

couvrir quel étoit cet homme inconnu ; voilà de quoi je me répens... Il ne faut plus songer à cette affaire ; je dois à préſent m'occuper de ce Gouvernement... J'ai là-deſſus pluſieurs projets confus... Je vais chez Madame de Saint-Alban... elle m'a bien mal ſervie ; je ſoupçonne là-deſſous quelque trahiſon... je ne me fierai plus à perſonne... tout ceci a tourné d'une maniere qui n'eſt pas naturelle... Mes yeux s'ouvrent par degrés... ſûrement vous aurez fait quelque indiſcrétion... Vous m'avez montré une ſi *grande tendreſſe* pour Madame de Bléville !.. Enfin, je viendrai peut-être à bout de pénétrer le myſtere de cet étrange complot. Je ſuis bien-aiſe au moins que vous ſachiez que je n'en ſuis pas entiérement la dupe. Adieu. Pardonnez-moi de vous laiſſer ; mais il faut abſolument que je ſorte, & je ne puis différer davantage. (*Elle ſort.*)

BÉLINDE, *ſeule.*

Je reſte confondue ?... Enfin, elle s'eſt donc tout-à-fait dévoilée. Quel amour-propre bas & mépriſable ! Quelle ame fauſſe & ſoupçonneuſe ! Ah, l'horrible choſe que le fond du cœur d'un intrigant de profeſſion ! Ils ſont bien de ſe maſquer ; qui pourroit les voir à découvert, ſans dégoût & ſans indignation !... Sortons de cette maiſon, où ſe ſont tramés tant de complots obſcurs ; où l'on ne reſpire que le menſonge & l'artifice ; ah, ſortons-en, & pour n'y rentrer jamais. (*Elle ſort.*)

Fin du Tome ſecond.

PQ 1985 G5A759 1782 t.2
Genlis, Stephanie Felicite Ducrest de Saint-Aubin
Théatre e l'usage des jeunes personnes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY